

Entretien avec Louis CASALI, 11 et 12 septembre 1998

SOMMAIRE

Les premières années.....	2
Le début de la guerre	8
Le STO en Allemagne.....	22
Les débuts à la Prévalaye	38
La fondation de l'ANEJI et de sa revue.....	50
La revue <i>Liaisons</i> , sa gestion, son fonctionnement.....	55
La vie quotidienne à la Prévalaye.....	65
Les relations avec Emmaüs	74
Le foyer Henri Guibé à Rouen	87
Nouvelles pédagogies et Mai 68	99

Cassette 1, face A

Vendredi 11 septembre, après-midi

FT : Moi je pense qu'il faut que vous nous racontiez tout.

LC : Ah oui ?

FT : Depuis le début, depuis la Création du monde !

LC : Est-ce que vous recevez *Lien social* chez vous ?

FT : Euh... non, je ne reçois pas. Je connais la revue mais je ne le reçois pas.

LC : Parce que normalement dans *Lien social*, en fonction des impressions qu'ils ont pu avoir, je sais que l'ancienne ANEJI, il y aurait un projet de refonte, enfin de ... renaissance de l'ANEJI, pas forcément sous la forme de ...

FT : Oui, j'ai bien compris ça.

LC : Alors, ils font des portraits maintenant, de personnes.

FT : Ah voilà, c'est ça.

LC : Et je pense qu'au mois de ... On a pris du retard là mais, Cartry a fait ce qu'il a pu mais il était chargé par *Lien social* de... comment dirais-je... d'avoir une rubrique qu'ils ont ouverte maintenant, qui s'appelle "Rencontre avec... «, "Rencontre avec...*Lien social*". Alors il y a un certain nombre de personnes qui ont été... Et avec Cartry donc, le thème c'était ...enfin le thème...J'avais déjà proposé un titre et une conclusion en même temps. Bon alors : " Louis Casali : promesse tenue ? ". Ça me laissait libre donc de répondre. Et puis on a donc passé

quelques heures ensemble, à parler de ça.

FT : Oui.

LC : Et ça doit passer à la fin du mois de septembre ou au mois d'octobre, prochainement. Ce *Lien social* se focalise là dessus. Il y a d'autres personnes qui ont été contactées.

FT : Oui, je sais ça.

LC : Mais ça pourrait ... Si vous ne l'avez pas je peux vous le faire parvenir, pour que vous voyiez un petit peu ce qu'on a gambergé, ce qu'on a dit.

FT : Alors, quand est-ce que vous êtes né ? On commence par là.

LC : On commence par là ?

FT : Allez. On commence par le début. (*Rires*).

Les premières années

LC : C'est normal. Il faut savoir d'où je viens. Bon d'accord, vous l'aurez voulu. Je suis né le 17 août 1922.

FT : Eh bien voilà qui est dit. Où ça ? On peut vous demander où ?

LC : Ah oui. Il n'y a pas de secret. Je suis né à Prato-Carnico, dans les Dolomites. Prato-Carnico est une bourgade qui est au pied des Dolomites italiennes, parce qu'il y a une partie autrichienne, une partie allemande et une partie... Eh bien Prato-Carnico c'est une région de la province d'Udine et cette région s'appelle la Carnia.

FT : La Carnia ?

LC : La Carnia. La Carinthie allemande si vous voulez.

FT : Ça s'écrit comment la Carnia ?

LC : C. A. R. N. I. A. Les Alpes de la région sont les Alpes Carniques. Et le Frioul.

FT : Le Frioul, ça je connais.

LC : Le Frioul, c'est également une région où on parle bien le patois. A quelque chose près on parle le même patois. On ne parle pas l'italien. On apprend l'italien à l'école mais on ne parle que le patois. Comme dans des régions en France ou certaines régions du Midi j'imagine doivent parler également le langage de la région.

FT : D'accord.

LC : Euh, donc de père et mère italienne et... Attendez, pour que ça soit cohérent si vous voulez je vais vous dire comment ça s'est passé, à moins que vous vouliez me demander autre chose dans l'immédiat, comment est-ce que je suis...comment j'ai débarqué en France.

FT : Ah, pas encore là, tout de suite. Père et mère italiens. Alors vous étiez quoi... le premier enfant, plusieurs enfants ?

LC : Ah non pas du tout, j'avais déjà... Oui, j'avais déjà deux sœurs.

FT : Deux sœurs.

LC : Oui.

FT : Et après, il y a eu d'autres après vous ?

LC : Euh, je suis le seul garçon de la famille, mais il y a eu une fille autrement, une fille qui vient d'avoir ses soixante dix ans dernièrement. Elle était là il y a dix jours.

FT : Ah ! Et donc, que faisaient votre père et votre mère ?

LC : Mon père était de formation ... il était tailleur de pierres. C'est une région, et en particulier dans la région du Nord de l'Italie, où il y a pas mal de montagnes, les Alpes carniques, et évidemment on comprend qu'il y avait beaucoup de tailleurs de pierres dans cette région, la Carnia, et puis le Frioul. Tout ça fait une province, Udine, qui se trouve près de Venise, entre Venise et puis Prato-Carnico.

FT : Et vous habitiez à la ville, à la campagne ?

LC : Eh bien, Prato-Carnico est donc un bourg, qui n'est pas très important et ... mon père, qui était... Quand je suis né, mon père était en France parce que, vers 1920, le gouvernement français a fait un appel important à des Italiens, enfin des travailleurs, des tailleurs de pierres, des maçons, des menuisiers, après la guerre 14-18 et évidemment il y avait un certain nombre de déficits dans les activités professionnelles et beaucoup d'Italiens... euh... ont été sollicités donc pour participer à la reconstruction du pays. Et en particulier de la Champagne : le château de Chablis, Epernay, parce qu'il y avait des travaux importants.

FT : Oui, il y avait des tranchées et tout. Tout avait été démoli.

LC : Et il y avait en effet dans ce pays-là beaucoup de tailleurs de pierres déjà, parce que certains étaient morts pendant la guerre 14-18, mais il fallait reconstruire les maisons, et surtout les prieurés, les églises qui étaient bâtis en pierre propre à la Champagne, la pierre de Champagne, de la pierre friable, de la pierre blanche. Alors...

FT : Donc ça veut dire que quand vous êtes né votre père était déjà en France ?

LC : C'est ça. Il était en France depuis 1920, à la suite du contrat qu'il avait fait. Et il est revenu en Italie. Dans les accords qu'ils avaient passés, les ouvriers pouvaient bénéficier, s'ils étaient étrangers, d'un certain nombre de jours dans leur pays d'origine. Quand je suis né, mon père est venu un peu avant. Ma mère était restée chez sa mère et elle couchait là. Mon père est venu au moment de l'accouchement. Et puis voilà, il a embarqué sa femme (ma mère) et moi-même. Je devais avoir, je sais pas moi, trois mois à peu près. J'ai jamais su très précisément quand je suis rentré en France. "Entré", pas "rentré". J'avais donc trois ans quand je suis arrivé à Passy-Grigny. Mon père travaillait dans la région. Et il avait loué donc une

maison en particulier et on a vécu là

FT : C'était où ?

LC : Passy-Grigny ? P. A. S. S. Y.- G. R. I. G. N. Y. C'est à trente kilomètres de Reims.

FT : Là vous étiez le premier enfant alors ?

LC : Le premier non parce que mes sœurs elles ont déjà un certain âge.

FT : Ah oui d'accord. Elles ne sont pas venues avec vous à ce moment-là en France.

LC : Du tout. Elles sont venues après. Ici elles étaient chez ma mère.

FT : Elles sont restées chez la grand-mère.

LC : C'est ça. Quelques temps après, une sœur dont je vous avais parlé, qui était assistante sociale, qui faisait sa formation dans la région parisienne et une autre sœur qui est toujours, comment dirais-je, Dieu merci vivante mais enfin qui a quand même un âge ... qui a 82 ans. Ma sœur assistante sociale est décédée d'un cancer en revenant de Brazzaville où elle avait servi au commandement de l'air à ce moment là. Elle est décédée il y a à peu près une douzaine d'années.

SB : Votre mère ne travaillait pas ?

LC : Du tout. Elle était comme on appelle en langage italien "casalinda", c'est la mère au foyer.

FT : Alors vous arrivez en France ?

LC : Oui.

FT : Donc là vous habitiez dans une maison alors ?

LC : Oui, tout à fait. Une maison classique. Mon père avait loué ça espérant bien que son épouse viendrait le rejoindre. Et c'est ce qui s'est fait puisqu'il y avait un enfant. Et j'avais en effet déjà deux soeurs qui étaient restées quelques temps. Alors je suis resté à Passy-Grigny jusqu'en 19 ... Que je ne dise pas de sottise, 193... 1932.

FT : Autrement dit vous aviez dix ans.

LC : C'est ça.

FT : Donc vous faites l'école primaire.

LC : Alors l'école primaire, avec un directeur d'école, ce que l'on appelle les "Hussards noirs de la République", l'instituteur dans les beaux temps où l'Education Nationale faisait des instituteurs des citoyens à part entière et qui étaient très engagés dans leur travail. Je ne dis pas qu'ils ne le sont plus maintenant mais à l'époque c'était vraiment... Ils prenaient les gens en charge. C'était comme dans la famille. Ça a été un peu le cas chez nous où l'instituteur,

bon avait des relations avec mon père et ma mère, parce qu'on était bien sûr des réfugiés en quelque sorte. Alors, pour expliquer aussi ça, euh... en 1922 donc, à ma naissance, l'Histoire dit que la marche sur Rome avec Mussolini c'était déjà la main mise du fascisme italien sur l'Italie. La marche sur Rome a marqué un point important. C'est passé du... comment dirais-je... d'un Roi à un dictateur. Et dans les discussions qu'ont pu avoir mes parents avec cet instituteur il a dit : « Mais pourquoi est-ce que vous ne deviendrez pas Français ? On a besoin de Français ». C'est plus comme aujourd'hui bien sûr. L'immigration à ce moment là, bon dans la mesure où quelqu'un était compétent dans la famille, il y apportait une aide, parce que c'était une aide qu'il apportait... euh ..., Bon on lui facilitait... comment dirais-je... la nomination de citoyen italien à citoyen français. Et le décret de naturalisation est intervenu un 24 décembre 1929. Voilà. Notre histoire part de là si vous voulez, c'est à dire en tant que citoyen français. Mais cela dit, mes parents ne se sont pas débarrassés de leur patois. Mon père parlait bien français, ma mère plus difficilement. Mais j'ai entendu pendant quelques années en France l'histoire du fascisme italien. Alors en ce sens là, j'avais des parents viscéralement antifascistes parce qu'en fait mon père a sauté sur l'occasion qu'on lui proposait une naturalisation, parce que son projet n'était pas de retourner en Italie qui était à ce moment là sous le régime de Mussolini. Mes parents étaient des gens de gauche déjà. Sans être des leaders ou des meneurs, dans la famille on était à gauche. J'ai dû hériter de ça.

FT : Donc là vous faites l'école primaire ?

LC : L'école primaire. Et jusqu'à l'âge de dix ans, je suis arrivé donc à Drancy. C'est connu parce que ça a été un camp de déportation pendant la guerre. On est arrivé dans ce pays là.

FT : Drancy, vous étiez à cet endroit là ... C'était des immeubles ?

LC : Oui c'est ça.

FT : J'ai visité moi.

LC : Les 14 étages.

FT : Oui, oui je vois très bien.

LC : Je les ai vus construire, j'ai joué avec des petits cailloux.

FT : Parce qu'en fait le camp c'était des immeubles sociaux.

LC : C'est ça.

FT : C'est là où vous étiez.

LC : Pas dans le camp mais à trois cents mètres du camp.

FT : Ah voilà. Parce qu'il y avait plusieurs barres d'immeubles.

LC : Tout à fait.

FT : Je l'ai visité.

LC : Ma sœur a fait un certain nombre de séjours au moment de la rafle, vous savez les Juifs.

Elle était à la Croix-Rouge française. On lui a demandé de venir au camp de Drancy, non pas parce qu'elle habitait à Drancy aussi, mes soeurs habitaient Drancy, mais elle est venue pour accompagner les familles avec des enfants. Elle a fait plusieurs séjours dans le camp de Drancy, comme assistante sociale, infirmière puisqu'au départ à la gare de Bobigny pour...

FT : Donc là vous arrivez dans cet immeuble. C'était comme des HLM un peu ?

LC : Non parce que dans ce petit camp, parce que c'est devenu un camp ...

FT : Oui mais à l'époque c'était des immeubles.

LC : Maintenant il y a quelques bâtiments de cinq étages. Alors c'est une de mes sœurs qui logeait là. Et j'ai continué ma scolarité.

FT : Et je peux vous demander : votre père pourquoi il a décidé de bouger ? A ce moment là il avait une proposition de travail ?

LC : Pour venir à Drancy ? Oui bien sûr. J'ai également, j'avais car il est décédé il y a une quinzaine d'années, un oncle qui avait signé un contrat, il était célibataire. Il avait signé un contrat avec le service du travail de l'époque, et il est parti de la Champagne, lui il travaillait à Reims, il est parti de Reims pour venir à Paris, dans la banlieue, puis finalement il a vécu avec une compagne qui est venue avec lui pour vivre à Drancy. Et sur les injonctions et conseils de mon oncle, mon père a hésité un peu et finalement il y a eu du travail dans ce qu'on a appelé la banlieue rouge : Drancy, Bobigny, Pantin, Noisy-le-Sec, enfin il y a de quoi faire un beau collier de la banlieue rouge. Alors on a dû s'établir là parce que mon oncle était là et avait trouvé un pavillon pour nous loger, pour loger les enfants.

FT : Ah voilà.

LC : Et là donc on travaillait à la fois comme tailleurs de pierres mais surtout dans la maçonnerie et la menuiserie. Ils étaient un peu polyvalents pour ça. Et moi j'ai continué l'école mais à Drancy.

FT : Donc là vous vivez en famille ?

LC : Oui. Jusqu'à ... Ma scolarité s'est terminée j'avais treize ans. Il a été question à un moment donné que je continue mais en fait la situation financière de l'époque ne permettait pas à une famille avec des enfants, il fallait que chacun ait sa part alors donc ça n'a pas été possible. J'aurais été à Pantin. A Drancy il n'y avait pas d'école pour permettre des études. Terminer des études primaires c'était pas possible, il fallait aller à Pantin. Or aller à Pantin ça veut dire prendre l'autobus pour aller à Pantin. Alors comme il y avait déjà deux filles qui avaient, vous comprenez, qui étaient en charge de la famille en ce qui concerne les transports et tout ça, à Paris, bon voilà ça ne s'est pas fait.

FT : Alors vous faites quoi à ce moment là ?

LC : Eh bien je traîne un certain moment. Enfin dans la famille mon père aurait bien aimé que je travaille rapidement. C'est à partir de quatorze ans que je me suis mis à chercher un job. Donc à quatorze ans je me suis mis au travail. J'ai été embauché dans une entreprise qui n'était pas très importante et qui s'occupait de matériel de camping, de caravanes, de choses

comme ça. Et j'ai donc travaillé là comme un peu arpète. Dans cette entreprise de camping ça démarrait dur à ce moment là, c'était le moment où beaucoup de gens partaient. Le Front populaire n'était pas loin et ça a été l'explosion un peu des marchands de matériel de voyage. Et je suis donc rentré là, place de la République. Et j'y suis resté un an un an et demi. C'était un job qu'était pas passionnant mais il y avait des copains qui travaillaient également alors l'intérêt c'était de retrouver des copains. J'avais pas un salaire extraordinaire, j'étais arpète. Et j'y suis resté parce que c'était sympathique et puis je faisais des déplacements, j'allais porter du matériel dans certains endroits, dans les magasins. C'était une boîte qui livrait un certain nombre de magasins qui vendaient du matériel de camping. J'ai quitté cette entreprise pour entrer ... euh ... pour entrer dans la radio. Je suis rentré comme apprenti au "Sébasto", boulevard de Sébastopol. Il y avait une entreprise qui s'appelait l'entreprise ... non c'était pas une entreprise, deux trois dépanneurs radio qui vendaient des postes de radio et qui faisaient des réparations. Alors il y a une partie réparation des postes qui étaient en panne et puis une partie vente d'appareils radio. Ça s'appelait Lancia radio. Alors j'ai travaillé là ... je ne sais pas ... pas tout à fait deux ans. J'étais donc apprenti là et, si je peux dire ça, comme je pense à Lancia radio, le patron de cette entreprise Lancia radio était à dix mètres d'un restaurant, un café-restaurant. Et il m'avait dit : « C'est pas la peine d'aller manger au restaurant, tu amènes ton manger et à côté on te chauffera ton repas. Comme ça tu seras tranquille, tu pourras reprendre ton boulot après ». Bon alors ça m'arrangeait bien sûr. J'emmenais donc à manger et puis j'allais ... Alors j'ai voulu dire ça parce que pour moi ça a été important. Vous me dites hein ...

FT : Non, non c'est bien, c'est ça.

LC : Je vais un peu dans toutes les directions, je m'excuse mais je n'ai pas voulu faire un vade-mecum pour ... Je voulais dire que la découverte des ... du sexe féminin s'est fait là, enfin au plan de la vision. (*Rires*). Non, j'étais un petit garçon sérieux et en allant manger au restaurant, où j'avais une table pour moi, ce bistrot ... Non ce n'est pas un bistrot, c'est un bar qui faisait restaurant également, donc sur le boulevard Sébastopol qu'on appelle à l'époque "le Sébasto". Il y avait tous les midis où j'allais déjeuner cinq ou six prostituées, des filles sympas, qui venaient aussi, qui venaient manger, parce que le Sébastopol était quand même occupé par un certain nombre de prostituées.

FT : Oui, c'est vrai.

LC : Jusqu'au Châtelet. Et comme dans la maison on me demandait de mettre la casquette pour m'identifier à Lancia radio, une casquette comme les marins, avec Lancia radio. Et comme je suis arrivé là : « Tiens c'est le petit jeune qui travaille à côté ! », « Ah bon, Lancia ! ». Alors les filles : « Bonjour ». Sympas. Et quand j'arrivais le midi : « V'là Lancia ». Enfin bon bref c'était formidable. J'étais la Lancia et elles me parlaient un petit peu et c'est comme ça que j'ai appris qu'il y avait un ... On peut dire maintenant un précis, voyons, comment est-ce qu'on appelait ce livre ? Le Kama-Sutra. Elles me parlaient de Kama-Sutra. Moi, vous savez, j'étais perdu. Elles m'expliquaient un peu. Alors elles me donnaient le nom des sexes, des hommes et des femmes, que j'ai oubliés bien sûr, mais c'était beau. C'était beau parce que j'étais naïf. Voilà, alors elles étaient contentes et moi aussi. Il n'y avait pas de ... J'étais pas branché. Moi j'étais pas encore en phase si vous voulez.

FT : Trop jeune encore.

LC : Un même. Bon, il est constitué, vous savez pour moi c'était quelque chose d'un peu

étrange, mais bon c'est un job comme un autre. Pour ce qui concerne, je croyais que ... Et puis bon ça a duré un certain temps. J'avoue que j'ai appris des choses et pas seulement des choses du sexe mais leur vie, leur histoire, leurs amours. Elles parlaient entre elles et comme je n'étais pas très loin, évidemment j'étais pris à partie quelques fois : « Alors qu'est-ce que tu en penses ? ».

FT : Vous faisiez le copain un peu ?

LC : Et puis oui, avec une différence d'âge quand même. Je n'avais pas encore mes dix huit ans à l'époque. Et puis ma sœur, Hermine, préparait, enfin elle travaillait dans un secrétariat. Elle a fait une formation. Elle a donc fait une formation d'assistante sociale. Et à ce moment là je crois que... Si je ne m'abuse à ce moment là, à mon avis, elle m'a dit : « Mais tu ne vas pas rester là ! ». Parce qu'un jour elle était venue me voir et justement j'étais en train de discuter. (*Rires*). « Et qu'est-ce que tu apprends finalement ? ». Alors elle me dit : « Ecoute, on va te trouver du travail ». Alors je dis : « Où ? ». « Je verrai » me dit ma sœur. Et elle a trouvé un job. Je suis rentré comme apprenti préparateur en pharmacie, rue de Lyon, une pharmacie qui s'appelait à l'époque "Pharmacie du progrès", où il y avait un patron, son épouse qui travaillait un peu là, et puis un préparateur en pharmacie déjà d'un âge certain. Moi j'étais le bleu qui rentrait dans l'affaire et pendant plus de deux ans j'ai, comment dirais-je, j'ai appris. Il fallait au moins trois ans pour passer le CAP de préparateur. J'y ai passé deux ans, au moment où il y a les événements de 1939. Je pensais d'ailleurs travailler là et puis faire ... Je suivais des cours aux Arts et Métiers, une branche particulière à la chimie. Quand on devient préparateur il vaut mieux avoir des connaissances, enfin pas de conneries. Mais là j'étais sous la supervision du préparateur en pharmacie, un type, un alsacien, compétent, un peu bourru, qui contrôlait, et heureusement d'ailleurs parce que moi j'étais un peu dans les vapes quelques fois avec les comprimés, les préparations. Il y avait du matériel bien sûr mais pas comme aujourd'hui où tout est emballé et empaqueté. On fait peu de préparations pharmaceutiques.

FT : Avant on en faisait plus.

LC : Les préparateurs ils se fatiguent pas tellement, enfin je veux dire intellectuellement il n'y a pas d'état d'âme. Bon, il vend ce que lui demandent les gens. Alors quelques fois certains médecins font des ordonnances encore, peu. Et j'en connais un qui fait des ordonnances et qui signe en bas. Je ne savais pas ce que ça voulait dire mais je l'ai appris. Alors des comprimés, des machins, comment dirais-je, des cachets avec le (*inaudible*) on introduisait d'un côté du trébuchet et on pesait pour faire la composition de l'ordonnance. Et puis c'était toujours signé du médecin *legartis*. Alors je ne comprenais pas : je n'ai pas fait de latin. J'ai dit au pharmacien : « Mais qu'est-ce que veut dire legartis ? ». Il m'a dit : « Dans les règles de l'art, tu devrais pas oublier ». Dans les règles de l'art j'essayais d'être un apprenti, préparateur en pharmacie.

FT : Alors vous avez appris ça à ce moment là ?

LC : C'était intéressant parce que le pharmacien et le préparateur étaient très attentifs à ce que je faisais.

FT : Vous êtes resté longtemps là ?

Le début de la guerre

LC : J'y suis resté deux ans. Mais en fait je crois que j'aurais, si les événements de 1939 étaient pas arrivés, je crois que je serais resté dans la pharmacie. J'aurais été, je crois, préparateur en pharmacie. Ça satisfaisait ma sœur, mon père, ma mère. Bref, c'était bien quoi. J'y suis resté jusqu'au moment de la déclaration de la guerre, en 1939. Le pharmacien, le patron, était juif. Alors, à ce moment là déjà, les bruits courraient que bon les Allemands tout ça ... Alors il a, à un moment donné, dit : « Bon, ben moi je ferme pas la pharmacie, il y aura un gérant qui viendra. Moi je m'en vais ». Du coup avec son épouse il s'est dit : « Voilà ... ». Encore qu'à l'époque, c'était pas la razzia. Mais déjà il y avait quand même des informations parallèles qui disaient « Attention, voilà ce que vous risquez si ... ». Le préparateur est resté et puis moi non parce que bon, c'est lui qui a pris le relais mais il n'avait pas besoin d'un apprenti et il y avait déjà un préparateur en pharmacie. « Vous pouvez partir ». Je suis parti mais ça s'est vite terminé parce que cette drôle de guerre de 1939, quand les Allemands sont arrivés, en 1940, moi j'avais des camarades, des copains, près de la place de la République. C'était place de la République et je sortais avec parce que j'étais entré aux auberges de jeunesse. Ça a été un apprentissage du ... de vivre en communauté avec des garçons et des filles et puis peut-être ... sûrement même un endroit où la culture Parce que dans les auberges de jeunesse il y avait un fort mouvement pas seulement pour aller camper mais de se retrouver et de chanter, et il y avait aussi une espèce de formation de la fraternité, une formation civique.

FT : Et vous aviez été déjà dans les auberges ?

LC : Ah oui j'y allais ... Moi j'étais libre le samedi après-midi, du temps de la paix. J'étais libre le samedi après-midi et un copain ou une copine venaient me chercher pour aller ... euh... Je prenais le train à Bastille et j'allais dans la vallée de Chevreuse parce qu'il y avait des trucs pour la jeunesse dans ce coin-là. Ça a duré jusqu'à Comment dirais-je ... mon départ en exode. Mon père travaillait, lui, à ce moment là à Angoulême et il était parti avec ma mère. Ils étaient installés là-bas à Angoulême au moment des événements. Moi j'étais chez mon oncle et il fallait, comme tout le monde, prendre la route pour partir. J'ai donc vécu l'exode avec deux ou trois copains, en partant à bicyclette de Paris jusqu'à ... sur les bords de la Loire, à Meung-sur-Loire, dans la région d'Orléans. Et les Allemands nous ont rattrapés à ce moment-là. C'est peut-être un petit peu, je m'excuse, décousu mais ...

FT : Non, non c'est bon on suit. Ça va on a tout compris. Que je reprenne bien, là vous étiez... Les Allemands arrivent. Vous êtes place de la République, vous faites l'exode.

LC : Oui c'est ça.

FT : Votre père part avant si je comprends bien.

LC : Mon père est parti avant.

FT : A Angoulême. Et donc là l'exode en bicyclette et vous êtes rattrapé là.

LC : Alors jusqu'à Meung-sur-Loire dans des conditions évidemment terribles parce que pour aller à ... Déjà pour aller de Paris à Orléans, croyez-moi, il y en a eu des bombardements, il y en a eu des chasseurs italiens de l'aviation italienne fasciste qui venait canarder. Ou on exagère ou on minimise mais moi qui étais dessous je savais comment ça se passait. Les gens sur la route étaient mitraillés. Je pense à Etampes, on est arrivé à Etampes, et à Etampes il y a

eu à ce moment là, l'aviation italienne était venue canarder les gens qui étaient dans la ville même. C'étaient des camarades qui étaient avec moi, ou moi qui était avec eux, on s'est dit : « Bon on va se lancer et puis ... ». Et puis quand les Allemands sont partis on est rentrés dans Etampes et il y avait encore des soldats qui cramaient. Cette image là de temps en temps ça revient, comme ça, couchés presque en étoile, comme ça là et qui brûlaient. Parce qu'ils avaient non seulement mitraillé mais on a eu des bombes incendiaires. Alors ça a été évidemment un coup dur. On avait rien vu finalement. Ça a commencé, enfin les bombardements italiens sur Etampes, pour le reste je ne sais pas. Et on a repris notre route pour aller donc à Meung-sur-Loire. Et à Meung-sur-Loire on s'est fait rattraper. On avait l'intention d'aller plus bas, c'est à dire aller vers le Sud. Des troupes motorisées nous ont stoppés en quelque sorte. On a même pas eu le choix. Ils nous dépassés, ils se sont installés et quand on est arrivés à Meung il y avait déjà un petit peu d'identité : « D'où vous venez ? Qu'est ce que vous faites ? ». Déjà une occupation du terrain. Alors voilà, on m'a dit : « Mais il faut rentrer maintenant chez vous parce que vous ne pouvez pas rester là ». Et avec des copains on a attendu un problématique train. C'est à dire qu'on a un peu mangé sur l'habitant parce qu'on avait le minimum d'argent et il fallait bien manger. Alors ça a été les soldats qui nous ont nourris, ça a été des groupes de soldats qui partaient, qui descendaient avec leurs officiers, qui descendaient dans le Sud. Ceux-là pouvaient aller jusqu'à la frontière, là où il y avait l'armistice. Après c'était la zone libre donc il y avait des accords à ce moment là. On est pas arrivé jusqu'à cette zone-là. Alors on a un peu ... je ne dis pas qu'on a fait la manche mais enfin on était dépanné par des gens qui nous ont dit : « Tiens, il y a un train qui va partir. On a téléphoné, il y a un train qui part d'Orléans à Paris pour les réfugiés ». Alors on est revenu et puis ma rentrée à Paris s'est faite dans une locomotive Pacific 231. Extraordinaire, je rêve toujours de ça. Une grosse locomotive, en très mauvais état avec des wagons pourris et on mettait là-dedans ... On a pris des wagons, enfin il y avait peu d'employés là-dedans. Les premiers qui arrivaient s'installaient dans les wagons et puis j'ai su que le mécanicien qui conduisait cette machine, la Pacific 231 ça a une sacrée gueule, c'est la belle locomotive. C'est plus ce qu'on fait maintenant mais à l'époque... Arthur Honnegger déjà c'est en musique cette Pacific 231.

FT : Oui, oui ça me rappelle ...

LC : Et puis ... bon ... le mécano. Bon j'ai été me présenter. Je ne doutais de rien. Un peu naïf quand même... Tant mieux, tant mieux. Je suis resté avec un petit côté naïf quand même. Et le mécanicien me dit :

« Qu'est ce que tu veux ? ».

« J'apprends qu'il y a besoin de quelqu'un »

« Oui, bien sûr mais qu'est ce que tu veux faire ? »

« Je ne sais pas moi. C'est vous le mécanicien. Moi je veux bien mettre le charbon dans la fournaise ».

Il m'a regardé comme ça, un petit mec. Puis il m'a dit : « Bon d'accord mais si tu fais le con je te préviens je te débarque ». Alors d'accord. On a bien mis deux jours pour aller à Paris. Deux jours. Et il fallait s'arrêter pour faire de l'eau. C'était une Pacific 231 et était quand même mal foutue et il fallait qu'elle ... bon il y avait des fuites quelque part. On s'arrêtait, vous savez les manches à eau, je ne sais pas si vous allez vous souvenir, les ... comment dire... les postes d'eau, avec un manche, un manchon. Alors c'était son job. Il descendait et me faisait voir comment on faisait pour faire de l'eau. Il fallait un temps fou évidemment et puis bon le soir il fallait coucher à bord alors j'ai couché avec des copains qui m'ont trouvé une place. Et puis je suis arrivé à Paris. Voilà, ça a été mon exode ça.

FT : Pourquoi vous vous êtes retrouvé à Paris de nouveau ?

LC : C'est ça. Alors je suis allé voir mon oncle qui était à Paris. Il m'a dit : « Bon bien tes parents vont rentrer maintenant. Tu peux rester là jusqu'à temps que tes parents rentrent ». Il s'est trouvé que dans la rue, une petite rue, il y avait une entreprise de... en face de l'habitation de mon oncle... il y avait une entreprise qui s'appelait Néret, une entreprise de lingerie. Et il s'est trouvé que le patron qui était là était venu me voir : « Eh dis donc, tu as un vélo ? »

« Oui, j'ai un vélo »

« Est ce que tu accepterais d'aller à la Ferté-Sougeoire parce que j'ai une usine là-bas et on ne peut pas voir ce qui se passe alors je vais te faire une lettre. Si tu peux voir le maire tu vas voir le maire mais en tout cas je t'envoie voir un petit peu comment ça marche. Tu me raconteras si l'usine fonctionne, comment c'est, si ça a été bombardé ».

J'ai même été étonné qu'il en sache pas plus que ce qu'il m'a dit, à savoir « Tu iras voir et tu me diras. Il y a un ancien gardien, il te dira ». Alors je suis parti à la Ferté-Sougeoire en bicyclette et puis il y avait pas trop de problèmes jusque là mais après il y avait une zone interdite. On ne pouvait pas passer sur la Marne. Il y avait déjà à ce moment là une zone interdite. Il fallait un Ausweis pour passer d'un département à l'autre. Et pour aller dans la Marne il en fallait un. Et là, à la Ferté-Sougeoire, j'ai donc visité l'usine puis j'ai vu un couple, une dame et un monsieur, qui m'ont raconté comment ça s'était passé, ce qu'il en était. Ils avaient pas trop souffert. Je suis revenu pour satisfaire le patron en disant : « Ecoutez, votre affaire ça va quoi, pas de problème ».

Ça c'est la première initiative que j'ai prise véritablement. Je me suis tapé 50 kilomètres à l'aller et 50 kilomètres pour revenir. Et puis ça m'a appris finalement à ma débrouiller un peu tout seul. Alors après ça ... à moins que vous vouliez d'autres précisions ?

FT : Non, non c'est bon. Allez-y.

LC : Alors je suis donc retourné chez mon oncle. J'ai attendu que mes parents reviennent. Alors, pour la petite histoire, ça m'amuse quand j'y pense aujourd'hui mais ça ne m'amusait pas à ce moment là, ça me cassait les pieds, ma tante, qui accompagnait mon oncle, elle était divorcée, avait une sœur qu'ils appelaient "la Louise". "La Louise" avait une fille, une brave fille, belle, j'avais vu les photos. Et quand j'arrivais : « Ah, petit Louis, bonjour. C'est toi alors ». Louise me disait ça. On m'appelait Petit Louis. Alors elle me parlait puis elle me dit : « Ah tu sais, ma fille, tu sais que c'est une amie de Fujita ». Alors moi, petit paysan quelque part, Fugita, qu'est ce que ça pouvait bien être Fugita ? C'est après que j'ai compris. Elle m'en racontait plein que sa fille lui disait. Alors elle se promenait avec le bijou de sa fille au cou. Je n'ai jamais su si c'était du toc. Elle disait que c'était Fugita qui lui avait offert. Enfin je crois qu'elle les avait offerts à la fille et la fille avait donné sa participation à sa mère. Alors j'ai entendu parler tout le temps de Fugita. C'est après que j'ai compris que c'était des gars du Montparno, que c'était l'équipe de Montparnasse, l'école de peinture bref. Ça c'est venu quand je me suis cultivé si vous voulez. Et pas pour faire du blé. Mais, voilà, pour apprendre autre chose que ce que je savais. C'est comme ça que j'ai su que l'école du Montparno c'était évidemment une pépinière de peintres. Il a fallu que je trouve une solution. Plus de pharmacie ... Et alors Joubrel entre dans ma vie.

FT : Ah voilà !

LC : A ce moment-là. C'est idiot hein ! Joubrel entre dans ma vie par l'intermédiaire d'une revue qu'on appelait à l'époque... qu'on appelait à l'époque... Je cherche une revue qui

commence à se faire mal voir parce que c'était une revue que publiait ...

FT : "Pour l'enfance coupable" ?

LC : "L'Illustration". Il avait lu " L'Illustration". Je ne le connaissais pas mais j'ai lu son article sur l'école de cadres de Sillery.

FT : Je le connais cet article.

LC : Il a écrit un article sur l'école des cadres de Sillery. Moi j'étais vacant et quand j'ai vu l'article de "L'Illustration", j'avais eu peur d'ailleurs qu'ils le suppriment à un moment donné parce que « L'Illustration" c'était collabo, je ne sais pas mais bon, ça avait mauvaise presse "L'Illustration" à l'époque, en 1940. Je me suis renseigné. On m'a dit : « Bien oui, c'est une école de cadres, c'est pour la formation des cadres ». C'était l'équivalent mais en zone occupée de l'école de ...

FT : De Marly ... ou de Montry. Non pas encore... D'Uriage.

LC : C'est ça. Uriage c'était ... Il y avait quelques têtes bien pensantes qui étaient là. Uriage a été un petit peu l'envie d'un certain nombre de Français. Le patron du *Monde* était déjà cadre à l'école.

SB : Il y avait aussi Emmanuel Mounier.

LC : Oui, tout à fait. Alors je suis rentré à l'école des cadres.

FT : Alors vous êtes rentré à Sillery ?

LC : Je suis rentré à Sillery.

FT : Comme ça, après avoir lu l'article ?

LC : Après avoir lu l'article j'ai dit bien voilà ...

FT : C'est incroyable ça ! Vous ne connaissiez personne à l'époque ?

LC : Du tout. Je ne connaissais pas Joubrel bien sûr.

FT : Et l'article vous disait comment vous inscrire ?

LC : L'article disait ... il y avait une photo d'ailleurs, je l'ai encore, de jeunes qui courent. Parce qu'à l'école des cadres de Sillery on ne faisait pas d'éducation physique on faisait de l'hébertisme, du nom d'un officier de marine qui avait inventé la méthode, Hébert. Courir, sauter, porter... Alors j'avais vu des gars qui couraient, le dérouillage du matin. Il y avait une formation pour pouvoir encadrer. Le but de l'école de Sillery était d'encadrer des jeunes en difficulté, des chômeurs, des choses comme ça. Quand je dis en difficulté, pas au plan de... Pas des jeunes délinquants. Mais des jeunes qui étaient au chômage. Pour trouver des petits boulots c'était le bazar. Il fallait reconstruire ce qui avait été démoli. Alors j'ai fait l'école des cadres et j'ai rencontré quelqu'un que vous connaissez aussi. J'ai rencontré à ce moment là Jacques Guyomarc'h, qui a fait l'école des cadres. J'ai rencontré d'autres gars mais enfin j'ai

rencontré lui, j'ai rencontré les... comment dirais-je... les responsables de l'école, qui était dirigée à l'époque par un pasteur qui s'appelait Jousselin (et qui s'appelle toujours). Il y avait une espèce, là au départ, de creuset intéressant et non pas comment on s'est plu à dire longtemps, c'était pas une école maréchalisante, encore que ça dépendait du Secrétariat Général à la Jeunesse et que le ministre qui s'occupait de cette école de cadres et des centres de jeunesse qui ont été ouverts, c'était Lamirand, qui était Secrétaire d'Etat à la Jeunesse. Alors j'ai donc suivi ce stage là.

FT : Combien de temps ça a duré le stage ?

LC : Oh ça a dû durer trois semaines je crois. C'était des stages de sensibilisation un petit peu. Alors il y avait donc des... qui étaient là pour le théâtre, la littérature, un certain nombre de bouquins. C'était l'époque où Giono était le maître à penser, le deus ex machina de toute la... J'exagère un peu. Mais dans le milieu où j'étais c'était le Dieu Pan, c'était... comment dirais-je... l'écrivain provençal, un peu italien sur les bords aussi et qui avait écrit des choses extraordinaires, *Que ma joie demeure*... euh... enfin bref toutes les littératures de Giono. Alors ça on s'en est farci pas mal à l'école de Sillery, *Que ma joie demeure*, *Un de Beaumugnes*, bref... *Le maître aux pigeons*, sur la pauvreté d'un père, enfin bon une dizaine d'oeuvres, d'ouvrages comme ça. Bon, formation, sensibilisation, littérature...

FT : Vous étiez combien ?

LC : Ecoutez, on avait cinq équipes.

Cassette 1, Face B

On avait cinq équipes et dix dans chaque équipe de la promo. Un soir on a eu des compagnons. On appelait ça les comédiens-routiers. C'était des sensibilisations avec un apprentissage. C'était un bain qui permettait peut-être d'aller plus loin. C'était une nourriture, mais intéressante bien sûr. Je jubilais à l'époque parce qu'on pouvait recevoir à fond les manettes, avec ce qui arrivait. Alors j'ai été nommé chef d'équipe.

FT : Vous avez été nommé chef d'équipe tout de suite ?

LC : Pardon ?

FT : Tout de suite ?

LC : Ah non, à la fin. A la fin il y a eu une évaluation.

FT : A la fin du stage une évaluation.

LC : Il y avait comme ça un certain... Les chefs de chantier, en situation, se réunissaient. Les chefs de chantier étaient responsables d'une équipe. Il y avait un chef d'équipe dans la formation. Après, les gens qui étaient nommés chefs d'équipe sont partis comme chefs d'équipe pour encadrer les jeunes dans les centres où ils étaient affectés. Alors : chef d'équipe, chef de chantier et chef de centre.

FT : Chef d'équipe, chef de chantier, chef de centre.

LC : Ça c'était ce que formait l'école de Sillery.

FT : Donc vous avez été nommé chef d'équipe ?

LC : Chef d'équipe. C'est ça oui. Bon alors j'ai attendu chez moi mais j'ai reçu une convocation m'indiquant que j'étais affecté dans un groupe, un centre de jeunesse. Il y avait les centres ruraux de la jeunesse, les centres de jeunesse avec une unité spécialisée pour la réparation des téléphonies. C'était bousillé tout ça, il fallait faire de la réinstallation. On n'était pas qualifiés pour mais voilà il fallait d'abord être dans un centre. Il y avait une... comment dirais-je... une équipe de... Toute la Marne en particulier parce que ça avait beaucoup souffert là et il y avait des chantiers qui sont restés, je ne sais pas moi, plus d'un an. On travaillait dans ces régions là. Et puis il y avait un centre où il y avait des unités rurales qui faisaient du forestage, du déforestage précisément.

FT : C'était quand ça ? 39 ? 40 ?

LC : C'était après 40. C'était après 40 puisque j'ai dû me retrouver... Je ne sais pas si c'est très exact mais en tout cas avant le 1^{er} janvier je me suis retrouvé à la sortie de l'école de Sillery et j'ai dû partir au mois de novembre.

FT : Novembre 40 ?

LC : Novembre 40. C'est ça. Alors je filais dans les chantiers.

FT : Quels chantiers avez-vous fait là ?

LC : Eh bien d'abord bon on a été mutés parce qu'il y avait des endroits où il n'y avait plus de boulot. Alors je me suis baladé dans les unités de téléphonie, de réparation. C'était un boulot de manoeuvre. Il fallait remettre les lignes. Ce n'était pas souterrain à l'époque.

FT : C'était où ça ?

LC : Eh bien écoutez, le premier endroit où nous étions ...

FT : A peu près.

LC : Non très précisément je vais vous le dire... Je suis allé avec un groupe à Anisy-Pinon. Anisy-Pinon c'est à vingt kilomètres de Soissons. Au nord de Soissons.

FT : Ça s'écrit comment ?

LC : A.N.I.S.Y.-P.I.N.O.N.

FT : C'était ça votre premier lieu ?

LC : Ah oui. Premier lieu. C'est ça. Alors Anisy-Pinon, pendant... je ne sais pas, presque un an... Et puis le groupe, le centre de jeunesse a quitté Anisy-Pinon parce que le marché du travail était pratiquement... Toutes les demandes par la région ont été satisfaites mais on est allés dans l'Aisne, à Mont-Notre-Dame. Mont-Notre-Dame c'est un petit pays joli qui se trouve également vers Reims mais beaucoup plus loin. Mont-Notre-Dame.

FT : M.O.N.T.

LC : C'est ça. Notre-Dame. Il y a également un centre rural.

FT : C'était le même groupe ?

LC : Oui, le groupe a déménagé dans une propriété qui se voulait château mais enfin c'était une grande demeure.

FT : Et ça vous avez dit que c'était vers où ?

LC : Mont-Notre-Dame c'est dans l'Aisne.

FT : Vous étiez resté un peu dans le même département.

LC : Oui. C'était pas très loin. On prenait le train à la gare de l'Est pour aller à Mont-Notre-Dame. On n'allait pas à Reims. Paradoxalement j'ai toujours pensé qu'on pouvait passer par là mais c'est plus au Nord de cette route là. C'est pas très loin de Reims mais c'est pas dans le même axe. C'est plus dans l'Est si vous voulez. Alors on a été là un an à peu près. Il y avait des études d'échardonnage avec le petit machin triangulaire et puis sur un rang de dix on faisait... Il y avait des champs énormes par là. L'Aisne c'est au dessus, c'est le blé, les betteraves et là l'échardonnage c'était pour le blé. Alors il fallait y aller par rang de dix avec un chef d'équipe au bout pour couper les racines et pour couper les pissenlits et puis les saletés qui pouvaient pousser là-dedans. C'était pas grandiose comme truc mais enfin c'était un groupe sympathique. A la fin du boulot on se retrouvait dans l'endroit où on logeait et évidemment on mettait en pratique ce qu'on avait pu apprendre. On a appris aussi d'autres choses. Quand on est aux auberges de jeunesse on apprend plein de choses, on apprend des chants, on apprend des trucs ... Et alors on a travaillé également dans une très grosse entreprise de ... d'engrais. Et cette entreprise là c'était l'entreprise Garnier. Garnier était connu dans la région parce que c'était un très gros fabricant d'engrais. C'était vraiment le paradis pour cette entreprise parce qu'ils diffusaient un... Pour faire pousser du blé et puis tout le reste il faut amender la terre et il faut aussi lui mettre de l'engrais. Et cette usine d'engrais on avait des garçons qui travaillaient là, dans l'usine d'engrais. Ils chargeaient de l'engrais, ils allaient distribuer de l'engrais à des gens qui avaient des propriétés importantes et qui font du blé, des betteraves enfin bref. On y est resté un certain temps et c'est là où... Je dis ça parce que, quand j'y pense comme ça j'ai des souvenirs qui reviennent. J'en oublie pas mal mais il y en a que j'oublie pas. Un soir monsieur Garnier père, il y avait deux fils qui travaillaient aussi, dans les bureaux ... Il y avait des ouvriers aussi mais on ne mélangeait pas les choses. Les ouvriers étaient là, spécialisés dans un travail particulier. Et nous c'était une aide qu'on apportait. On n'était pas spécialisés pour travailler dans la fabrication de l'engrais. On allait ... On prenait l'air un petit peu pour travailler à l'échardonnage et le nettoyage des terrains. Et puis un soir monsieur Garnier, comme j'étais chef d'équipe et qu'il y avait deux autres chefs d'équipe nous a invités à trois disant : « Voulez vous venir ce soir ? On va faire un peu de musique ». Alors on s'est retrouvés à trois. Et ce qu'on a entendu, pour moi en tout cas, ce qu'on a entendu c'est ... Il a passé un disque et c'était la VI^{ème} de Beethoven, la "Pastorale". C'est des moments extraordinaires. Pour moi ça a été aussi l'entrée dans un monde inconnu et si je m'en rappelle ce n'est pas par hasard. Que ça se soit passé là c'est extraordinaire. Bon alors évidemment, je me suis ensuite, dès que j'ai pu, mis à écouter autre chose, enfin autre chose, ce que Beethoven a pu faire. Puis après il y a eu Jean-Sébastien Bach et puis après il y

eu... enfin bref. Mais ceux-là, après ça a été la graine. Evidemment, c'était tout à fait bien tombé parce que vraiment j'avais reçu là une graine qui s'est fructifiée. La musique a été un apport important pour moi. D'ailleurs mon épouse de temps en temps râle, et elle a raison, parce que quand vous écoutez France-Culture par exemple, un concert, il y a une partie du temps où je ... à deux heures ou trois heures du matin je me réveille et je cherche des choses. De temps en temps j'écoute France-Musique et Thérèse qui est là-haut, au premier étage ...

FT : (*Rires*) Je comprends parce que ça m'arrive aussi.

LC : Je crois avoir fait fructifier ça, en béotien bien sûr mais ça a été pour moi très important, très très important. Très important parce qu'après je suis parti en Allemagne et alors là. Donc l'entreprise Garnier...

FT : Donc là toujours avec votre équipe ?

LC : Toujours avec l'équipe.

FT : Vous dirigez un groupe de jeunes quoi ?

LC : J'étais chef d'équipe. J'avais dix gars et sous le contrôle d'un chef de chantier qui avait fait Sillery bien sûr, et sous le contrôle d'un directeur qui s'appelait Parmentier. Décidément, vous voyez, il y a des coïncidences exagérées. On faisait de l'échardonnage, on travaillait sur les patates, les trucs comme ça. Le bien-nommé. Il avait fait l'école des cadres bien entendu. On se référait à ça, à l'école des cadres de Sillery. Enfin, c'était pas une formation ça avait été une sensibilisation intéressante. Au fond c'est le pied sur une marche. Et puis après, en principe on met le deuxième pied, après on creuse. Alors ça a été très important pour moi. Je sortais un peu de la protection familiale.

FT : Oui. C'est ça aussi.

LC : Et puis j'ai quitté les centres de jeunesse pour rentrer à Drancy mais en fait à Paris, entre Drancy et Paris, où était installé mon oncle. Et j'ai cherché un job qui me botte davantage, plus motivé encore. J'ai essayé de trouver dans la région parisienne, je suis en train de chercher, comme je dépendais du Secrétaire Général à la Jeunesse et aux Sports, je pouvais à ce moment là faire une mutation. Et puis j'ai eu du mal à me recaser. Je suis entré au centre de Valenton. Valenton c'est dans la banlieue parisienne. Si je ne dis pas de sottises c'est vers le Sud, Valenton. Un centre de jeunes mais qui n'avait pas d'attributions particulières. Mon job moi c'était de faire l'éducation physique, de l'hébertisme dans cette institution, le chant aussi. C'était important pour moi que je sache chanter où faire chanter en tout cas, sur tout les registres bien sûr, des registres de la Légion jusqu'à les ... comment dirais-je... les auteurs de musique de l'époque : Charles Trenet bien sûr. Alors je suis resté là un certain temps, quelques mois.

FT : Ça s'écrit comment, Valenton ?

LC : V.A.L.E.N.T.O.N.

FT : Ah oui. Valenton.

LC : Je suis incapable de dire dans quel département c'est. C'est pourtant pas loin de Paris.

FT : Donc là c'était quoi les jeunes qui étaient là ?

LC : C'était des jeunes... Je pense que dans le recrutement c'était des jeunes pas casables. Des jeunes qui n'avaient pas quatorze ans ou qui étaient un peu plus âgés.

FT : Ils étaient placés là comment ? Par le juge ?

LC : Pas du tout, non, du tout. C'était en fait le dispatching du... comment dirais-je... du Secrétariat à la Jeunesse. Ils ont dû grouper à Valenton un nombre de jeunes... Finalement dans la famille il n'existe qu'eux. Au fond c'était peut-être une préfiguration d'une population que j'aurai rencontré par la suite en entrant à la Prévalaye, en gros. Mais ils n'étaient pas placés.

FT : Parce qu'à ce moment là il y avait un centre d'accueil. Alors ce serait ça.

LC : Eh bien c'est peut-être ça.

FT : C'est la Justice en fait.

LC : Non. Alors c'était pas la Justice, c'était... Oui peut-être. Oui, je ne sais pas à partir de quand il y a eu ce centre d'accueil mais là c'était un centre de jeunesse.

FT : 42.

LC : Ah bon ?

FT : Il faudrait que je vérifie.

LC : Ah oui, j'aimerais bien. En tout cas ce que je peux vous dire c'est que le patron, le Directeur général de ce groupe d'adolescents et les chefs d'équipe dépendaient d'un type que vous connaissez tous, le magnat de la presse qui a eu quelques problèmes...

FT : Havas ?

LC : Non, pas Havas.

SB : C'est Hersant.

LC : Non c'est pas ça. Il est connu, il a eu des histoires au moment de l'Épuration. Il a été amené à s'expliquer un peu sur les prises de position politiques qu'il avait, parce qu'il avait pris part à des engagements... maréchalaisants. Je ne vais pas trouver le nom ! J'ai oublié, vous voyez. Parce qu'on en parlait de ce type qui venait de temps en temps, un super mec en bagnole. J'ai pas compris pourquoi il était patron de ça parce qu'il y avait un directeur dans cette institution. C'était pas très grand. Il y avait de quoi loger trente gamins dans des maisons un petit peu... baraques quoi. Et il venait. Je ne sais pas, il avait d'autres responsabilités que celles là. En tout cas le directeur nous disait : « Voilà. Votre patron c'est ... ».

FT : Combien vous étiez de cadres à ce moment là pour une trentaine de gamins ?

LC : Une trentaine de gamins. Il y avait deux, j'allais dire deux éducateurs, collègues comme moi, qui ...

FT : Qui avaient fait comme vous Sillery ?

LC : Du tout. Non ces deux-là... Il y avait un Breton et puis un autre... D'où est-ce qu'il pouvait être celui-là ? Charmant. Enfin voilà, on était trois. Et puis il y avait le Directeur. Il avait des comptes à rendre sans doute auprès du Secrétariat à la Jeunesse. Alors il se déplaçait pas mal parce qu'il y avait aussi autre chose à faire. En fait, le patron en quelque sorte était le chef cuisinier. Et on n'était pas malheureux. Je m'excuse, je ne me souviens plus du nom de ce journaliste. Il a acheté pas mal après. Il a acheté un certain nombre de journaux. Vous le connaissez.

SB : Robert Hersant ?

LC : Hersant.

FT : C'était lui ?

LC : J'ai jamais su très bien dans la structure qu'est-ce qu'il faisait. J'étais pas tellement branché là-dessus. Moi j'étais là dans un coin... Il habitait d'ailleurs à côté de Valenton. Il avait son bureau là.

FT : Et alors vous faites quoi avec ces gamins dans ce centre ?

LC : Avec ces gamins, bon il y avait des travaux. Il y avait des travaux manuels à faire, du nettoyage, du dépannage. On envoyait un gars chez un patron pour qu'il aille travailler. Il fallait essayer de trouver des occupations pas trop bêtes aux jeunes qui étaient là. C'était la foire. C'est à dire qu'on pouvait trouver un petit peu de tout si on cherchait dans l'environnement. Si je ne dis pas de sottises c'est pas très loin de Villeneuve-Saint-Georges.

FT : Oui sans doute. Mais c'est bien ce que je pensais.

LC : Et puis après lorsque j'ai quitté, et pour cause, les centres de jeunesse pour partir en Allemagne. S.T.O., vous savez ce fameux décret de Laval de 1942.

FT : Vous savez qu'on en a reparlé aujourd'hui ?

LC : Oui j'ai entendu.

FT : C'est intéressant.

LC : Ce sont des gens aux Etats-Unis ?

FT : Oui, qui demanderaient à se faire indemniser.

LC : J'ai encore le nom de l'usine où j'étais.

FT : Alors attendez. Donc là vous restez combien de temps à Valenton ? Vous avez une idée ?

LC : Peu de temps. Peu de temps parce qu'en fait c'était l'époque où il y avait des restructurations et Valenton a dû fermer. J'ai quitté Valenton parce que je voulais quand même être un peu plus à l'aise et je suis rentré, juste avant de partir en Allemagne, je suis resté peu de temps, trois mois peut-être, dans un centre de formation professionnelle qui ne dépendait pas du Ministère de la Jeunesse et des Sports mais qui dépendait de, j'ai cru comprendre, l'Education Nationale. Alors cet établissement porte un beau nom maintenant, je ne sais pas s'il avait ce nom à ce moment-là, Centre de formation professionnelle, à Charenton. Ça me rapprochait parce qu'il faut vous dire que j'avais des occupations aux auberges de jeunesse. J'étais toujours dans les auberges de jeunesse. Quand j'avais des moments de libres, quand je n'étais pas de service j'étais toujours à partir en train pour aller à l'Est ou à l'Ouest. J'ai quelquefois fait le voyage avec quelqu'un que vous connaissez aussi. C'est un garçon assez étonnant qui a fait pas mal de films, qui a fait du théâtre. Quand je suis rentré d'Allemagne j'ai vu son nom sur un spectacle qui s'appelait "L'Hélium". Je ne sais pas si ça vous dit quelque chose. C'est une pièce de théâtre. Et puis il a tourné dans pas mal de films. Ça me viendra. Le nom me viendra.

FT : Donc là, attendez, vous quittez Valenton où vous restez peu de temps.

LC : C'est ça. Et je vais...

FT : Vous allez au Centre de formation professionnelle à Charenton.

LC : Arts et Techniques, cet établissement.

FT : Et là vous faites quoi ?

LC : Là je suis rentré comme surveillant. Je suis rentré comme surveillant mais on m'avait demandé de m'occuper du sport. De l'hébertisme.

FT : Toujours placés en fait par le Secrétariat d'Etat.

LC : Là c'était un centre de formation professionnelle. Ça ne dépendait pas, à ma connaissance en tout cas... Je suppose que la formation professionnelle dépendait de l'Education Nationale. Je ne sais pas.

FT : Oui, oui. C'est ça. Ça a changé au milieu de la guerre, c'est pour ça que...

LC : Alors j'y suis resté très peu de temps. Entre Valenton et Charenton... eh bien peu de temps... et j'ai retrouvé un copain que j'avais connu aux auberges de jeunesse. Il était également là comme professeur et on a reçu à peu de temps d'intervalle près notre convocation pour se présenter à la J.O.F.T.A., Jeunes Ouvriers Français Travaillant en Allemagne, boulevard Kellermann, où avec mon ami Bertelonne j'y ai passé trois jours à peu près. C'était un centre de tri et d'orientation pour la Grande Allemagne, die Gross Deutschland. Et alors dans ce centre... Alors, est ce que j'ai répondu là ? Je m'excuse.

FT : Ce que je n'ai pas encore bien suivi c'est pourquoi vous partez de Charenton pour aller là, à la J.O.F.T.A.

LC : Parce qu'à Charenton c'était une affaire... ça devait se fermer. C'était des conditions minables. J'ai su que ça fermait après parce que quand je suis rentré d'Allemagne j'ai voulu

me recaser quelque part. Il fallait que je cherche quelque chose. J'avais donc vécu avec des jeunes pendant quelques années, jusqu'en 1943, où avec ma convocation je me suis présenté au centre de triage de ce mouvement là, qui était donc issu du Secrétariat, je crois, je dis peut-être une sottise, et puis je m'en foutais un peu, pourvu que je puisse avoir un job quelque part, dans cet établissement remarquable, intéressant. Il y avait des professeurs supers, vraiment. Je crois qu'ils ont continué quelques années après.

FT : Donc vous vous partez quand au S.T.O. ?

LC : Eh bien je suis parti au mois de juin. Je suis parti en juin 1943 au S.T.O. Mais avant, il faut que je vous dise que j'ai rencontré un personnage hors du commun qui s'appelait... euh... démocratie chrétienne... du Sillon... Marc Sangnier.

FT : Vous l'avez rencontré ! Aux auberges de jeunesse ?

LC : Oui, c'est ça. C'est à dire, j'avais un ami qui habitait à Drancy et qui était secrétaire. Il m'a dit : « Tiens, qu'est ce que tu fais ? ».

« Ecoute, moi je suis en train de chercher un truc parce que j'ai l'impression que ça va mal se passer tout ça ».

C'était en plein mouvement, tout de suite après l'arrêt, le décret de Laval, qu'a dû être signée, je dis peut-être une sottise, l'obligation des jeunes qui n'avaient pas fait leur service militaire, les jeunes de vingt ans, pour le départ en Allemagne. Le S.T.O. Service du Travail Obligatoire. Il y avait eu avant un accord entre Laval, qui était à ce moment là chef du gouvernement, des accords avec l'Allemagne pour faire partir des ouvriers français volontaires. Il y a toute une palanquée de jeunes aussi, d'ouvriers professionnels, qui sont partis en Allemagne avec cette espèce de collaboration, parce que le mot de collaboration pouvait s'appliquer à ces jeunes et moins jeunes ouvriers. Le décret de Laval a fait obligation donc aux jeunes de vingt ans de partir au Service du Travail Obligatoire. Et quand ça a été pris ce décret là je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose. Je connaissais déjà Marc Sangnier, un peu, mais mon ami m'avait dit « Ecoute, il faudrait que tu vois Marc. Peut-être qu'il pourrait te dépanner ? ». Moi je voulais, dans ma tête comme ça, ce n'est pas très logique ce que je vous raconte là, mais je n'avais pas du tout envie de me retrouver en Allemagne et je cherchais des solutions pour ne pas y aller.

FT : Vous savez comme beaucoup à l'époque.

LC : C'est ça. Et moi je n'étais pas né dans le Massif-Central, je n'étais pas né dans le Sud, enfin dans le Nord de l'Italie mais pas dans le Sud de la France, je n'avais pas de relations avec le Sud si vous voulez. Puis à ce moment là il y a eu, je crois que c'est au mois de novembre si je ne dis pas de bêtises, en 42, la zone occupée. Donc niet, on ne peut pas passer de l'autre côté ou alors... Et alors l'ami en question, le secrétaire, m'a dit : « Mais tu devrais rencontrer Marc. Tu verras, il est sympa, peut-être qu'il pourra te dépanner parce qu'il connaît plein de gens ». Alors il m'a présenté à Marc Sangnier.

FT : Où est ce que vous l'avez rencontré ?

LC : Boulevard Raspail, au siège des auberges de jeunesse.

FT : Oui, je connais. J'ai été dans sa maison.

LC : Ah bon ?

FT : Oui. Vous savez, c'est tout près de Sèvres-Babylone, boulevard Raspail. Maintenant c'est une Bibliothèque. C'est le centre du Sillon. Il y a toutes ses archives, il y a son bureau. Un jour... Ah c'est dommage que vous ne pouvez pas vous déplacer sinon je vous emmènerais. C'est ouvert, pour tout le monde. Et les auberges de jeunesse effectivement étaient là.

LC : Et il était là avec son béret, comme les Français de l'époque. Le béret, avec le petit bout qui dépasse. Et il s'était un peu retiré quand même parce qu'il avait un âge certain et puis...

FT : Il est mort juste après la Guerre.

LC : C'est ça. Il y avait des contestations et même aux auberges de jeunesse. Quand il y avait des réunions aux auberges de jeunesse on parlait de Marc. Un petit peu mis à l'écart quand même. Mais un type extrêmement sympathique et puis j'ai appris, je ne connaissais pas Marc Sangnier à cette époque là, enfin je le connaissais parce qu'il était aux auberges de jeunesse mais il n'était pas avec les ajistes, c'était le mouvement qui était boulevard Raspail. C'était lui qui avait ouvert Bierville, la première auberge de jeunesse. Alors il m'a présenté. J'ai dit : « Bonjour Monsieur ». « Appelle moi Marc ». Alors voilà, je lui ai expliqué un peu mon affaire.

FT : Alors il vous a dépanné ?

LC : Il m'a dit : « Ecoute, alors qu'est-ce que tu as fait ? ». Je lui ai raconté toute mon histoire, peut-être mieux organisée qu'aujourd'hui, je veux dire dans ma tête.

« Ah bon. Alors, qu'est ce que tu veux ? »

Je dis : « Voilà. Vous connaissez le décret qui fait obligation aux jeunes Français de vingt ans de faire leur service, comme le service militaire ». Il n'y avait plus de service militaire en zone occupée. En zone libre il y avait les chantiers de jeunesse. C'était neuf mois. Donc moi j'étais dans les déshérités. Il n'y avait pas de possibilités. Obligation de faire un Service Obligatoire et moi j'avais pas envie de partir en Allemagne. « Comment est ce que ... ». Alors on parle un petit peu.

Il m'a dit : « Ecoute, qu'est ce que tu veux faire ? »

Je dis : « Je veux d'abord m'en aller pour ne pas être avec les Allemands ». Et puis j'avais les pétoches. J'avais déjà vu des affiches, les affiches rouges et noires. Et puis hop le nom. Il y avait des gens que je connaissais sur les affiches, pas tellement, pas des jeunes types, qui étaient fusillés. Les proclamations de l'armée allemande. Et je n'avais pas envie de me retrouver dans des trucs comme ça. Je ne sais pas pourquoi j'y serais allé mais j'avais des copains qui y étaient allés. Au moins un garçon que je connaissais bien qui était dans le lot des fusillés. Alors tout ça. Et puis dans ma famille il était bien entendu que si je pouvais aller ailleurs il valait mieux parce que c'était vrai que le décret en question allait ramasser la majorité des garçons de cet âge là.

Il m'a dit : « Ecoute, je connais une association mais c'est en Algérie ».

Je dis : « Bien oui, ça m'intéresse. J'aimerais bien aller en Algérie ».

« Tu t'occupais des jeunes ? Figure-toi que je connais un mouvement qui s'appelle... ». Ça va me revenir. Un groupe, une association qui s'occupe des jeunes en difficulté.

FT : Oui. Qui est issue de la J.O.C., qui existe toujours aujourd'hui.

LC : Ça existe encore ! Oui c'est ça.

FT : Ça va me revenir moi aussi. Ils sont dans le XX^{ème}.

LC : Ça va me revenir. Si c'est pas aujourd'hui ça sera demain.

FT : Je suis presque sûre que c'est ça parce que c'était ... C'est issu de la J.O.C. et ils faisaient de la formation de jeunes apprentis travailleurs en Algérie.

LC : Oui c'est ça. Tout à fait. Alors ça me plaisait un truc comme ça, évidemment. La jeunesse inadaptée, tout ça, bon c'est venu après si vous voulez, alors là comme un type qui rentre pour devenir éducateur. Mais en l'occurrence, en Algérie c'était que : « Ah si je m'étais occupé de jeunes peut-être que ... Je pourrais écrire et je te tiendrais au courant. De temps en temps viens me voir et je te dirai si j'ai des réponses ». Et je venais assez régulièrement parce que j'étais en roue libre. C'était le feu vert pour le péché, je pouvais faire n'importe quoi. En fait j'avais la pétoche quand même. Jusqu'au moment, 43 ... 42, l'Occupation, je dis peut-être des sottises mais ça doit être autour du 1^{er} novembre 1942, que les Allemands sont rentrés en zone libre, dans cette période là. En tout cas Laval, sûr, ça devait être au mois de novembre. Enfin il faudrait que je recherche. Voilà. C'est tout à fait dans cet esprit là que je voulais dire : Occupation du reste de la France, la zone libre. Il me dit : « Ecoute, ça c'est dommage. Je ne peux pas t'envoyer là-bas. On se serait arrangé mais ça je ne peux pas. Pour aller en Algérie il faut traverser, aller de l'autre côté. Moi je ne peux pas te garantir ça avec les nouveaux ... l'Occupation, tout ça, c'est difficile ». C'est bête qu'il y a du bruit dans le circuit parce que je n'arrive pas à trouver le nom.

FT : C'est bête, je recherche moi aussi.

LC : Je suis donc pas allé là parce qu'il y a eu l'Occupation bien sûr et Marc Sangnier m'a dit : « On verra quand tu auras les dates. Tout de suite ça me paraît difficile ». Lui il m'a laissé entendre qu'en temps libre j'aurais pu partir, avec un certificat. Il était tout à fait prêt. Mais là ça lui paraissait difficile. Alors je suis venu comme ça de temps en temps pour voir s'il y avait autre chose. Puis évidemment, 1943 ... J'ai fait un retour en arrière parce que je ne voulais pas oublier Marc Sangnier mais c'est en 1942. J'étais toujours, 42-43, fin 42-43, à Valenton. Et puis après quelque temps, deux mois peut être trois mois, je ne sais plus très bien...

FT : A Charenton.

LC : C'est ça. Au centre ...

FT : Et finalement vous ne partez pas au S.T.O. donc ?

LC : Pardon ?

FT : Vous n'êtes pas parti au S.T.O. finalement ?

Le STO en Allemagne

LC : Bien sûr que si. Je dirais même que c'était vraiment l'occasion de me faire coincer. L'adresse que j'avais moi c'était celle de mes parents. Là où j'étais, au centre de formation professionnelle de Charenton, l'adresse c'était chez mes parents. J'avais pas loué une petite

piaule quelque part. J'étais dans une institution. Centre de jeunesse ou bien centre de formation professionnelle. Alors 43... Puis un jour je reçois une lettre. Mais ça tombait comme une feuille d'automne ça. Ça arrivait. Tous les petits de cet âge là étaient convoqués. Alors mon ami, qui était lui professeur, a fait une démarche. Il m'avait dit : « Ecoute, on peut peut-être partir... Comme on est de la classe » ... que je ne dise pas de conneries... 42, donc j'avais l'âge de partir, André Bertelonne avait le même âge et pouvait également partir. Et alors on est allé, enfin il est allé faire les démarches auprès des responsables du centre de la J.O.F.T.A. en disant : « Est ce qu'on peut partir collectivement ? ». « Bien sûr. Mais on attend la convocation ». Puis la convocation est arrivée très vite. C'est la convocation qui nous était envoyée... J'avais passé une visite médicale quelques mois avant puisqu'on a fait la visite traditionnelle comme quand on rentre dans l'armée. Voir un peu si le gars là il est malade, s'il a la vérole enfin voilà. Quand on rentrait dans l'armée il existait une visite médicale. Mais là il y avait également une visite médicale pour être bon pour le service. Moi je dépendais de la ville de Pantin. Bien que j'habite à Drancy il y avait un centre. Pantin était quand même une ville assez importante, à la limite. C'est la proche banlieue. Le métro va jusqu'à la porte de Pantin. Alors j'ai pris ma feuille puis je suis venu. Et effectivement on a pu partir. Je me suis présenté puis j'ai fait voir ma feuille. Alors on est resté trois jours. On nous a demandé plein de choses. D'abord d'où est ce qu'on venait, ce qu'on a fait, qu'est ce qu'on peut faire, notre formation professionnelle c'est important parce que les Allemands ils n'ont pas besoin de petits branleurs, ils avaient besoin de types qui bossaient. Encore que quand la loi est passée, il y a eu un tas de types qui n'avaient pas non plus de boulot. Vous savez qu'il y a eu six cent mille jeunes au moins de la J.O.F.T.A., enfin six cent mille jeunes requis pour le Service du Travail Obligatoire. Ce matin j'entendais sept cent mille à propos justement des demandes que font les associations où les jeunes de l'époque étaient pour faire appel après tout à des indemnités. Je crois que le chiffre officiel était de six cent mille. Entre six cent mille et sept cent mille. C'est embêtant pour parler des vivants mais enfin c'était ces paquets de gens qui partaient dans toutes les directions. Alors je rentre des trois jours avec André Bertolonne et puis une attestation, enfin bref une espèce de connaissance, de fiche d'identité, plus détaillée bien entendu que la carte. Qu'est ce que vous avez fait ? D'où venez vous ? Pourquoi ? Quelle formation professionnelle ? Enfin bref tout ce que j'ai pu dire à Pantin. Mon métier, je ne parlais pas des centres de jeunesse, il n'y a pas de formation là véritablement, mais j'avais fait deux ans et demi dans une pharmacie. J'étais préparateur en pharmacie. Et puis on m'a dit : « Vous partez, à partir du centre ». On couchait là et on partait de là. Et on partait en groupes, avec un chef de chantier, qui était le patron du groupe. Tous les groupes qui partaient avaient un chef de chantier. Rien à voir avec les chantiers de jeunesse de la zone libre. On appelle chef de chantier le patron d'un groupe. Et au dessus du chef de chantier il y avait en général un inspecteur qui était chargé en Allemagne de venir contrôler les J.O.F.T.A., de savoir un peu comment ils vivaient, où ils en étaient. Alors je suis parti avec André Bertolonne, jusqu'à la gare de l'Est. A la gare de l'Est il y avait ma sœur. Elle avait déjà convoyé des familles du stade à Paris, comment s'appelle-t-il, le Vel' d'Hiv'. Bien voilà, elle est venue voir partir son frère avec une amie à elle. On n'a pas chanté la Marseillaise. On est montés un peu comme des bestiaux dans le train et puis avec un chef de chantier qu'on ne connaissait pas, qui avait été nommé par la J.O.F.T.A. pour que ce groupe soit quelque part répertorié et qu'il y ait quelqu'un qui puisse répondre. C'est le chef de chantier. Où de chez lui il y un certain nombre de gens qui se sont baladés en Autriche. Quand je parle de l'Allemagne il est bien entendu qu'il y avait eu l'Anschluss en 38 et que feu l'Autriche c'était die Gross Deutschland, la Grande Allemagne. L'Autriche est l'Österreich, le pays de l'Est. C'est donc en Autriche que j'allais, qui était de toutes façons sous l'autorité nazie car l'armée allemande, il y avait aussi des S.S., était aussi en Autriche. Alors c'est en Autriche notre affectation et à la gare on nous dit : « Bien voilà, vous partez pour Vienne ». C'était déjà pas mal parce que Vienne c'était

l'Autriche. Mon beau-frère il s'est tapé lui Essen en Allemagne, il a dérouillé dur, sans doute plus que moi, dans les bombardements. C'est vrai, je veux dire qu'il a pas eu le pot que j'ai pu avoir. Donc je pars en 43, juin. Et puis on s'embarque dans le train, on va à Vienne. Puis à Vienne on change de train et puis on nous averti, le chef de train, le chef de chantier nous conduit dans un petit pays qui s'appelle Ternitz. T.E.R.N.I.T.Z. Nieder-Donau, Bas-Danube. Ternitz Bas-Danube. 35-40 kilomètres de Vienne. Ternitz, une grosse usine, 4000 ouvriers, aciérie, matériel de guerre. Entreprise Scheller-Beckmann. J'espère bien qu'il ne m'oubliera pas s'il y a une suite à... (*Rires*) Si Dieu me prête vie, je ramènerai ma fraise, si j'ose dire parce que c'est comme ça que j'ai commencé. Et donc répartis dans les baraques. Les baraques étaient, comment dirais-je, affectées à un groupe de jeunes ouvriers français travaillant en Allemagne. C'était un camp très important. Le camp s'appelait Blindendorf, du nom du village. La totalité du pays et sa petite banlieue si j'ose dire c'est Ternitz. Mais il y a des petits bourgs et il y avait un petit bourg qui s'appelait comme ça. Quand j'y suis allé plus tard avec mon fils ça existait toujours. Il s'appelait Blindendorf. Le village des aveugles. Et dans ce village des aveugles ils avaient récupéré une partie du terrain pour faire, pour accueillir les ouvriers étrangers et des commandos de l'armée française qui normalement, selon les accords internationaux, n'avaient pas à travailler. Or les prisonniers français ont été embarqués en Allemagne. En fait un certain nombre de prisonniers français étaient prisonniers de l'armée allemande. Ils étaient dans des camps. Normalement, la réglementation internationale de l'époque, mais qu'est ce que cela veut dire quand on a un régime nazi comme celui d'Hitler, il n'y a pas de loi possible et dans le baraquement où j'étais, avec des J.O.F.T.A., il y avait dans ce baraquement des types qui arrivaient de France, qui étaient là, et puis à trente mètres il y avait une baraque de prisonniers de guerre, un commando de prisonniers de guerre qui étaient là et qui travaillaient à l'usine. Moi j'étais étonné parce que je savais qu'en principe les soldats ne doivent pas travailler quand ils sont des soldats prisonniers. La Convention de La Haye n'est pas respectée mais avec Hitler, tout ce qui n'a pas été respecté... Enfin je suis naïf. J'ai toujours cru que les textes ça protégeait. Vous foutez tout en l'air et il n'y a plus de texte. Alors il y avait, je ne sais pas, une trentaine de prisonniers de guerre français dans le camp où on était. Mais à cent mètres de là il y avait un camp de prisonniers anglais... qui ne travaillaient pas dans l'usine, qui ne travaillaient pas du tout, qui fumaient des cigarettes anglaises. Je vous dis ça parce que j'ai encore l'odeur dans le nez quand on passait devant leur baraque, bien sapés, toujours impeccables, qui fumaient une cigarette anglaise. Ça ne pouvait pas être autre chose qu'anglais. C'est comme ça. Alors il y avait à un moment donné des Italiens parce qu'il y a eu à un moment donné... le Duce est passé à la casserole et il y a eu un gouvernement qui l'a remplacé et il y a eu... Les Italiens se sont battus contre les Allemands à un moment donné. Le Maréchal Castelgongio avait récupéré l'armée italienne ...

Cassette 2, face A

Alors j'ai vu comme ça dans le laboratoire où j'étais ... Ah oui, je vous ai dit ? Ah non je ne vous ai pas dit. Il faut que je vous dise ça, ça peut être intéressant. Alors il y avait une baraque de jeunes ouvriers français, un camp de prisonniers français qu'on rencontrait tout le temps quand on allait à l'usine. Ils descendaient et nous on montait au boulot. C'était en dehors de l'usine tout ça, à l'extérieur de l'usine. Nous on était à l'extérieur, dans la petite banlieue de l'usine. Et quand... Pendant deux jours on n'a rien fait. On avait une carte, pour l'alimentation. On faisait des trous. On arrivait à la cantine, vachement bien organisée. C'était bon ce qu'on mangeait, mais on crevait de faim quand même parce qu'il y avait vraiment pas assez à manger. Parce que, en plus de ce que je vous parle là, il y avait un camp d'Ukrainiennes. Elles étaient dans un camp mais elles travaillaient à l'extérieur. Mais elles

revenaient tous les soirs au camp. Il y avait un groupe, je sais pas, trente peut-être, qui était sous le contrôle direct. On les voyait quand elles allaient travailler dans les fours Siemens-Martin, puisqu'il y avait une aciérie, il y avait... comment on appelle ça... un endroit où on coule l'acier. Elles travaillaient dans le nettoyage des fours. Au bout d'un certain temps les fours s'arrêtent et puis il faut nettoyer tout ça. Leur job c'était ça : venir nettoyer. Des bonnes à tout faire.

FT : Et vous, vous faisiez quoi comme job alors ?

LC : Eh bien, pendant alors... On m'a affecté... On m'a affecté dans une... dans un secteur, dans une unité (je vous ai dit c'est une usine qui fabriquait... cette usine c'était une aciérie, on coulait l'acier mais on fabriquait aussi des armes, on fabriquait des patins de chars, des chars d'assaut, et on fabriquait aussi des... sur les canons 77 autrichiens... je ne sais pas comment on appelle ça... une espèce de... je ne sais plus comment ça s'appelle cette pièce, quand on enfila un obus dans un truc là, ça porte un nom, je ne me rappelle plus). On m'avait mis là-dessus, parce que il fallait dégrossir la machine en question, il fallait dégrossir ça et on travaillait avec un Tumièmer. Un Tumièmer, c'est à dire que vous faisiez une pièce en acier, il faudra que je retrouve parce que c'est quand même trop bête de ne pas savoir comment c'est fait un canon alors que j'ai travaillé là dessus deux jours.

FT : Ah, deux jours ?

LC : Deux jours. Enfin, j'aurai dû me rappeler quand même. Et alors, ce truc là, il y avait un contremaître qui venait me voir un peu, qui me parlait un peu, que je connaissais pas, il y avait un ouvrier qui était là et j'étais le petit mec qui regarde et puis : « Pardon, pardon. Fais attention. », tout ça. Alors il m'avait fait faire un essai, le contremaître. Il avait dit à l'ouvrier : « Tu t'occupes de lui, il va travailler là dessus ». Alors c'était donc un appareil qui permettait de dégrossir. Il y avait déjà des marques. Ce qui fait que ça ... La différence c'était pas de la limaille c'était des bouts d'acier.... quand les Tumièmer, l'appareil, passaient pour, si vous voulez, pour donner de la consistance, ce truc. J'avais un certain boulot, c'était effectivement de descendre avec... Je connais pas le truc alors je ne peux pas vous dire, j'ai rien compris à ça. Enfin, je sais que ça servait pour faire un canon. Alors évidemment, il y avait des Tumièmer, il y avait plein de petits copeaux et il s'est trouvé que moi je portais un short, des chaussures montantes et puis les chaussettes rabattues sur les chaussures, comme les skis mais j'avais pas de pantalons, c'était un short. Et puis je travaillais en short, en chemise d'origine, ah oui ! Et ce qui devait arriver arriva, euh... Pourtant beaucoup d'ouvriers autrichiens travaillaient en *Wederholl*, en culotte de cuir avec un petit chapeau, machin tout ça. Je trouvais que c'était très joli mais moi j'avais un short de France. Evidemment ça dégringolait. Et les Tumièmer avaient la propriété de faire partir les copeaux, comme sur une machine. Ça part les copeaux et là c'étaient des copeaux d'acier et bien entendu j'en ai ramassé, décidément j'ai les jambes fragiles, je les ai ramassés dans le talon. C'est tombé dans mes chaussettes et puis le talon. Ça m'a brûlé, le premier jour évidemment. Le premier jour parce que le deuxième jour je suis venu, enfin j'ai eu du mal à marcher, ça avait... bon... c'était une plaie ouverte, aux deux pieds, et le deuxième jour on m'a dit : « Non, non vous ne pouvez pas travailler là-dessus. Je dis : « Bien non vous voyez, il faut que je voie le lazaret. C'est le petit hôpital de campagne, de l'usine si vous voulez, alors le contremaître dit : « Faut que tu ailles, tu comprends ...Arz, der Arz... », il fallait voir le médecin. Alors comme effectivement il y avait un endroit où il y avait un médecin, une infirmière et... bref c'était un... comment dirais-je... un appartement. Pas un appartement, un immeuble pas très haut mais c'était un peu le quartier général. On faisait des analyses de métaux là dedans, un laboratoire d'analyses des

métaux et l'analyse des aciers qui étaient coulés dans la nuit. Il fallait les analyser parce qu'il fallait un certain nombre de propriétés : kargol, ce qu'on a appelle le Kostoff, le tungstène, molybdène, enfin un certain nombre de propriétés de cet acier, qui doit avoir un pourcentage de tant de tant de... composants dont on a donné le nom là pour savoir si on pouvait couler et qu'on pouvait y aller pour faire des patins de chars ou pour faire la... comment dirais-je... la fabrication c'était autre chose, c'était un autre département. Moi j'étais là au département le plus... le moins... c'était important puisque c'était à l'origine mais... être dans la deuxième section c'était évidemment plus intéressant. Alors, je passe deux trois jours au lazaret, à Blindendorf, au camp il y avait un lazaret, un petit hôpital de campagne, et c'est un médecin russe qui était là. Alors, il parlait allemand, moi je le comprenais pas encore, comme je ne parlais pas le russe, alors euh... Puis il a regardé mes pieds. Puis l'infirmière est venue voir. Alors bon... je suis resté au moins huit jours. J'avais mal. Alors je suis resté là. J'ai été traité avec un produit, je sais pas comment ça s'appelle en français, enfin peu importe, mais enfin je me rappelle du nom : lafaminprantalbyn. Ça permettait d'être en même temps un antibiotique, de l'époque. Alors j'étais sous antibiotique et puis au bout d'un certain temps on m'a dit : « Ecoute, bon ça va. Vous pouvez reprendre le boulot ». Alors quand ça s'est terminé je suis retourné à l'endroit où j'étais pour voir le contremaître. Et je lui dis : « Bien voilà, qu'est-ce que je dois faire maintenant ? ». Ils ont dû demander mon dossier, qu'ils n'avaient pas regardé avant puisqu'ils s'en foutaient. Ils cherchaient un laborantin au laboratoire d'analyse des aciers, de l'usine Scheller-Brickmann. Alors c'était un bâtiment : au rez-de-chaussée il y avait le laboratoire d'analyses, il y avait le petit lazaret, à côté, et puis au premier étage des ukrainiens qui travaillaient mais je sais plus très bien à quoi, enfin c'est dans l'histoire d'analyse également des métaux. J'étais affecté moi au laboratoire et je n'étais dans cette partie-là que pour l'analyse de trois ou quatre composantes : je vous ai dit Kostoff, carbone, molybdène, tungstène et puis je sais plus. Voilà. Mon job c'était de faire l'analyse de ces aciers. Et il y avait bien entendu un professionnel, compétent, qui contrôlait bien entendu ce travail. J'avais un appareillage, à moi, il en avait un mais c'est lui qui contrôlait, qui me contrôlait à travers le résultat des analyses que j'avais obtenues. Alors il me dit : « Vous rentrez là, dans ce laboratoire ». Bon, je rentre dans ce laboratoire. Et alors le patron, le Docteur Grossmann, ils étaient tous Docteur quand ils arrivent à un certain stade de responsabilités, Docteur Grossmann, « Franzose ? », il parlait un peu et alors il m'a dit : « Attention, travail sérieux ». Il m'a fait comprendre que ce n'était pas de la rigolade. Il disait ça à mon futur contrôleur, en disant : « Vous faites attention. Il apprend, il a jamais fait ça ». C'était pas difficile. Et puis j'étais pas mal à l'aise dans cette affaire-là parce que j'avais déjà tripoté le trébuchet à la pharmacie. Alors bon, et puis c'est un travail de détail les ordonnances à l'époque. Et là c'était un petit peu dirigé le prolétariat par rapport au métier de pharmacien. Et ça me plaisait bien parce que c'était pas salissant du tout. Et dans ce laboratoire, j'y suis resté plus d'un an. Le Service du Travail Obligatoire, pour les gens, les jeunes Français qui étaient arrivés là-bas, ça a dû durer deux ans puisque je suis rentré en France au mois de juin, fin juin 1945. Je suis parti en 1943 et je suis revenu en 1945. Mais, et là c'est le bourgeois qui en parle pour moi, d'abord parce que je faisais un job qui était intéressant, à côté des collègues que je rencontrais qui étaient là : « Ah, planqué, tout ça, t'as de la veine. On s'emmerde ». On n'a pas choisi. Et alors dans ce fourbi là, c'était pas ... Je décris très rapidement, il y avait un petit four, grand comme ça, gros comme ça, avec une ouverture centrale, et on avait des ... on avait des ... comment on appelle ça... une espèce de petites ... c'est ça des grandes barquettes, j'ai jamais su comment je ...j'ai jamais demandé d'ailleurs ... parce que ... c'était de la porcelaine où quelque chose comme ça, qui devait passer dans le four. Alors, c'était des barquettes grandes comme ça, de la longueur du four. On glissait... comment dirais-je... cette... barquette. On la glissait dedans, afin de recevoir alors des petites barquettes grandes comme ça où les copeaux, qui étaient en train... qui

venaient en petits morceaux, et on mettait ça dans une petite barquette, je ne sais pas si ça a un intérêt ce que je vous dis là, mais bon... cette petite barquette, c'était numéroté, le motocycliste venait, il apportait un certain nombre de paquets. Où j'étais, avec le collègue qui était à côté de moi, l'allemand, il avait un certain nombre de... comment dirais-je... d'aciers étudiés, coulés. Il fallait que je contrôle. On glissait cette petite barquette dans la grande et puis on tournait, comment dirais-je, pour baisser le courant ou pour avoir le courant maximum. Et l'acier qui avait été coulé de la veille, ils avaient donc coulé l'acier, une fois qu'il était coulé il fallait après récupérer, là aussi c'est pareil on prenait, on extrayait des morceaux, des copeaux et ça fondait très... enfin très facilement, c'était quand même de l'acier. On glissait ça dans la barquette et on mettait la température maxi et à ce moment là l'acier, en brûlant si j'ose dire, enfin en se désagrégeant donnait la teneur en carbone et d'autres éléments qui constituent une coulée d'acier et à partir de là il y avait le feu vert pour aller dans ce sens là. On savait que pour faire des patins de chars il fallait qu'il y ait tant de carbone, tant de truc, tant de truc. Pour faire autre chose il fallait autre chose. Le molybdène c'est aussi un produit important, je ne sais pas comment on dit en français, peut-être le molybdène, je ne sais pas. Mon job était de faire passer ces trucs là. Alors il y avait une espèce de grand baromètre et ça indiquait, alors à une certaine hauteur, ça indiquait le carbone et mon job consistait à reporter ce que je voyais sur le contrôleur, de reporter ça sur un cahier. Bien entendu, quand j'avais fini d'écrire le... J'allais dire préparateur comme si j'étais à la pharmacie, mais il y avait de ça. Il venait voir, je notais sur un carnet et à midi, quelqu'un passait et on donnait la fiche, la fiche indiquant la teneur de l'acier qui était arrivé. Le motard venait, entre-temps il fallait récupérer ces chutes là, venir apporter les éléments, et puis ensuite on devait donner la réponse. Et cette réponse retournait alors auprès de, je sais pas moi, du patron qui était responsable un petit peu de cet acier en question et de la validité des analyses qu'on avait faites, qui correspondaient aux besoins importants pour faire... Pour faire ça il fallait donner effectivement la teneur en acier de telle catégorie pour que ça puisse... que les coulées puissent se faire. Un an.

FT : Ça ne vous gêne pas qu'on arrête un petit peu là ? C'est juste parce que je dois passer un petit coup de fil.

[PAUSE]

18h30 : suite

FT : Donc on en était... Vous finissiez votre S.T.O.

LC : C'est ça oui. On en était au laboratoire.

FT : Donc vous êtes resté là un an et vous nous dites un an...

LC : Un an là-dedans. Euh... Vous me direz si je m'étends tout ça parce que je sais pas très bien ce qu'il faut que je fasse.

FT : Non non, c'est bon comme ça allez-y.

LC : J'essaie de mettre de l'ordre là. Alors donc, au laboratoire d'analyses de l'acier, dans cette année là j'ai failli me faire renvoyer. Ils m'ont gardé et de toutes façons je me suis tiré après mais dans cette année là... j'ai rencontré un type sympa, un instituteur de Rouen.

FT : Qui ?

LC : Un instituteur de Rouen qui s'appelait Gamelin.

FT : Gamelin ?

LC : C'est le nom du Général en chef qui a perdu la guerre.

FT : Donc c'était un instituteur ?

LC : C'était un instituteur, Gamelin. Et alors, au laboratoire, j'avais la possibilité de partir en embarquant des skis. C'était des skis de l'armée et j'avais payé pas trop cher. Alors je partais à pied, parce que je ne pouvais pas prendre un bus. C'était un bus pour les ouvriers qui travaillaient dans la région. Mais il était pas question d'emporter des skis, comme ça. Or, j'avais demandé à monter, pour aller dans les stations que j'avais découvertes avec un autre collègue, on était allé et cette station là ça s'appelle Losenheim, L.O.S.E.N.H.E.I.M. Et alors c'est à 17 kilomètres de l'usine, donc de notre... comment dirais-je... de notre baraque. Alors comme je ne pouvais pas, je suis allé faire une... enfin pas faire une balade. On avait repéré... Quelqu'un nous avait dit : « Vous devriez aller à Losenheim, on connaît la famille Van den Baum, ils sont restaurateurs, ils ont en même temps des lits pour les gens qui veulent faire une excursion dans la montagne ». J'emmenais des skis, je faisais du ski et j'emmenais quelqu'un avec moi, à pied. Pas tout le temps mais la première fois c'est comme ça que j'ai fait. Restauration, un truc de montagne, vous savez, où les gens viennent pour les sports d'hiver mais ils viennent aussi manger là. Ils peuvent coucher c'est assez grand. Alors je dis : « Bon voilà, je vais aller faire du ski, tout ça ». Et puis j'y suis allé tous les samedis à pied. Je revenais le dimanche soir à pied. C'est pas un exploit mais quand même, quand j'ai fait ma journée de ski j'aime mieux vous dire que c'est pas marrant. En tous cas, ça a été à peu près potable mais ce qui n'a pas été potable, d'autant que moi je disais rien puisque c'était dans la lignée des choses, mais un jour l'instituteur me dit : « Ah dis donc tu fais du ski, ça te dirais rien de venir jusqu'à Berchtesgaden ? ». Alors je dis : « Oui pourquoi ? ». « Parce que comme ça on pourrait voir le nid d'aigle ». « Ça va pas, le nid d'aigle tu crois que... ». Il me dit « Si, si on va aller voir ». On embarque. Il fallait qu'on demande une demi-journée, le samedi et le dimanche et lui aussi il était dans les bonnes sections Mais bon, ils n'étaient pas... Au fond ça ne me déplaisait pas par rapport à une certaine routine qui existait dans la boîte où j'étais et puis en même temps routine dans le camp. Il était pas loin. Il y avait des informations qui arrivaient sur l'avancée des troupes soviétiques en Allemagne. Alors on est allé. Et puis on a mis, en tout cas moi j'ai mis ma paire de skis dans l'entrée. Vous savez quand on monte, à l'endroit où on descend, j'ai loué une paire de skis et je me suis installé dans le wagon. Il est venu à côté de moi et on s'est mis à parler. On parlait français évidemment. Ah, il y avait des Allemands là dedans, on parlait. Alors à un moment donné, je sais pas, une demie heure avant d'arriver à Berchtesgaden, il y a un policier qui monte et qui demande : « Auzweis ! ». Alors on lui montre, avec la photo, numéro deux mille huit cents.... deux mille huit cents... achtzehn... 2818. « Ah bon très bien. Scheller-Brickmann. Qu'est ce que vous faites là ? ». « On vient faire du ski ». « Bon écoutez, vous descendrez avec moi à la station Berchtesgaden parce que vous êtes dans l'illégalité. Vous prenez des skis, c'est pas là qu'il faut les mettre. Il y a un règlement, vous l'avez pas respecté. Et puis c'est légal votre sortie ? Les gens sont prévenus ? ». Moi je dis : « Oui, dans le centre où je suis les gens savent bien que je suis parti là ». « Vous ferez une déclaration à la gare ». On est descendu. Et il est descendu avec nous. « Bon, on a téléphoné. De toutes façons il est pas question de partir de là. Vous êtes là, vous attendez des ordres ». Alors on a attendu un certain temps. C'était le soir. Et puis finalement,

le capitaine Christian est venu en disant : « Vous ne pouvez pas retourner à Ternitz. Il faut qu'on ait une relation avec le Docteur Grossmann, votre patron, votre directeur du laboratoire ». Et il nous a embarqués le soir pour aller dans un chalet, en allant vers, en principe, le nid d'aigle d'Hitler. Il paraît c'était vachement loin, et puis c'était aberrant notre truc là. Le capitaine nous a mis dans un chalet et il a amené avec lui une espèce de sandwich. On a mangé normal, on a bouffé le sandwich, et il y avait une petite table, vous avez dû remarquer ça dans certains petits hôtels ou certains compartiments, c'est un truc qu'on lève et puis on peut manger à deux maximum. Ou dormir. Alors on était tous les deux, chacun une chaise. On a dormi sur un petit bout de table toute la nuit encore que. On s'est réveillés. On ne pouvait pas tellement bouger parce que c'était fermé à clé. C'était pas seulement une maison de sports d'hiver, c'était autre chose, bref. Ça dépendait de la Gestapo donc... Et le lendemain matin, le capitaine est revenu et nous a dit : « Ecoutez, vous ne pouvez pas rentrer aujourd'hui. Vous attendrez qu'on ait les informations qu'on n'a pas pu avoir du Docteur Grossmann. En attendant il y a un train qui arrive, il faudrait que vous déchargiez ». Pas tous seuls, on n'était pas tous seuls. Il a dit : « Allez-y vous allez donner un coup de mains pour décharger le train ». Tous les deux on s'est pointé à la gare. On était là, il y avait un train de marchandises, des trucs, des matériaux et on a, avec d'autres gens que l'on ne connaissait pas, déchargé ce train. Et puis alors, là on a mangé. Puis le soir, il nous dit : « Bon bien c'est d'accord. Vous pouvez partir. Il y a un train ce soir pour Vienne ». « D'accord ». « Alors prenez votre billet ». On a pris notre billet. Enfin ce n'est même pas nous qui l'avons pris, pardon, c'est le service de la Gendarmerie, la Schutzpolizei, qui a pris un ticket. Alors on est reparti le soir après avoir clairement bossé toute la journée. C'était marrant parce que quand on est descendu, avec le capitaine, en fin d'après-midi, il y avait des petits gamins qui devaient sortir de l'école et à chaque fois qu'ils voyaient le capitaine ils levaient la main : « Heil Hitler, Heil Hitler ! ». C'était grotesque et touchant à la fois. Le capitaine parlait aimablement, il faisait son boulot mais pas plus que son boulot. Alors il y avait un train et il dit : « Voilà votre billet, vous êtes dans ce compartiment. Vous descendez à Vienne et à Vienne vous aurez un train qui vous ramènera sur Ternitz. Vous pouvez y aller ». Alors on est allé à Vienne et on a retrouvé effectivement, à la Hauptbahnhof, on a retrouvé un train. On est arrivé à Ternitz et puis voilà. On est descendu et puis on est allé à notre appartement, si j'ose dire, respectif. Je vous raconte ça parce que c'est étonnant. On peut faire la pire des conneries on passe à travers et on fait un petit truc de rien du tout et ça vous retombe sur la gueule. Là on rentre. Alors le lendemain matin on se présente évidemment comme tous les lundis. On se présente dans son service moi à 7 heures et puis mon collègue instituteur dans le sien. Le Docteur Grossmann, qui avait eu la conversation téléphonique d'un policier de la Schutzpolizei de Berchtesgaden, est rentré dans une colère noire et nous disait : « *Schweinerein. Das ist ein Schweinerein* ». C'est une cochonnerie. C'est une cochonnerie que je lui faisais à lui, qu'on lui faisait. On pouvait pas se permettre ça. Alors on s'en allait pour voir le chalet d'Hitler. Bref, en tout cas ... « Achtung. Nächsten Mal wir... mit Gestapo ». Alors bon d'accord tout ça. Je pensais que j'allais être viré ce jour-là. J'ai pas été viré mais c'était un sacré avertissement et bien entendu je me suis fait virer du laboratoire. Oui, parce qu'on ne fait pas de trucs comme ça, on ne s'en va pas loin et puis qu'est ce que ça veut dire aller voir le nid d'aigle d'Hitler ! C'est aberrant, ça tient pas debout. Il aurait mieux valu qu'on ferme notre clapet au lieu de raconter tout ça mais comme on est des honnêtes gens. Voilà

FT : Alors vous avez fait quoi après ?

LC : Alors j'ai quitté le laboratoire et on m'a nommé, on m'a dit : « Voilà. Vous allez travailler avec un collègue français qui conduit un pont roulant. Un pont roulant. (Un gros

truc). Et vous allez apprendre parce que lui il va partir, il est nommé ailleurs, enfin toujours dans l'usine mais il est nommé à un autre poste. Alors vous allez apprendre avec lui et commencer à manier le pont roulant. Vous ne serez plus au laboratoire. Là ce sera votre travail ». Alors j'ai un peu obéi. J'étais avec un Français qui était là et qui m'a appris à manoeuvrer un port roulant. Enorme, grosse bête, haut. Et puis alors ce port roulant, évidemment il était sur des rails, alors selon que le wagon se trouvait à l'avant, bien on avançait vers le haut, puisqu'il s'agissait de décharger des aciers qui arrivaient là. Il y avait donc, je ne sais pas si c'est intéressant ce que je vous raconte, mais je pense à ça. Avec un port roulant on avançait et on reculait. On avait deux manettes. J'étais sûrement mal latéralisé comme il a pu m'arriver ces temps-ci, mal latéralisé ce qui fait que quand les deux manettes... quand il faut faire à la fois faire avancer le port roulant et puis quand on est dedans le chariot en haut, avec des crochets, on le balade à gauche ou à droite selon que le wagon arrive sur les rails à droite ou à gauche. Alors j'ai appris mais si vous voulez moi je ne suis pas... Je me disais que j'étais pas capable de faire marcher un port roulant. En avant, an arrière, ensuite à droite et à gauche. Puis ensuite il descendait et il montait. Alors il fallait charger l'acier et l'amener, le mettre dans les wagons. Il y avait les ouvriers en bas. Chapeaux de cuir, gros... comment dirais-je... tabliers de protection en cuir comme les forgerons d'antan et évidemment des gants. Leur boulot consistait quand il arrivait un signe pour pouvoir s'approcher ils guettaient, où il y avait le wagon, mettre ou décharger l'acier. Alors évidemment quand on est un petit peu ému, avec des types en bas qu'attendent que le chariot arrive en bas et puis à ce moment là eux ils amènent une espèce de métal de longueur, je ne sais pas moi, un mètre cinquante, et ça ça se met... Il y a une espèce de crochet. On lève le crochet et il y a des trous à l'extrémité de ces trucs d'aciers. Quand c'est enclenché par les ouvriers en bas on remonte le truc, on déplace le... comment dirais-je... le petit chariot en haut et puis on redescend. Mais alors j'étais un peu maladroit sans doute et de temps en temps ils me disaient : « Achtung Aloïs, Gestapo ! ». C'était le mot au port roulant et il y avait les fours. Le mot, le maître mot c'était Gestapo. Moi je m'appelais Louis mais en Allemand au lieu de dire Ludwig ils avaient dit Aloïs. « Achtung Aloïs ! Gestapo ». Parce que de temps en temps le truc qui descendait il pouvait leur arriver sur la gueule. Il est vrai qu'ils étaient... Je ne suis pas très adroit sur ces trucs-là. Alors évidemment l'équipe qui était là, qui travaillait à l'aciérie, devait donc où décharger du matériel ou recharger sur des wagons du matériel, c'est livré ailleurs. Bon, ils étaient cinq ou six là, or ce n'est pas facile de faire descendre un chariot quand vous avez des manettes comme ça. Faut pas se tromper. On avance, on recule. En haut, avec l'autre manette, on va à gauche on va à droite. Et puis il y avait le petit machin pour faire descendre. Alors ça a été la Berezina.

FT : Vous êtes resté longtemps à faire ça ?

LC : Non pas très longtemps, je me suis fait renvoyer parce que j'ai dit que le port roulant... C'est ce qu'on dit en France. Il a été plus loin qu'il devait aller et puis il m'a lâché. Alors ça a été ...

FT : Après vous avez fait quoi ?

LC : Eh bien après le Docteur Grossmann m'a dit : « Dites donc, qu'est ce que c'est que ça ? Alors maintenant on fait du sabotage ? ».

Je dis : « Ce n'est pas du sabotage. J'ai mal appris peut-être, je ne sais pas ».

« Bon, vous allez quitter ça. Et puis vous allez travailler maintenant dans les Panzerspeeren ». Ternitz est au pied des collines et en tout cas du massif du Schneeberg. C'était la mauvaise période. Stalingrad était tombée depuis longtemps, les troupes russes approchaient et ils se

dépêchaient de faire des Speeren, des protections pour les chars et en même temps des ouvertures pour la population de l'usine pour que... Il y avait des alertes tous les jours et qui est ce qui venaient c'étaient les Anglais, les Américains avec leurs avions. Chose extraordinaire, cette usine n'a jamais été bombardée ! Par personne. Etonnant ça. Il paraît que c'était des capitaux anglais, allez savoir. En tout cas voilà, j'ai travaillé un certain temps là-dedans. Puis j'en avais tellement marre... Puis j'ai fait la connaissance d'un prisonnier français, jeune type avec sa capote. Il devait charger... Quand on avait un marteau-piqueur... J'étais chargé de faire tomber un petit peu... Le maître d'oeuvres, les architectes, il y avait des gens qui organisaient. On n'allait pas mettre un marteau-piqueur n'importe où et là les ingénieurs nous ont dit : « Bon là on peut forer ». Alors j'ai pris un marteau-piqueur et puis j'ai, comme certains ouvriers polonais qui étaient là, commencé à forer dans... Alors moi j'étais crevé à faire ce truc-là. Moi j'ai jamais manié un marteau-piqueur depuis longtemps. Puis un jour, un matin, un peu démoralisé parce que je commençais très tôt le matin, alors... Le petit-déjeuner ça ne traînait pas. Alors je me suis dit : « Qu'est ce que tu t'emmerdes là-dedans ! T'as qu'à le bloquer ton marteau-piqueur ! L'important c'est que ça marche. Si je le mets où je travaille, le contremaître passe pas souvent, je vais bloquer le marteau-piqueur, de façon à ce que la manette... ». Mais comme je ne suis pas un technicien, dans ce domaine-là, moi je suis parti. J'ai quitté, il y a des bouches d'aération, puis je suis allé à la cantine me retaper un café. Je suis resté à parler un petit peu. Puis quand je suis revenu, le contremaître avait déjà découvert. Faut pas être malin ! Un marteau-piqueur, évidemment quand on appuie sur le truc, le marteau-piqueur il bouge sans moi. Mais avoir pu croire que ça aurait pu tenir, qu'il aurait pu fonctionner jusqu'à temps que j'arrive, ça c'était pas possible. Un gars intelligent aurait compris ça. C'était pas mon cas, je ne suis pas à l'aise avec tout ça. Il m'a dit : « Achtung. Gestapo ». En tout cas il m'a gardé. Et puis un beau matin on me fait savoir que ce n'est pas la peine que je reste là. « On va vous trouver autre chose. Demain on vient vous chercher dans la baraque et vous irez travailler à la frontière hongroise, près d'une ville du Nord de la Hongrie. Il y avait un train qui partait le matin, de très bonne heure, et on allait à la frontière hongroise pour déblayer le terrain parce que les Russes avaient pas mal bombardé ce coin-là. Evidemment c'était l'avancée des Russes. L'aviation fichait tout en l'air et notre boulot consistait à ramasser des rails pour les mettre dans un wagon ouvert. Il fallait qu'on mette ça là-dedans. Il y avait une autre équipe qui prenait les rails et qui les remettait. Il fallait boulonner. Sur un certain nombre... des dizaines de mètres tout était tordu. Alors pendant... je ne sais pas combien... Je crois qu'au bout de trois semaines un mois, un beau matin, j'allais au boulot, il n'y avait plus personne. J'ai trouvé personne, l'usine était déserte, les copains qui étaient là n'étaient plus là, parce que je commençais de très bonne heure le matin mais ils étaient plus là. J'ai quand même retrouvé à la cantine qui n'était pas fermée deux ou trois copains de ma piaule. « Qu'est ce qui se passe ? ». « Mon vieux, il faut foutre le camp parce que les Allemands fichent le camp, ils vont se réfugier je ne sais pas où, dans le Tyrol. Il faut donc qu'on décampe de là ». Alors je dis : « Mais il n'y a personne ? ». « Non, tout le monde est parti ». C'est marrant ça. Moi qui connaissais bien le pays je dis : « Est ce que vous voulez venir avec moi parce qu'il faut partir ? ». Il n'y avait personne dans l'usine, c'était extraordinaire. Quand on y pense comme ça c'est pas réel tout ça. Vous comprenez, les mecs ont sait pas s'ils sont partis, on sait pas où ils sont. Les copains qu'on avait sont aussi partis mais bon... Il y a quelques uns je vous dis qu'on a retrouvés à la cantine qui fonctionnait encore pour peu de temps. J'ai dit : « Moi je connais un pays, moi je connais bien les propriétaires, je vous emmène ». « D'accord ». On était trois, quatre. Nous sommes partis sur la route pour faire les sept kilomètres. Puis là on a vu les gens qui se baladaient avec des petites charrettes comme en Allemagne et en Autriche, des petites roues, des grosses roues, comme un chariot et puis des affaires dedans, comme la retraite en France. On a marché et puis on s'est présenté à l'hôtel. J'ai vu le propriétaire, Monsieur Van den Bom, qui m'a

dit : « Tu viens avec tes camarades mais tu n'as pas le droit. Et moi j'ai pas le droit de te garder. La police actuellement et les gendarmes et la... comment on appelle ça... les régiments les plus âgés... ça porte un nom... En tout cas en Allemagne c'était la Volksturm, ça veut dire la tempête du peuple. Et c'était des soldats qui avaient des responsabilités d'encadrement, qui se baladaient à droite à gauche. C'était pas des S.S., Volksturm. Alors on s'est dit, Monsieur Van den Baum était d'accord, il me dit : « Il y a une baraque. Tu peux attendre, il y a une baraque pas très loin de là ». Effectivement il y avait une ancienne infirmerie qui a été ... on a fauché là-dedans. Il restait que des comprimés d'aspirine. On a su que c'était de l'aspirine après, quand on a goûté parce qu'évidemment, allez savoir pourquoi, on crevait de faim puis Van den Baum ne pouvait pas prendre de responsabilités, il aurait été accusé de... d'être contre le régime. Alors on est resté dans la baraque. On savait pas très bien ce qu'on ferait. Puis il y a un matin, ça faisait longtemps, deux trois jours, enfin là c'est pas très clair, je pourrais pas vous dire parce qu'on était dans une situation pas très... Et puis en même temps je pétochais, un Volksturm est arrivé et nous a fait comprendre qu'il fallait partir avec lui. Puis on l'a suivi et on s'est retrouvé dans une petite ville pas loin où il y avait des rassemblements d'Ausländer, d'étrangers et le soldat a dit : « Il faut prendre la route de l'Ouest parce que les Russes arrivent, de l'Est, et il faut pas rester là. Nous aussi on part ». Alors il nous a emmenés dans un endroit qui était un rassemblement et là on a retrouvé des étrangers : Polonais, beaucoup de Polonais, des Tchèques aussi. Tout ça était de l'usine, des ouvriers. Alors on a marché. On a marché pendant trois semaines à peu près, trois semaines avec des pauses pour dormir la nuit. C'était au moi de février ça, 1944, février 1944. Que je ne dise pas de sottise là ... si c'était au mois de février 44. Tiens, il y a un trou là. Il y a quelque chose qui ne colle pas là parce que le débarquement a eu lieu en juin 1944. C'est bien ça ? Donc il y a un trou parce qu'en juin 1944 j'étais à l'usine. Je fais un retour en arrière.

FT : C'est peut-être février 1945 alors ?

LC : Attendez. Non, non. Du tout. C'est en 44 que les Allemands (*sic*) ont débarqué.

FT : Oui, oui. Les Allemands ont débarqué en 44 mais il faut retrouver votre date à vous.

LC : Oui c'est ça. Mais c'était donc en juin 44, au débarquement des troupes anglaises en France... Je l'ai appris... C'est que donc à ce moment-là dans les trucs, avant de me faire virer de ce truc, j'étais encore dans ma baraque. En allant à l'usine, parce qu'à ce moment-là il fallait bien que je sois occupé quelque part, j'allais à l'usine, j'ai croisé, que je croisais presque tous les matins de ce temps-là, de cette période-là, un prisonnier de guerre qui travaillait dans un atelier. Il se trouve que je le connaissais parce que le matin quand j'allais au boulot je le croisais lui. Il faisait la nuit, et quand je le voyais il terminait son truc. Moi je retournais bosser. Et il m'a dit, il s'est arrêté : « Ils ont débarqué en Normandie ». Je l'ai regardé puis il est parti. C'est extraordinaire. Il a pas fait de commentaire. C'était émouvant comme tout. S'il n'a rien dit c'est qu'il en avait gros sur la patate mais de bonheur sans doute.

FT : Donc pour la date moi je vous suggérerais que c'était peut-être février 45. Non ? Ou vous avez marché trois semaines là ?

LC : Attendez, attendez. Il s'est passé quelque chose. Il s'est passé quelque chose parce que...

FT : Bon même si c'est pas la date vous avez marché pendant vous dites trois semaines ?

LC : Oui. Plus de deux cent cinquante kilomètres. Salzbourg est quand même loin de Vienne.

C'est la grande ville.

FT : Donc vous étiez tout un groupe comme ça à marcher ?

LC : Oui, tout un groupe. Mais attendez parce que là il y a eu donc cette confiance du prisonnier et dans les minutes qui ont suivi tous les gens ont su que les Alliés avaient débarqué en Normandie. Mais il s'est passé quelque chose. C'était pas en 45, c'était en 44. Nous avons marché. Attendez, il manque quelque chose.

FT : Après, que s'est-il passé après quand vous avez marché ? On va peut-être retrouver comme ça.

LC : Il y a eu un train.

FT : Au bout des trois semaines ?

LC : Au bout des trois semaines il y a eu un train.

FT : Vous êtes arrivés à Vienne alors ?

LC : Oui, à Vienne, c'est ça. Non, non. On n'est pas arrivé à Vienne. On est arrivé à... Il y a Vienne mais il y a également... Salzbourg. On est arrivé à Salzbourg. Avec le train qui permettait de distribuer dans les bâtiments qui avaient servis à des soldats de la Wehrmacht, il y en a à loger là-dedans. Mais ce que je voulais vous dire c'est que au mois d'août, après toutes ces affaires-là, on m'a dit « Terminé. Sabotage. Nicht gut ». A dégager. C'est ça.

FT : C'est peut-être ça qui manquait ?

LC : Attendez. La pièce manquante ...

FT : C'était ça. C'était la prison.

LC : Oui. C'est ça.

FT : Parce qu'avec toutes ces histoires de sabotage ils ont fini par vous mettre en prison ?

LC : Il y avait ça c'est vrai. Mais j'ai un peu ... Jusqu'à maintenant ça va ?

FT : Tout est clair. On suit bien.

Cassette 2, face B

LC : ... enfin bref. Il y avait un camp de Vosgiens, des Vosgiens. Nancy, cette région-là. Et ils venaient, je les voyais à la cantine, le midi et le soir. Et on se connaissait un peu. Puis ils savaient que j'allais travailler au laboratoire. Ils m'avaient dit : « Dis donc toi, tu connais bien un ... Tu peux avoir des Radeschein, des bons de transport ». « Qu'est ce que vous allez faire avec ça ? ». « Bien nous on veut s'en aller ! C'est le moment maintenant. Ils ont débarqué en juin. En juillet, déjà, ça bougeait et puis ... ». Moi je dis : « Bon d'accord ». Je connaissais la secrétaire du service des Radeschein, des bons de transport. Ça dépendait du chef du personnel de la totalité de l'usine. Et lui donnait sa signature. Elle, elle tapait les directions.

Elle mettait un cachet. Le chef du personnel signait sur le cachet et ensuite c'était transporté à la Schutzpolizei du pays pour valider en quelque sorte le bon de transport. Alors j'ai donc dit à la secrétaire : « Est ce que vous pouvez me donner (elle m'en donnait quelques fois, pas toujours mais elle m'en donnait) quatre bons de transport pour des Français ? ». Elle me dit : « Qu'est ce que vous allez faire avec ça ? ». Ils peuvent aller dans les Vosges, c'est possible. « Voilà, ils ont envie de rentrer chez eux ». Alors elle me dit : « Je veux bien vous les donner mais ne dites rien à personne parce que moi je risque gros ». C'est du sabotage ça. C'est plus que du sabotage, c'est du délit de ... Surtout qu'en Allemagne ça peut prendre des proportions ... Elle me dit : « Oui. D'accord ». Juillet arrive. On était bien en 44. Juillet arrive et à la mi-juillet je suis arrêté, non pas par la Gestapo, ça aurait été possible, par deux Wehrschütz, deux gens que je connaissais parce qu'il y avait plusieurs sorties et moi où je passais je connaissais un Wehrschütz et j'en connaissais un autre à la sortie ce qui fait que ce sont eux qui m'ont embarqué. J'étais à Ternitz et ils m'ont embarqué à la prison départementale de Wienerneustadt, en français la nouvelle ville de Vienne. Wienerneustadt. Alors ils m'ont emmené et ils me disaient : « Oui, dis donc qu'est ce que tu as fait ? ». « J'ai rien fait. J'ai donné des bons à des gars qui voulaient partir ». Bien entendu j'ai dit que je les avais volés. C'était pas la peine de dire que c'était la secrétaire qui les avait faits. « Je les ai volés. Moi je peux rentrer facilement, je les ai pris. Bon c'est pas grave, j'en ai pris quatre ». « Ah oui mais c'est pour ça que tu vas en prison ».

J'avais vu personne. J'avais pas vu de juge. J'avais même pas vu la Schutzpolizei non plus. Je n'ai vu que les deux Wehrschutz qui m'ont conduit à trente kilomètres de là. Peut-être pas tant que ça. Vingt cinq peut-être. Mais enfin c'est dans ces normes-là. J'ai été embarqué. Interrogatoire mais interrogatoire comme on fait quand on est en taule et puis les papiers et on vous colle dans une cellule. Alors l'Allemand qui était là, je maîtrisais mieux la langue allemande à ce moment là : « Pourquoi ? Qu'est ce que vous avez fait ? En tout cas il y a une plainte contre vous. Sabotage ».

Cette affaire là ça a marché quand même parce que en fait la secrétaire en question n'a pas été inquiétée. Et je me suis retrouvé dans une cellule où on était huit. Il y avait deux Polonais. Il y avait deux Russes pardon. Deux Russes, un Polonais, un homme fou, il était fou, pas enchaîné mais il était fou. Et puis moi. Et puis dans les quatre garçons il y en avait un qui était dans la cellule. Les quatre garçons ... qui ont craché le morceau. Ils se sont saoulés la gueule le soir où ils ont eu les bons. Parce que l'interprète des prisonniers, il y a un interprète qui était un prisonnier de guerre mais il était un interprète, l'interprète des soldats par rapport à l'instance et le mec a été, ce qui se faisait tout le temps d'ailleurs, à la Schutzpolizei, un cachet dessus pour le faire marcher bien. Et puis le gars a redonné, je l'ai pas revu l'interprète, il a redonné ça aux quatre gars. En rentrant dans ma prison, dans ma cellule, il y a eu une lettre. Des Russes vachement sympas, le fou, le Polonais et puis le Français qui était là. J'étais surpris de le voir. Alors je lui dis : « Mais qu'est ce que tu fais là ? ». Et puis je ne voulais pas trop parler parce que je ne savais pas du tout qui dans la cellule allait pouvoir ... Immanquablement il y avait quelqu'un qui entendait dans la cellule, ce serait rapporté. Qu'est ce qui s'était passé ? Je parlais français. Apparemment personne ne parlait français. Je n'ai pas fait un roman, pas comme ce soir. Il me dit : « Ecoute mon vieux, on s'est saoulés la gueule et il y en a un des quatre qui a tout raconté à la police ». Je dis : « Mais tu étais dedans toi ? ». « Oui ». « Et qu'est ce que tu fais là ? ». « Parce que j'ai craché le morceau ». Alors je me trouvais avec un type... J'avais donné quatre bons de transport, authentiques les bons de transport, mais bien entendu pour que ce soit valable, je peux pas, ç'aurait été dégueulasse. Ils iront pas me foutre en taule pendant des années. Je lui ai dit : « Mais c'est pas normal ça. Tu étais dans le coup. Tu t'es saoulé la gueule. Vous avez craché. Tu sais très bien, si t'es là c'est pas par hasard. Où sont tes copains ? ».

« Ah je sais pas ».

« T'es tout seul là ? Ils vous ont pas mis ensemble ? ».

« Non ».

Je lui ai dit : « Ecoute mon petit père, ça se passera pas comme ça. Je ne suis pas d'accord. On va pas copiner dans la cellule ». Et on s'est pas parlé, pendant trois mois. Trois mois. On s'est pas parlé. Et le 24 août... Paris a été libérée le 25 août... j'étais au second étage, au troisième étage il y avait des Ukrainiennes, qui chantaient. Et puis il y a une gamelle qui est descendue. Un truc à café, vous savez ce qu'on prend le matin. Enfin là-bas c'était des espèces de petites... en métal... Peu importe c'était pour le déjeuner ça. Et elles faisaient le coup de temps en temps les petites mères. On pouvait ouvrir, pas très grand, il y avait des barreaux bien sûr, larges, et on voit descendre ou quelqu'un voit descendre une corde puis une petite gamelle. Il tire sur le truc et il y avait un mot. « Paris ist frei ». Paris est libre. C'était extraordinaire. J'ai regardé le gars, il avait les larmes aux yeux. Moi aussi. On s'est pas parlé. On s'est pas parlé... Il fallait qu'un jour ou l'autre on soit libéré. Et j'ai été libéré au mois de septembre. Ce qui fait que je suis rentré à la mi-juillet à la prison, jusqu'à août, la libération de Paris et après en septembre. Et en septembre, un beau matin, on est venu nous chercher et j'ai retrouvé des policiers, ce qu'on appelle la Schutzpolizei, les "Schupo", qui sont venus nous redonner des papiers. « Vous passerez à la Gestapo ». Est-ce que c'est clair ? Parce que ça fait quand même pas mal de résonances émotionnelles ces trucs-là.

FT : J'imagine.

LC : La Gestapo avait déjà un dossier. Je suppose que quelqu'un leur avait donc donné. Mais pas forcément de la police. Peut-être bien les Français. Je pense que ... Mais bon, je n'ai pas de preuves. Alors on m'a dit : « Voilà, vous avez fait ça. Vous avez volé les bons ? ». « Oui. Je les ai volés ». « Vous sortez de prison mais je voudrais qu'on vous revoie Monsieur ». Il y avait un Inspecteur : « Herr Casali. Zurückkommen. Vous allez revenir. Ecoutez, vous pourriez nous aider. Vos petits camarades, regardez, ce sont eux qui ont raconté que vous aviez volé tout ça. On vous reverra parce que vous savez, votre intérêt c'est de nous dire ce qui se passe ». Qu'est-ce que je pouvais bien dire ? Et en fait qu'est ce que je pouvais bien dire ? A un moment j'avais eu envie de ... J'étais sorti de taule mais je ne connaissais pas beaucoup de collègues des autres camps qui sont autour, des Italiens ... Moi je ne connais personne. Ils m'ont fait voir les photos. « Ceux-là ? Oui je les connais parce qu'ils viennent à table le midi, ils viennent manger. Pas de problème ». Mais ils en savaient plus que ça. Je pense qu'ils pensaient qu'il y avait un mouvement de résistance. Et ce mouvement de résistance faisait qu'il y avait du sabotage, bref tout ce qu'on peut raconter quand on veut évidemment noircir le client. Alors je n'ai rien signé. Ils m'ont rien fait signer. Ils m'ont dit : « Quand vous voudrez vous présenterez à la Gestapo ». Sacré cadeau ! Cadeau dégueulasse. On n'est pas fier quand vous êtes comme ça. On disait à un moment donné chez les Allemands, à Paris, « Correcte ». L'armée allemande est « correcte ». Le flic, Peter, qui m'a interrogé, la gueule du nazi avec son manteau gris, de cuir, petit chapeau. Il me parlait. « On vous écrira ». Alors je suis parti puis j'ai pris un train. Puis je suis rentré à Ternitz. Des copains m'ont accueilli. Cet épisode là je veux dire que je... Parce que bon il y a eu... ça s'est un peu choqué dans les dates mais bon c'était tellement le bazar à ce moment-là que il faut y penser. Et effectivement, un petit peu avant en quelque sorte le départ de tout le monde ... J'ai pas pigé, j'ai toujours pas pigé d'ailleurs pourquoi j'avais trouvé personne quand je suis arrivé dans la baraque. Des copains par hasard parce qu'ils cassaient la croûte mais c'était pratiquement désert. La cantine, il y avait qu'eux. J'ai eu une sacrée chance parce que normalement, un truc comme ça, à ce moment-là, il y avait un ramassage massif des gens qu'on jugeait dangereux, les Français mais il n'y avait pas que des Français. Il y a que les Anglais qui s'en sont tirés très bien. Les prisonniers de guerre, les Français, quelques Italiens

qui étaient là, des Polonais, des Tchèques, tout ça c'était la même race, le même paquet. Alors il fallait faire des investigations. Le matin, c'est important que je vous dise ça parce que j'ai vécu ça comme ça, je fais de la marche arrière un peu comme dans un film mais ... Le gardien tapait à la porte, au guichet. Il disait : « Numéro untel, Ravensbrück ». Le numéro untel sortait. Et puis après il disait ... qu'est ce qu'il y avait dans ce coin là... Dachau, Mauthausen. Il y avait deux ou trois camps où ces gens-là, qui étaient arrêtés... Or j'ai eu un sacré coup de pot parce que normalement, pour une affaire comme celle-là, qui était une affaire de vol et de vol dans un endroit... quasi sacré. Pour rentrer là-dedans, il fallait le faire ! J'aurai dû être expédié. Je n'ai pas été expédié mais j'aurai dû être expédié. Je m'en suis tiré vraiment à bon compte. Mais dans une autre situation... Je crois qu'ils avaient pas tellement de renseignement sur moi. Je n'étais pas connu de la Gestapo et je n'avais pas non plus une réputation de facho. J'ai bien rigolé, ça m'a coûté cher mais j'ai bien rigolé. J'ai pas beaucoup ri en prison mais j'ai rigolé dans le camp où on était. Alors je suis resté pas longtemps. J'essayais de sortir de là. J'ai été récupéré pour aller travailler dans les Panzerspeeren.

FT : Pour aller travailler ?

LC : Pour aller travailler dans les Panzerspeeren. Alors un mec qui ne sait pas faire marcher un port roulant, qui ne sait pas non plus faire marcher ... Mon père disait : « Tu seras toujours un pharmacien ». Et puis je reviens. Je m'en excuse.

FT : Non, non c'est bien. C'était une parenthèse et là on revient sur... Vous êtes à Salzbourg avec le train. Et on vous distribue dans des bâtiments qui étaient utilisés par la Wehrmacht. Et alors après on n'a pas été au-delà.

LC : C'est ça. L'accueil d'ailleurs c'était un ancien officier allemand. Il n'avait pas un uniforme complet mais il avait tous les attributs d'un soldat gradé, qui était chef du camp. Et il en est rentré un certain nombre, je ne sais pas moi, pas plus de soixante là-dedans. On rentre dans les baraquements. Il était là et il s'est mis à crier. Il s'est mis là où on passait pour regagner nos piaules et puis il a dit ... Et puis c'était la Berezina. Si on était là c'est parce que ça reculait derrière. Un moment donné, sur la route, on s'est retrouvé entre l'aviation russe et puis les Français, enfin l'armée... les Anglais, enfin les Américains pardon. Les Américains et un groupe de Français puisque le premier officier français que j'ai vu, c'est le commandant de Saint-Quentin, qui m'a dit : « Dites donc vous parlez allemand vous ? ». Je dis : « Oui, je me défends pas mal ». « Bon écoutez. On va pas vous rapatrier maintenant mais donnez-nous un coup de mains. On en a pour trois semaines. Voilà. Vous allez avoir un certain nombre de personnes. Il faut parler avec elles, s'occuper d'elles. Il y en a qui veulent des femmes (*sic*), veulent rentrer en France ». C'était pas un boulot dégueulasse. Moi j'étais un gars qui n'avait rien à voir avec le manque de respect des gens que j'interrogeais si j'ose dire. Mais ils étaient tous partants pour venir en France. Et le capitaine de Saint-Quentin avait dit : « Non, non. On peut pas prendre tout le monde pour rentrer en France ». Moi je demandais : « D'où est ce que vous êtes ? ». Enfin les fiches d'information. Et puis c'est tout. Et puis ces gens-là ils partaient ou ils partaient pas. La décision venait du capitaine de Saint-Quentin qui passait ses consignes à ses officiers pour empêcher le retour en France. Parce que le retour en France se faisait également par train. Pour rentrer jusqu'à la frontière. Moi je suis rentré avec un groupe de trois copains. C'est la première fois que je truandais. J'avais trafiqué évidemment... Quand on s'occupe des bons de transport pourquoi ne pas continuer finalement et puis c'était un bordel innommable ! Il y avait la Roteskreuz allemande. Dans les endroits où il y avait des arrêts ils nourrissaient les gens qui rentraient en quelque sorte, qui allaient vers Salzbourg. A un moment donné, on avait un bon pour acheter, enfin donner au service de la Roteskreuz

pour pouvoir manger. Ils servaient de la soupe, du potage, des trucs. C'est pas terrible mais bon sang on avait un peu faim. On a toujours crevé de faim un petit peu. Je ne sais pas ce que c'est de crever de faim un petit peu mais on avait faim. On aurait tout bouffé. Et là je me suis dit : « Pourquoi est ce qu'on ne mettrait pas un zéro à dix rations ? ». Ça faisait cent et comme je parlais allemand je dis : « Le groupe est là ». Il a été distribué tant de rations. J'avais deux copains qui étaient venus pour embarquer ça. On s'est partagé avec les copains en question et d'autres à qui on pouvait distribuer. Ça s'est bien passé. J'ai jamais eu un ennui. Ça a pas duré des mois et des mois. Et puis voilà on est arrivé à Salzbouurg et puis là la police, interrogatoire, tout ça. Le commandant de Saint-Quentin était un peu emmerdé parce qu'il y avait de sombres histoires de renseignements, de deuxième bureau enfin des salades. Et déjà avec les Russes et les Français ça chauffait un peu. Je ne m'occupais pas de ça. Mon job c'était de rentrer puisque... Et puis voilà, on est rentré.

FT : Vous êtes rentré.

LC : Je suis rentré en France. A Paris.

FT : A Paris. Alors voilà, vous arrivez à Paris.

LC : Je vais à Drancy parce que mes parents habitaient à Drancy.

FT : Vos parents sont toujours là, à Drancy ?

LC : Oui ! Ma sœur allait au travail. Quand je suis arrivé à Drancy, entre les quatre routes et les habitations... J'ai vu ma sœur au travail, qui m'a reconnu. J'étais pas décharné. J'étais pas dans les camps de concentration. Jamais. Là où j'étais, j'étais au niveau si vous voulez d'une activité professionnelle. Si on m'avait mis dans les camps en question... Tous les matins on disait : « Untel... ». Parce que ça rentrait dans la prison. Ça rentrait et ça sortait. J'aurais été malade, je sais pas si j'en serais revenu. Je sais pas, je sais pas. Je ne vais pas broder autour de ça. Ça a été un sacré coup de pot que ça se passe comme ça. (*Passage inaudible*). Voilà, il fallu que je gamberge un petit peu pour savoir ce que j'allais faire. C'est pas facile de rentrer d'Allemagne et d'avoir vécu dans des conditions terribles, de la misère quand même qu'on avait vue autour de nous. Et puis les Allemands aussi, les Autrichiens sur la route, que j'avais vus moi au moment de la débâcle française, quand j'allais vers Orléans. Alors, bon, pas la joie. Et puis il y avait un de mes amis qui était resté, plus âgé que moi, qui avait une voiture. Il travaillait à S.V.P. Il avait une responsabilité à S.V.P. Je ne sais pas si ça existe encore mais à un moment donné S.V.P. on téléphonait et ils vous donnaient les renseignements. Enfin c'était un truc de dépannage quoi. Et il travaillait et il dit : « Tiens, je t'emmène. Je vais voir mon beau-frère. Si tu veux je t'emmène faire un tour ». C'était un copain que j'avais des centres de jeunesse. Alors on part en Corrèze. J'ai gambergé pas mal. Je savais pas très bien comment je ferais. Je savais que je ne serai plus jamais préparateur en pharmacie et je savais qu'il fallait que je sois avec des jeunes. C'est con mais j'avais vécu dans des centres de jeunesse avec des jeunes. En Allemagne c'était les gars du STO J'avais sympathisé avec ces gars-là. Je fais des apartés, je m'excuse mais c'est important.

FT : Non, non c'est bien. C'est important pour nous.

LC : Dans la baraque en question il y avait deux types. Il y avait deux Français. [**Vous ne mettez pas le nom.** Le comte Polignac Saint-Arnaud] qui était de l'Ouest et puis [le comte de Lagorce] qui était... Je crois que la famille était très en cours dans les cabinets ministériels. Il

y en a un qui a dit : « Moi je vais partir d'ici ». "Popo". On l'appelait "Popo". Il était gentil comme tout. Un grand garçon, blond aux yeux bleus. Gentil. Mais il avait un rire un peu particulier, qui était un peu gênant parce que c'était un peu féminin tout ça. On ne savait pas très bien à qui il appartenait au niveau du sexe. Il était gentil comme tout. Il faisait des manières. Il se mettait les jambes croisées et puis il travaillait. Et on lui disait : « Popo, tu pourrais pas me réparer ma chemise, tu pourrais pas me réparer mon pantalon ». C'était le couturier de la piaule. Et puis on n'a jamais su... Il a signé un engagement dans la L.V.F. Et puis son petit copain a dû se dégonfler. Il a dû avoir peur de partir et il est resté. Mais le comte en question est parti sur le front russe et puis il a dû rentrer dans la Waffen-S.S. La L.V.F., la Ligue des Volontaires Français contre le Bolchévisme. Et là, quand il a fait son engagement, c'était la... Il était parti dans la Waffen-S.S. C'est pas vrai, les gens qui partaient comme ça ils étaient dans la Waffen-S.S. Et je crois bien que c'était la division Charlemagne. Ah ça m'avait trotté... Et puis avec tous les copains qu'étaient là : « On s'est conduit comme des salauds. C'est pas possible. On n'aurait pas dû le laisser partir ». Finalement, ça m'a trotté longtemps, en me disant : « Qu'est ce que t'as fait ? ». Parce que ces problèmes-là vous savez, dans les établissements d'éducation les adolescents ont tous des désirs, un peu cons des fois mais quelques fois extraordinaires. Ils ont envie de se réaliser quelque part. Alors bon ils s'engagent. Il y en a qui sont partis en Algérie. Il y aurait un roman à écrire là-dessus. Mais en Algérie c'est vrai, j'ai des gars du foyer qui sont partis parce que le temps était venu pour eux, on avait des gars jusqu'à 21 ans, de partir à l'armée. Et dans certains cas ils partaient eux-mêmes, ils partaient en Algérie.

FT : Donc là vous, si on revient un peu, vous disiez : « Je savais que je ne voulais plus être préparateur en pharmacie et je savais qu'il fallait que je sois avec des jeunes ». Alors après, comment ça tourne ? Vous êtes en Corrèze...

LC : Ça c'est le vide-poubelles un peu. Je suis parti. Et puis je n'avais pas tellement l'intention de raconter à ma famille ce qui m'était arrivé pour ne pas faire misérabiliste, ce n'est pas la peine. Et puis j'avais une frangine qui était une vraie cheftaine et qui m'aurait dit : « Arrête ton cinéma ». Elle connaissait bien aussi la misère des gens. Les accompagnements des juifs au camp de Drancy, c'est ... Elle aurait voulu changer plus, changer mais bon c'est comme ça. Mais c'est vrai que bon il fallait tenir debout avec elle. Alors bon j'ai un peu glandé. Puis finalement j'ai retrouvé un copain qui connaissait Jacques Guyomarc'h.

Les débuts à la Prévalaye

FT : Ah voilà. On arrive à...

LC : Il y a des fils rouges partout.

FT : Alors c'est un copain que vous avez rencontré comme ça ?

LC : Oui, un copain qui était dans la région parisienne et qui m'a dit : « Dis donc, qu'est ce que tu fais ? Tu n'étais pas dans la pharmacie ? ». « Si, si mais je ne veux plus y rentrer dans la pharmacie. Non, j'aimerais bien travailler avec des jeunes. Mais je ne sais pas ». J'étais vraiment coupé de la nation quand je suis rentré. A Drancy il y avait bien du pays mais j'étais parti depuis deux ans. Ça bouge pas mal. J'avais appris que mon père avait fait des barricades à Drancy pour empêcher les Allemands de passer. Ça c'est le folklore de la Résistance de la dernière minute. C'est vrai que Drancy a été, comment dirais-je, barricadée pour éviter que les Allemands se sauvent ou je ne sais pas quoi. Mais pas d'intégration dans la société. Alors j'ai

gambergé. Et ma sœur m'avait dit : « Dis donc, faudrait peut-être que tu te bouges un petit peu parce que tu vas pas continuer comme ça ». « Evidemment, je sais bien ». Et le copain, bien heureux là :

« Ecoute, je connais un gars là. Il s'appelle Guyomarc'h ».

« Guyomarc'h moi ça me dit quelque chose ».

« Ah bon ? »

« Oui, oui. Je l'ai connu en 38 »

Il me dit : « Ecoute, tu devrais écrire. Ecris de ma part. Il me connaît bien. On a été au Bon-Conseil ensemble ». Le Bon-Conseil c'est une... comment dirais-je... c'est une association d'origine catholique. Comme il y a un peu partout, aussi bien chez les laïcs que chez les prêtres, il y avait de l'entraînement. De l'entraînement sportif surtout : on faisait du basket, du football.

FT : Ça c'était le "patro".

LC : C'était le "patro", le patronage.

FT : Je connais. J'ai été là-bas. Il existe toujours vous savez ?

LC : Alors, le patron avait été arrêté, l'abbé Déry. Il s'est fait trancher la tête, décollé, à... dans le Nord de l'Allemagne. Il s'est fait décoller là, décapité. Quelqu'un a pris le relais. On m'avait parlé de ça. J'avais entendu parler du B.C., le Bon-Conseil. L'association, c'est ça le Bon-Conseil. L'abbé Déry était le fondateur. Il est mort en déportation, tué, guillotiné à la hache. Et puis il y avait un autre directeur qui avait pris sa place. J'ai eu des renseignements comme ça et il connaissait donc Guyomarc'h : « Ecris lui parce qu'il cherche des éducateurs. Ça te dirait toi d'être éducateur ? ». Alors je dis : « Oui. Ça me tente bien. C'est quoi ? ». « S'occuper des jeunes. Des délinquants, tu comprends c'est pas facile ». Alors j'envoie une lettre à Guyomarc'h. J'ai envoyé une lettre à Guyomarc'h et ça devait être au début du mois de décembre.

FT : Décembre 45 donc.

LC : 45. J'ai écrit à Guyomarc'h qui m'a réécrit. Il m'a dit : « Ecoutez, oui ». Je lui avais demandé de m'envoyer des informations, bien plus succinctes bien entendu que ce que je vous dis là. Et je m'en excuse mais, bon je ne vais pas m'arrêter non plus dans cette confidence, il m'a dit : « Donnez-moi vos coordonnées ». Alors je lui ai décrit ce que j'avais fait. Il me dit : « Bon, d'accord. Je vous prends en stage, trois mois, au pair ». Alors je suis venu.

FT : Alors vous avez écrit en décembre 45, c'est ça ?

LC : C'est ça. Il m'a écrit, il m'a répondu. Il m'a dit : « A partir de janvier, si vous voulez, je vous prends au pair ». Et je suis arrivé à la Prévalaye le 7 janvier 1946. Je vois encore, on m'avait amené... Décidément j'étais fait pour les baraques en bois. C'était la misère. La Prévalaye, à ce moment-là c'était la misère. Et il y a un garçon, un stagiaire aussi, qui me dit : « C'est ta piaule ça ». Alors la piaule c'était un petit réduit dans ce grand dortoir où il y avait 25 gars. C'est pas difficile : c'était ou 20 ou 25. Un groupe de petits, un groupe de moyens, un groupe de grands. Guyomarc'h avait demandé à ce que je sois dans un groupe de grands. Normal, d'après lui, compétent c'était s'occuper de jeunes. Et j'ai fait un tour. C'était au fond du truc. La fête du premier janvier s'était déroulée. A la Prévalaye moi j'y étais pas, j'étais

encore dans ma famille. Et il y avait, je m'en rappelle encore, au mur : « Quand on est jeune, ce n'est pas ce qu'on a fait qui compte, c'est ce qu'on fera ». Belle devise. Les gars l'avaient d'ailleurs vachement travaillé parce que quand ils me voyaient en colère ils me disaient : « Dites donc chef, ce n'est pas ce qu'on a fait qui compte, mais ce qu'on va faire. Vous allez voir. C'est autre chose ce qu'on va faire que les petites conneries qui font qu'on est dans un centre d'observation ». Comme quoi la vérité c'est en fonction de l'heure, du lieu, des personnes ! Alors j'ai démarré.

FT : Alors vous avez démarré là comme éducateur stagiaire. A l'époque il y a Guyomarc'h, sa femme Juliette.

LC : Guyomarc'h, Juliette. C'est ça.

FT : Je dis ça parce que j'ai lu les petits carnets. On les a en archives les petits carnets.

LC : Un sacré couple parce qu'ils ont été au charbon. D'autant que Guyomarc'h était secrétaire général de la Fédération bretonne. Alors il était à la fois directeur du centre d'observation de la Prévalaye et il se déplaçait souvent. Par exemple, Paul Lelièvre venait de temps en temps à La Prévalaye pour parler de Ker Goat puisqu'il avait été nommé directeur après la... comment dirais-je... le directeur précédent...

FT : Bessis. Parce que je connais bien sa veuve, qui était éclaïreuse. C'est ça ?

LC : C'est ça. Bessis était à Ker Goat. Il est parti. Il a été fusillé ou pendu.

FT : Fusillé.

LC : Alors il y avait donc Chotard. Il n'y avait pas d'éducateur spécialisé. La dénomination n'existait pas encore. Mais c'était des types qui étaient des moniteurs de colonies de vacances, qui s'étaient un petit peu engagé pour voir. Il y avait donc : groupe des moyens, Chotard, groupe des petits, une cheftaine, qu'on appelait la cheftaine Marchais. Une vraie cheftaine.

FT : Marchais ? Ça s'écrit comment ?

LC : M.A.R.C.H.A.I.S. Elle était de la Mayenne. Elle avait dû je crois plus ou moins... pas engagée littéralement mais faire un essai, je crois, dans les ordres. Elle a été recrutée là. Et puis il y avait un autre stagiaire. Quand moi je me suis présenté à lui, je lui dis : « Comment est-ce qu'on fait dans tel et tel truc ? ». Il m'a répondu : « Ah tu te démerdes. Moi je m'en vais. Tu cherches, tu verras bien ». Alors évidemment c'est toute l'aventure du rôle de l'éducateur à la Prévalaye. Dix ans. Et le 7 janvier de ma dixième année je venais à Caen pour...

FT : Pile le 7 janvier encore ? C'est vrai ?

LC : Le mois de janvier et le mois de juin ...

FT : C'est important pour vous.

LC : Je suis parti en juin, je suis revenu en juin. Fin juin. Je ne suis pas revenu tout de suite, je suis revenu fin juin parce que j'étais dans le groupe, le quartier général dont le capitaine

m'avait dit : « Ecoutez, donnez-nous un coup de mains ». Alors ça a duré trois semaines mon retour en France. Mais c'était en juin. Et puis janvier. Je suis arrivé en janvier et je suis parti en... En fait j'étais parti depuis Noël mais j'étais à la Prévalaye le 7 janvier quand je suis parti. J'ai dit à Madame Guyomarc'h, je ne sais pas si c'est à elle ou à Jacques Guyomarc'h, je leur ai dit ... On était tous un peu ému là-dedans. C'était une promotion. Dix ans de centre d'observation. Guyomarc'h avait déjà quelques éducateurs. Lemay était passé. Il était reparti. Il s'occupait d'un certain nombre de problèmes médicaux, au C.R.E.A.I. de Bretagne. Mais il est venu comme éducateur stagiaire. Mais alors là un petit peu en remplacement si vous voulez puis il est resté le soir après ses cours de médecine. Il y avait un groupe de petits, il était chargé de ça. On m'a dit : « Ecoute, il y a un poste à Caen. Il y a un foyer à ouvrir », qu'on appelait de semi-liberté à l'époque, un foyer de semi-liberté, qui avait été baptisé... On n'apprend pas la liberté dans la semi-liberté.

FT : Non je crois pas. C'était un drôle de mot ça.

LC : Aussi dégueulasse que le mot, actuellement, quand on dit "équipe éducative renforcée". Le mot "renforcée" ça sent vachement le bagne, les travaux forcés. C'est une connerie.

FT : Remarquez, "Education surveillée" c'est pas tellement mieux.

LC : C'est vrai. Mais dans l'Education surveillée, en général, et actuellement, il semble bien, il semblerait selon les informations que j'aies, avec leurs trucs là, il y a beaucoup de gens de l'Education Surveillée qui commencent à désenchanter. Parce que c'est dur et puis il faut des gens compétents, des gens qui ont de la bagarre, si j'ose dire. Pas au niveau des coups, mais au niveau des coups durs qu'on peut avoir. « Renforcée » ? On en parlera dans quelques mois. Peut-être que je me goure.

FT : Oh sûrement vous avez un peu raison.

LC : Je ne sais pas à vous, j'ai dit à Cartry, dans l'interview à paraître dans *Lien social*, vous lirez ça et autre chose que j'ai pu dire, mais en disant que c'est scandaleux. Deux choses que j'ai déclarées et j'espère bien que ça passera. Je lui fais confiance. Qu'est ce que c'est que les U.E.R. ? C'est scandaleux. Les jeunes ne sont pas fous. Ils savent lire, plus qu'on ne croit d'ailleurs. Et ils savent que les mots ont des résonances. Quand on dit « renforcée » c'est pas... Il y a ça et puis il y a eu l'histoire... C'est lui qui m'a posé la question d'ailleurs. Il m'a dit : « Qu'est ce que vous pensez du scoutisme ? ». J'ai été scout un petit peu et j'ai rencontré pas mal de scouts. J'étais pas dans les scouts. J'étais à la lisière, un peu marginal mais j'étais tout à fait conscient que le scoutisme avait apporté considérablement à la rééducation. Mais heureusement qu'il y a eu le scoutisme en France. Et à ce moment-là il me dit : « Mais qu'est ce que vous pensez alors des événements, de ce prêtre qui a embarqué des garçons ? ». Il croyait me mettre dans une difficulté.

FT : C'est une question de journaliste.

LC : Ah oui. Il m'a dit souvent : « C'est un journaliste qui vous parle ». Alors qu'il est éducateur.

FT : Il est éducateur mais il a joué au journaliste. Alors donc vous arrivez ... On va quand même reparler un peu de la Prévalaye. Parce que les dix ans vous avez passé vite là ! Pour la Guerre il nous a parlé pendant deux heures mais pour la Prévalaye... ça vous a pas laissé de

grands souvenirs ! Si ?

LC : La Prévalaye ? Extraordinaire.

FT : Donc reprenons. Quand vous arrivez, vous disiez que vous étiez bien peu nombreux. Le groupe des moyens, Chotard. Le groupe des petits, la cheftaine Marchais. Puis un autre stagiaire qui était là. Et vous. Et après, dans votre statut ? Au début, vous nous avez dit que vous êtes au pair, vous n'êtes pas payé. Quand est ce que vous avez commencé à être payé alors ?

LC : Je pense que c'est au bout de trois mois. Ça me paraissait normal d'ailleurs. Ce que je voulais dire tout à l'heure... mais on reviendra tout à l'heure sur la Prévalaye et ce que j'y ai fait, j'y ai reçu, ce que j'ai appris. J'ai dit aux Guyomarc'h en partant... Il y avait une 2CV. Ils courraient derrière la voiture et partant... Je crois que c'était Madame Guyomarc'h qui était là. Je l'ai regardée. Elle et moi. Guyomarc'h était pas là. Guyomarc'h n'était pas là. C'est elle qui m'a dit au revoir. Je lui ai dit : « Juliette, vous savez, j'ai mangé le pain noir mais il était bon ». Et plus tard, après, j'ai dit, mais je ne crois pas que ça ait été enregistré : « Et le pain blanc il est quelque fois fade ». Et c'est vrai qu'à la Prévalaye ç'a a été pour moi un moment, pour moi d'abord, drôlement important, ce qui j'y ai vécu. Dix ans c'est pas rien. Et puis j'avais des bonnes relations avec Guyomarc'h. C'était le patron. Il était pris par un tas de trucs. Finalement, très rapidement ... Enfin très rapidement, j'ai eu des responsabilités dans l'institution bien sûr. Parce que bon je tenais ma place, au service des garçons. C'était extraordinaire. Thérèse y a travaillé aussi.

FT : Vous pouvez nous dire : vous n'étiez pas mariés quand vous êtes arrivés à la Prévalaye ?

LC : Non. Je n'étais pas marié. Un jour, Joubrel encore... Il y a plein de gens comme ça qui ont été à un moment donné au carrefour des décisions. Joubrel, ... sur le côté de la gare, parce qu'il y avait une baraque qui avait plus ou moins louée par Guyomarc'h. C'était un service de l'armée à un moment donné. Après ça a déménagé. Et Guyomarc'h avait installé un petit peu son quartier général comme secrétaire général. Il venait... A cette époque il avait un bureau à la Prévalaye, pour les affaires courantes. Mais pour les affaires importantes, comme secrétaire général, il partait à la gare et il s'enfermait dans le bureau. Il avait à téléphoner, il rencontrait Paul Lelièvre régulièrement, en supervision. Il y a un certain nombre de personnes qu'il rencontrait, la municipalité, enfin bref là où il y avait des instances à rencontrer. Et Guyomarc'h n'était, c'est vrai, pas souvent là. Mais quand il était à la baraque il était à la baraque, ça c'est sûr. Et on le savait à ce moment là. « Juliette, bon, je suis à la baraque ce matin ». Et Joubrel, qui commençait déjà à venir assez régulièrement, heureusement d'ailleurs, enfin pour moi parce qu'il m'a appris plein de choses mine de rien... Mine de rien il m'a appris plein de choses. Et Joubrel... Thérèse vous le dira mieux que moi. Je sais que Thérèse avait demandé des renseignements à propos de... je ne sais pas... C'est à la baraque je crois qu'elle a dû venir. C'est à la baraque. Guyomarc'h avait besoin, je crois, de renseignements ou de rangement de dossiers et je crois qu'elle est venue donner un coup de mains. Et elle a dû rencontrer Joubrel qui a dit : « Ah bon, vous êtes là ? ». D'abord elle l'avait vu Joubrel à l'école d'éducateurs, à l'école Pinaud.

FT : Elle avait déjà fait l'école d'éducateurs, elle ?

LC : Tout à fait. Elle était destinée avant à...

FT : Vous avez dit en 1947 ?

LC : Puis bon elle a bifurqué. Joubrel lui dit : « Mais vous devriez venir à la Prévalaye parce que c'est un établissement, un centre d'observation. Si vous êtes intéressée puisque vous sortez de l'école d'éducateurs, de Montesson, allez voir Guyomarc'h, de ma part ». Et il l'a envoyée voir Guyomarc'h. Et Guyomarc'h, comme directeur du centre de la Prévalaye, il était là, au rendez-vous. Il lui a fait faire un tour de l'institution, dans les baraques.

FT : Guyomarc'h ça ?

LC : C'est lui qui se chargeait de la tâche du recrutement. Et comme c'était sur l'indication de Joubrel c'était très bien, impeccable. Puis moi je me suis retrouvé en face d'une fille, jolie, qui était là. Mademoiselle Besnard. B.E.S.N.A.R.D. Marie-Thérèse Besnard. On s'est salués. Puis le patron a repris Mademoiselle Besnard pour continuer sa visite. Et puis j'ai appris qu'elle avait été ... Mais elle vous précisera tout ça si vous lui posez la question. Finalement, elle a donc été embauchée à la Fédération bretonne. Puis rapidement elle est venue au centre d'observation de la Prévalaye. On s'est rencontré et on s'est marié en 1949. C'était pas en juin mais c'était au mois de mai, le 7 mai. On s'est marié avec bien entendu toute la population délinquante. C'était beau. On s'est marié dans une paroisse où habitaient ses parents. Et on a fait un second mariage, le jour-même, à la Prévalaye, avec une seconde messe de mariage dite par un ami qui était prêtre. Et puis tous les gars de la Prévalaye... C'était beau. Alors voilà, c'était la fête. Et au mois de... je ne sais plus si c'était au mois de juin... Mon fils est né. J'ai assisté à l'accouchement. C'est bête si je ne m'en rappelle plus. C'est peut-être le mois de juin. Mon fils est né en 1949. Je ne dis pas de sottise là.

FT : Vous vous êtes mariés le 7 mai 1949.

LC : C'est ça. Tout à fait. Oui c'est ça. Nous nous sommes mariés en 1949. C'était au mois de... C'est en 1950. Je n'ose pas vous dire le mois. Pourtant j'étais là ! (*Rires*) Enfin, le petit s'appelle Philippe, qui est né. On a commencé la famille comme ça.

FT : Donc, si je peux me permettre, à ce moment-là, quand vous épousez votre femme, vous travaillez tous les deux comme éducateurs à la Prévalaye ?

LC : Tout à fait. Elle a eu un travail... Elle a fait une année de... Après sa licence en droit elle a bifurqué et elle a fait une... Elle voulait faire une licence de psychologie mais elle n'a fait qu'un an parce qu'il y avait un boulot. Elle s'occupait des rapports de comportement avec Juliette Guyomarc'h. Elle avait des rapports de comportements. Elle réunissait des éducateurs qui étaient là pour donner aux magistrats. Les gars venaient à la Prévalaye. Ils étaient donc en observation. Il y avait des rapports toutes les semaines, une réunion toutes les semaines pour avoir des informations sur les groupes, untel, untel, untel. Et puis il y avait après un document. Ce document partait chez le juge des enfants ou à la D.A.S.S. Voilà en gros.

FT : Racontez-nous un peu... Je vous demande ça parce que votre situation, là c'est un peu mon idée, d'être éducateurs tous les deux, est assez rare parce que...

Cassette 3, face 1

... elles habitaient dans la... Vous voyez. Tandis que vous c'est différent. Vous étiez tous les deux professionnels.

LC : Oui, tous les deux, et avec ce que vous supposez, dans un centre d'observation qui s'était ouvert en octobre 1944. Moi j'arrivais donc en 46 puisque je suis allé à la Prévalaye le 7 janvier 46. Guyomarc'h m'avait donné en décembre, son accord et je suis arrivé dans le dortoir.

FT : Et donc il n'y avait pas d'autres couples que vous ? Si, il y avait Juliette et Jacques Guyomarc'h.

LC : Juliette et Jacques. Et puis après il y a eu, longtemps après, il y a eu le couple Rachel Bailly et Georges Bailly.

FT : Ah oui ! Je les connais. Je connais Rachel Bailly.

LC : Vous les connaissez ?

FT : Oui, parce que vous savez quand on a fait la... à l'I.R.T.S. de Rennes, quand on a fait la rencontre. Elle y était, Rachel Bailly.

LC : Bien sûr. Oui, tout à fait. Alors après il y a eu des éducateurs...

FT : Son mari il s'appelait comment ?

LC : Georges. Il a eu un accident. Il conduisait un tracteur. Il s'est renversé et il est mort. Je l'avais emmené avec moi rencontrer l'abbé Pierre à ce moment là. Mais peut-être qu'on reviendra...

FT : Oui, vous nous aviez montré l'archive.

LC : Effectivement c'était important parce qu'au fond... Bon, on avait donc un enfant. Il fallait s'en occuper. La grand-mère s'en occupait aussi un petit peu, de temps en temps quand même. Là où on était dans une baraque. Jolie. Un petit baraquement. Comme on en voit un petit peu là, quand les gens veulent partir en vacances et qu'ils louent un petit baraquement comme ça. Impeccable. On a quand même traîné notre baraque avant que les ouvriers terminent. C'était les Allemands qui l'avaient fait la baraque. Bien fait pour eux. On se vengeait comme on pouvait. C'est pas moi qui ai demandé aux Allemands. C'était deux prisonniers de guerre qui ont travaillé pour reconstruire des baraques neuves.

FT : J'ai appris ça dans les petits carnets, oui.

LC : Ça tenait la route ça. Mais quand je suis arrivé il y avait trois baraques pour les troupes et une baraque en parpaings. Et on a logé ... Il y avait une pièce là.

FT : Et donc vous appeliez ça la baraque ?

LC : Oui. Enfin, à la Prévalaye c'était des baraques. La maison en question c'était une baraque mais c'était, disons, un chalet, pour pas que ce soit trop péjoratif. On était content. On se retrouvait quand même le soir. Tard quelques fois bien sûr.

FT : Vous habitez sur place ?

LC : Oui absolument. Tout le temps.

FT : Dans une baraque ?

LC : Oui. Quand je suis arrivé j'avais une petite chambre, je vous ai dit. Dans un dortoir où il y avait vingt ou vingt cinq gars ça dépendait. Et puis il y avait un bureau. Le bureau c'était en fait un... Comment dit-on ? C'était un ? ? ? écolier parce qu'il y avait un encrier au milieu. Et l'hiver ça gelait là-dedans. Je suis arrivé au bon moment parce que ça gelait. Alors on se les caillait. Il n'y avait pas de chauffage. Il n'y avait pas de chauffage dans les baraques. Après c'était la fête. Il y avait du chauffage dans les baraques neuves qui ont été faites. Les gens étaient tout à fait bien installés. Mais il n'y avait pas tellement de gens qui logeaient à la Prévalaye. Les Bailly ont logé à la Prévalaye. Et puis d'autres éducateurs.

FT : Un petit peu plus tard, quand vous avez un petit peu installé, par exemple avec votre femme, vous étiez logés dans une baraque ? Une baraque entière pour vous à ce moment-là ?

LC : Euh... Oui tout à fait. Je dis baraque parce que c'était en bois mais c'était en somme comme un chalet de montagne. Pas les mêmes lignes mais enfin c'était ça. Il y avait une chambre pour enfant, il y avait des toilettes, une chambre des parents. Non, c'était correct. Mais ce n'est pas tout de suite qu'on a eu ça.

FT : Ça a été assez tard ça.

LC : Quand tout s'est mis en place pour reconstruire les baraques. Et c'est, en particulier les deux prisonniers de guerre qui travaillaient à la Prévalaye, qui avaient été détachés du camp 102. Parce qu'au camp 102 il y a un camp de prisonniers qui se trouvait à trois kilomètres de la Prévalaye. Et on était dans l'ancien château de la Prévalaye qui avait été brûlé quand les Allemands sont partis, en laissant les baraques. Ils ont brûlé le château de la Prévalaye. Et c'est là-dessus qu'on a reconstruit les baraques. Tout était à refaire, tout. Et ce qui nous séparait des lazarets c'était les douves du château. Plus de château. Mais il y avait encore, bien entendu... On était nous sur le territoire du château, qui appartenait au comte de Montrichard. Et le comte de Montrichard nous a donc ... Bon, avec Guyomarc'h il y a eu un accord qui fait qu'on était un peu en quelque sorte locataires des lieux. Alors je pourrais beaucoup parler des... Comment on peut se planquer quand on a des problèmes... Comment ils pouvaient se planquer ? Ils allaient de l'autre côté. Ils traversaient la douve. C'était pas profond. De l'autre côté il y avait une baraque, une baraque ouverte, puis il y avait une cinquantaine de cercueils dedans. On les mettait là en attendant que les prisonniers qui venaient se faire soigner là... Certains ne pouvaient plus... Bon, on savait qu'ils allaient vers la mort. Alors ils commandaient des... C'est con en tout cas ce que je vous dis là. C'est un peu mélangé mais tout ça ça crée des sentiments particuliers. Donc après il y en a un qui se couchait dans un cercueil. Faut le faire ! [Ne le recopiez pas ça. On a vu un jour un gars qu'on cherchait partout. Je l'ai vu rentrer. On était au rassemblement pour les couleurs, à l'époque il y avait les couleurs, de l'entrée de la Prévalaye. On a vu le garçon arrivé avec une éducatrice-stagiaire, qui était arrivée depuis une semaine. Ils étaient partis à côté. Je ne sais pas comment ils ont fait parce qu'il n'y a pas de cercueils à deux places ! Ils sont arrivés, pas chauds. Et puis... « Pas question, pas question ». Mais ils étaient coincés. Je crois que c'est la fille qui a été déterminante dans l'histoire. Le gars est rentré mais à l'occasion il aurait foutu le camp. La fille désirait rentrer parce qu'il y avait le boulot. Voilà quoi. Et puis finalement ils ont été un peu coincés par les horaires. Ils seraient arrivés à sept heures du matin... Mais ils sont

arrivés au moment du lever des couleurs. Avant le déjeuner. Bon, je vous dis ça, ça ne donne rien.

FT : Non, mais c'est une aventure comme une autre].

LC : On peut continuer. Je peux parler de la Prévalaye. C'est important. Quelque part presque plus important que le foyer Henri Guibé. Henri Guibé c'était déjà l'installation.

FT : C'était une autre période aussi.

LC : Je venais chaque semaine aux réunions de chantier. De ce côté-là, quand il manquait des prises de courant quelque part...

FT : Je m'excuse, je reviens encore là-dessus mais votre femme donc... Vous avez été pendant dix ans tous les deux... Elle est restée éducatrice aussi même quand elle a eu votre enfant ?

LC : Oui, oui. Absolument. Elle a eu son congé paternité mais je veux dire elle a apporté en fait une certaine rigueur dans le travail d'observation. Elle a été précieuse pour les Guyomarc'h. Marie-Thérèse a été à la Prévalaye quelqu'un qui a apporté, dans la discrétion, dans le silence, pas comme moi... Et au foyer Henri Guibé, on en parlera peut-être, c'est une histoire importante, vingt six ans. Mais c'est vrai que Thérèse a apporté au foyer Henri Guibé ce que moi je n'aurais pas pu apporter. D'abord comme femme. Parce que quand on a démarré il y avait elle et moi. On est rentré en janvier, en 1956, à la Prévalaye. Euh... On a quitté la Prévalaye pour aller donc au foyer Henri Guibé, que je connaissais puisque j'allais aux réunions de chantier. Mais Thérèse n'avait pas encore vu. Puis on est arrivé et on s'est installé. Il n'y avait pas de garçons. On a attendu presque deux mois. Il fallait réunir un certain nombre de choses, c'était pas complètement terminé. Mais c'était un beau bâtiment. C'est plus tout à fait un beau bâtiment. Bon parce qu'il y a eu... Bref. C'est comme dans la politique : vous avez un ministre et quelques mois quelques années après il s'en va et c'est un autre, il a un autre projet et ce qui était commencé il le finit pas. On peut penser qu'actuellement le foyer Henri Guibé, dans son architecture, d'abord, et puis d'autre part dans son personnel immédiat, bon, ce n'est pas le foyer Henri Guibé que nous avons fait. Ça change. C'est le bordel. Mais c'est vrai que...

FT : Puisque là vous parlez de Caen, votre deuxième période de travail on va dire... Vingt six ans. Dix ans à la Prévalaye, vingt six ans à Caen. Je peux vous demander : vous nous avez dit tout à l'heure que quand on vous a proposé le foyer Henri Guibé à Caen c'était une promotion, ça veut donc dire que vous y aviez pensé avant à votre départ ? Vous l'avez préparé un peu ? Comment vous avez trouvé ce boulot ?

LC : En vérité, j'ai rien préparé. Au bout de dix ans... Je voyais souvent Joubrel, souvent, et puis Guyomarc'h de temps en temps, un petit peu. Il était pas toujours d'accord avec moi. Il comprenait pas bien. Il avait pas tort dans certains cas. C'est vrai qu'il voyait pas bien. Moi j'étais un petit peu... Pour les gamins il fallait pas qu'ils marchent seulement au pas. Il y avait quelque chose à faire. J'ai introduit quelque chose. Non pas que Guyomarc'h aurait été hostile mais... Un jour, ma sœur m'envoie une traduction de Joseph Bédier de *Tristan et Iseult*. Je reçois ça, je mets ça dans ma piaule. J'étais pas encore marié à ce moment-là. Je mets ça dans ma piaule et il y a un gamin qui rentre et qui dit : « Ah, qu'est ce que c'est ? ». J'étais un peu libéral avec les gosses. C'est pas grave. Ils m'auraient pas tapé le bouquin. De temps en temps

ils me tapaient d'une pipe. C'était pas la fête. Déjà que j'avais du mal à trouver... Parce que mes parents avaient gardé ma carte de tabac. Faut le faire. Alors évidemment il fallait que je me débrouille pour trouver des cigarettes. Et les gars ils crachaient de temps en temps comme ça. Et puis là il avait vu le bouquin : « Ah Monsieur, prêtez donc le. On le lira en groupe, tout ça ». Il avait dû entendre parler de ça. Pourtant ça m'étonne. En général, la population qui était au foyer Henri Guibé ne lisait pas forcément *Tristan et Iseult*. Je lui ai dit : « Ben d'accord. Mais moi je vais lire le livre avec vous ». Et ça c'est une des premières expériences que j'ai vécues. On s'est retrouvé, le groupe des moyens et le groupe des grands, dans une vieille baraque qu'il y avait et puis j'ai commencé à lire *Tristan et Iseult*. Et à la fin, vous connaissez l'histoire bien sûr... Et puis en lisant tout ça... Au début ils écoutent, ils rigolent un petit peu et au fur et à mesure ils étaient attentifs. Et vers les dernières pages ils avaient les larmes aux yeux. Les gros balèzes qui parlaient des "boudins", qui parlaient des "cageots", à l'époque où on disait ça quand on parlait des filles, "boudins", des "cageots". Moi je leur disais : « Ecoutez, vous fermez votre gueule parce qu'il n'y a pas de "boudins", il n'y a pas de "cageots", il y a des filles. Vous ne pouvez pas vous permettre de... Puis, comme un mâle... Merde enfin ! Respectez-vous si vous ne voulez pas respecter les filles. C'est pas normal ». Enfin bref. On a parlé. C'était l'amour pur. *Tristan et Iseult* c'est par excellence l'amour pur. On peut pas critiquer en disant : « Elle était pas belle, elle était ci, elle était ça ». C'était extraordinaire le cheminement et quand j'ai lu la dernière page, les gros durs, les gros balèzes, les mecs de dix huit ans et puis les gars moyens ... J'avais pas appris la lecture au sens où... Enfin, je suis branché sur la littérature et tout ça mais enfin je veux dire que je n'ai pas appris la compétence de lire un livre. D'abord il faut l'avoir lu puis l'avoir soupesé, puis de savoir où était les moments importants et pas importants mais qu'il fallait insister pour que le texte... Dans l'épisode un peu dramatique c'est important, à la fois les paroles mais les silences aussi. Et alors j'ai découvert que les mauvais garçons, les truands, les petits mecs, les délinquants, les gros balèzes et les moins balèzes ils pleuraient. Discrètement. Ils s'essuyaient les yeux. Et un silence. Le silence était extraordinaire. Extraordinaire pour moi aussi. Parce que le silence c'est aussi l'acceptation d'entendre des choses. C'est peut-être paradoxal mais je veux dire dans le silence c'est là que se fait la communication entre les garçons. S'il y a pas ça alors on peut faire n'importe quoi, passer n'importe quel film. Il faut qu'il y ait une communion. Et là il y a eu une communion de pensée. Moi je lisais ça parce que j'étais un petit peu branché sur ce qu'on pouvait écrire à l'époque. *Tristan et Iseult* et puis toute la littérature, que ce soit *La forêt de Brocéliande*... Bref. Voilà. On s'est engagé là-dedans et il n'y avait plus de grossièretés, il n'y avait plus rien. Que des gars qui pleuraient et qui n'étaient pas honteux de pleurer. Qui n'étaient pas honteux de pleurer. Il n'y avait pas un mec qui dit : « Tu chiales, pauvre con ! ». C'était le silence d'acceptation. Et brutalement ils ont réalisé les garçons. Ils ont réalisé que... J'avais lu le livre. Mais bon, ma frangine m'avait envoyé une traduction parce qu'il y a tellement d'éditions de *Tristan et Iseult*. C'était de Bédier, celui, à ma connaissance, qui a mieux rendu compte de cet amour impossible. Je me suis aperçu que les garçons... Les filles qu'ils avaient dans la tête c'était plus des "cageots", c'était plus des "boudins". C'était quelqu'un qu'on pouvait aimer. C'était extraordinaire parce que l'amour c'est extraordinaire et que la notion d'amour, je crois, c'était la première fois qu'on en parlait sans s'engueuler, sans se moquer, sans dire de conneries. Le silence était l'acceptation. Or j'avais deux bandes de Tintin, comme ceux de la Prévalaye à l'époque, et j'aime mieux vous dire qu'il fallait faire le poids. Moi je n'ai pas eu à gueuler. Au début j'ai dit : « Ecoutez les gars, si ça vous intéresse pas on ferme le bouquin et on fera autre chose ». « Ah non Monsieur ». Terminé. Et là j'ai appris, que j'aurais dû savoir avant, j'ai appris que ces gars-là, dans la mesure où ils sont capables de cette émotion, de l'amour... Il y avait du grain à moudre parce que, et ça pour moi ça a été une révélation, ça peut être été pour eux la notion d'amour, dans la beauté de l'amour, pas dans l'amour au niveau sexuel, dans la relation à

l'autre. Enfin, ils avaient bien compris ça. Et c'était extraordinaire pour eux mais c'était encore plus extraordinaire pour moi. La lecture avait déclenché ça et ça a été pour moi, comme éducateur, une autorisation de dire : « Mon vieux, là ça marche. Il faut continuer ». Alors Ciné-club. A pied. Quatre kilomètres, de la Prévalaye jusqu'au cinéma, le Royal ou à la Chambre noire. Il y avait un Procureur de la République qui faisait un... Il y avait un film sur l'Irlande, en particulier de O'Flaherty. J'avais emmené les gars voir ça. Ils se seraient emmerdés dans n'importe quel cinéma. Là, le type avait parlé de l'Irlande, de la dureté du pays, des marins. Ils en ont parlé pendant tout le voyage ! Ils en ont parlé pendant tout le voyage, à pied, au retour, à parler de l'Irlande. Ils étaient comme ça intéressés, parce que d'abord le conférencier était de qualité, mais il avait su aussi trouver, quand il parlait de l'Irlande et quand il parlait ... On embarque à tel endroit en Irlande pour aller aux îles d'Aran. Quand même, c'était un peu mystérieux. Ils marchaient. C'est rentré dans mon bagage. Ces gars-là, ils sont capables. On peut faire autre chose encore. Ça manquait à la Prévalaye parce que bon, la Prévalaye c'était un centre d'observation. On avait pas demandé à faire de la culture. S'il y en avait bien tant mieux. Mais je ne me situais pas au plan de la culture. C'était de la culture, la vraie culture. Mais c'était pas dans le programme. Guyomarc'h, à ce niveau-là, me faisait confiance. Il était même étonné que je lise Tristan et Iseult en disant : « Il est fou ce gars-là ! Il va se faire virer ». Ben non. Je ne me suis pas fait virer. Au contraire, les gars en ont demandé. C'est tellement vrai que quand je suis arrivé à la Prévalaye, pardon au foyer Henri Guibé, j'ai fait la connaissance du directeur du Théâtre de Caen, *Jautréard* (? ? ?), qui était un type extraordinaire, qui a lancé le théâtre de Caen de belle façon. J'ai suivi ses pièces parce qu'il était copain avec la compagnie de Saint-Etienne, au niveau théâtral. Un jour il est venu me voir en disant : « Tes gars là, ça t'intéressent pas ... On a ? ? ? *caucasien* de Bertolt Brecht. Tu devrais les inviter à venir ». « T'as qu'à en parler. On va venir avec les gars un soir et tu parleras du *Cercle de craie caucasien*, qu'est ce qu'on y fait, tout ça ». Et puis les gars sont venus. Jautréard assis sur une table dans la salle de télévision. Il y avait là vingt cinq gars qui écoutaient. Ils sont tous venus. Il y en avait plus au foyer. On a démarré avec trente quatre garçons, trente quatre trente cinq. Mais ceux qui étaient là sont venus au théâtre. Ils ont vu *le Cercle de craie caucasien*. Et puis ils ont vu ce petit bout de bonne femme, les problèmes qu'elle avait. Vraiment, c'était joué merveilleusement. On était séduit. On n'était pas malheureux mais je veux dire on était séduit par ce que Brecht avait tenté. Comme *Mère Courage*. Enfin bon. On en a parlé du théâtre. Comme par hasard il y avait Paigné.

FT : Je connais.

LC : Qui venait à la Prévalaye. Il est arrivé en octobre à la Prévalaye. Stagiaire. Il était étudiant en droit et puis il est devenu Juge des enfants. Il s'est retrouvé quelque part... Lui en train de faire une plaidoirie et moi en train d'amener un gars et on avait pas du tout la même vision des choses ! En sortant on s'est un petit peu engueulé. Non, mais on avait des relations excellentes. Vous savez que c'était un handicapé ?

FT : Je sais, j'ai été chez lui. Je l'ai interrogé.

LC : Un grand handicapé. Il venait à pied de Rennes à la Prévalaye. C'est extraordinaire. Jamais un gars ne s'est foutu de sa gueule. Jamais. Mais il assumait. C'était intéressant parce que brutalement les gars ils s'ouvraient sur autre chose. C'était pas dégueulasse, c'était pas con. On s'emmerdait pas, les types jouaient bien, ils disaient des choses importantes, qui étaient reprises par moi sur la route. On parlait un petit peu de tout ça. Ce qui est merveilleux c'est que, à l'autre séance de théâtre, j'ai vu les mecs arriver, je pense à un gars qui s'appelle Léon, qui habitait Cherbourg : « Ouais fais chier, c'est des bourgeois, c'est des cons ».

« Viens voir, tu verras bien ». « Faut que je me sape ? Est ce qu'il faut que je mette une cravate ? ». « Si tu veux. Mets une cravate ». « Vous croyez ? ». « Oui, bien sûr. Tu peux porter une cravate. C'est pas interdit ». Et alors on est parti et puis Léon avec une cravate, propre. Mais alors il avait relevé son col de chemise comme au XVIII^{ème} siècle. Au XVIII^{ème} siècle on portait un espèce de foulard mais le col était en haut, le col blanc qui arrivait très haut. Lui avait trouvé, je sais pas où il avait trouvé ça, il avait trouvé que c'était bien et il avait relevé le col de sa chemise. Ce qui fait qu'il est rentré au Théâtre de Caen, sa chemise relevée, vachement élégant, avec un noeud de cravate. Ça faisait très XVIII^{ème} siècle. Léon. Quand il est ressorti : « Vachement bien, au poil ». Et puis il y avait le juge Paigné qui assistait avec sa femme. Alors c'est des choses qui se sont discutées. Pas avec des types, comment dirais-je, j'ai rien contre eux mais pas contre les jeunes et puis les vieux au fond... Mais c'était la possibilité pour nous, éducateurs, quelque part, de leur apporter ce qu'ils avaient besoin et que ça passait bien parce que ce n'était pas Durand Dupont, c'était l'éducateur qui nous agace et qui gueule de temps en temps. Mais qui était réglo. J'étais réglo avec les gars. S'il y avait un vol... Jamais couvert un vol. A le Prévalaye, enfin à la Prévalaye pas tant que ça, mais au foyer Henri Guibé c'était la tentation permanente. C'était le quai de Vandoeuvre, de l'autre côté c'était l'abbaye du 6 juin, et dans l'abbaye du 6 juin il y en a des vitrines et il y en a quelques unes de descendues. Et les vols de disques aussi. Alors jamais couvert. Mon boulot n'était pas d'être policier. Je ne couvrais pas.

FT : Je m'excuse de revenir un petit peu en arrière mais juste on laisse le foyer Henri Guibé pour tout à l'heure. Et que là on essaye de dire un peu cette période des dix ans. De 46 à 56. Et vous nous avez pas parlé de l'A.N.E.J.I. ? C'est dans cette période là ?

LC : Je vous le dis comme ça. Alors là, j'avoue que c'est con mais... Moi je suis content. J'avais, comme quoi c'est comme le Tour de France, on savait pas comment on gagnait les courses, de l'A.N.E.J.I., quand elle s'est créée, j'avais le numéro 7. En tant qu'anéjiste. Il fallait s'inscrire pour être à l'A.N.E.J.I. Guyomarc'h était le Président et moi j'avais le numéro 7. Je ne sais pas ce qu'avaient les autres. Je l'ai gardé pendant des mois. Puis au bout d'un certain nombre de mois j'ai vieilli aussi et puis ça n'a plus eu d'importance.

FT : Donc vous étiez au tout début, dans les créateurs ?

LC : Absolument. Quand la Prévalaye a démarré, bien sûr avec Guyomarc'h, un certain nombre de pionniers authentiques. Meyer à la source, dans la région parisienne, Guyomarc'h. Qu'est ce qu'il y avait encore ?

FT : Qui dans la région parisienne ?

LC : Meyer. Meyer était dans la Seine-et-Marne. Guyomarc'h en Bretagne. Et puis il y avait un certain nombre de gens que vous connaissez même au C.N.A.H.E.S. parce que Assathiany était un petit peu dans le coin. Et puis qui y avait-il encore ? Ehrhard, je pense bien. Il s'est passé des choses à ce moment-là. Mais pour la Prévalaye, parce que j'avais commencé en effet à parler de ça... Parce que pour moi la Prévalaye c'est aussi un banc d'essai pour moi et c'est aussi une certitude : qu'il fallait pas prendre les gars pour des cons, je suis vulgaire, grossier mais vous savez ce que j'en pense pour l'entendre comme ça. J'avais découvert qu'ils étaient capables d'aimer. Et derrière les grossièretés, les vulgarités, les « Va te faire voir ! », ce qu'on peut dire autour du sexe et à côté, il y avait mentalement, à un moment donné, une communion entre l'éducateur et les gars. Et s'il y a eu des relations, comment dirais-je, fraternelles avec certains garçons, c'est parce que les émotions qu'ils ont vécues, c'est à

travers notre façon d'aborder les loisirs, le sport, le théâtre, bref un certain nombre de choses. Et qu'on était vraiment quelqu'un qui servait à quelque chose. Un jour, un gars m'avait dit : « Mais à quoi vous servez ? ». A quoi je sers ? « Je sers à être à côté de toi. Si tu fais une connerie je peux peut-être t'aider. Si t'en fais de trop tu risques de te retrouver ailleurs, c'est un peu embêtant ». Mais ce discours-là n'était pas du tout du chantage. Il y avait, ça peut être con ce que je dis là, mais je le crois tellement, au plus profond de moi-même, que c'est dommage que les collègues ... Les éducateurs ont fait des choses extraordinaires mais je ne suis pas sûr que les éducateurs d'aujourd'hui savent que l'éducation, le théâtre, le cinéma, certains films, certaines conférences, ils sont capables d'avalier ça. Bien. C'est formidable. Et ce qui est extraordinaire c'est que l'éducateur en sort renforcé en disant : « C'est formidable ! ». Il faut le faire que les mômes de dix huit ans chialent et que les moyens y vont de leur larme. Personne se foutait de la gueule de personne. Et c'était pas repris le lendemain : « Ta gueule, je t'ai vu tu pleurais comme une fille ! ». Jamais. Au moins dans ces moments particuliers. Bien sûr il y avait des grossièretés, des trucs, des machins mais dans des moments particuliers c'était comme une thérapie, pour l'éducateur aussi. C'était aussi la capacité que je découvrais que les adolescents ils valaient mieux qu'ils paraissaient. Et une des raisons de notre "réussite" au foyer Henri Guibé c'est qu'on a mené cette politique-là. Politique de faire monter les gens. Ils sont capables de discuter sur six ou sept kilomètres de ce qu'ils ont vu alors qu'apparemment, ? ? ? *caucasien* c'est pas marrant. Ils ont autre chose à penser, peut-être à leur fille tout ça. Non. On parle de ça. On les introduit, finalement, dans des dimensions qu'ils ne connaissaient pas. On parlera de la Prévalaye sur d'autres activités parce que...

FT : On va manger ?

(PAUSE DINER)

La fondation de l'ANEJI et de sa revue

FT : Comment, vous, vous participez à la mise en route de l'A.N.E.J.I. ? Du bulletin, tout ça...

LC : Oui, oui.

FT : On peut commencer par là peut-être ?

LC : Je rentre en 46, le 7 janvier 46, à la Prévalaye. Pas de personnel formé. Si, il y avait... Je m'excuse. J'ai oublié tout à l'heure. Il y avait en plus un éducateur chef au centre d'observation de la Prévalaye quand je suis arrivé. Educateur chef qui remplaçait un peu Guyomarc'h à ce moment-là et qui avait programmé les activités. Petit détail : c'était le premier danseur de Bretagne. Quand je suis arrivé on m'a dit : « René Tanguy c'est le premier danseur de Bretagne ». Je dis : « Mais avec qui ? ». Avec sa femme. C'était donc le couple du premier danseur de Bretagne. Et c'est comme ça que j'ai été séduit, en quelque sorte, par la Bretagne. Je suis pas breton du tout. Plutôt latin que breton. C'est ma femme qui est bretonne. Ça se voit ! C'est vrai que j'ai été séduit par la Bretagne et c'était vraiment extraordinaire. Et l'éducateur chef m'a dit : « Viens. Je fais te faire voir ». Il y avait des cercles celtiques à l'époque et lui dirigeait un cercle celtique. J'avais assisté à ... Comment dirais-je ... Aux festivités. Aux fest noz. C'est vrai que c'était un beau danseur et son épouse c'était une belle danseuse. C'est comme ça que j'ai été introduit un peu sur la Bretagne. J'arrive donc à la Prévalaye et puis l'A.N.E.J.I. s'est presque... L'A.N.E.J.I. c'est en 47 il me semble. C'est en 47, quand l'A.N.E.J.I. a existé... Dans cette affaire-là moi je suis un mec qui démarre.

FT : Oui, bien sûr. Vous êtes tout jeune.

LC : Les responsables de la... comment dirais-je... formation de l'association c'était bien sûr Jacques Guyomarc'h, Meyer et puis encore...

FT : Et vous, comment vous les rencontrez ?

LC : Eh bien Joubrel, qui était également un des fondateurs avec Guyomarc'h... C'était un peu un conseiller technique en quelque sorte. Moins engagé que ne l'était Guyomarc'h. Ça c'était la passion et la foi de Jacques Guyomarc'h. On lui doit ça. L'A.N.E.J.I. c'est lui d'abord. Moi dans mon coin je lis ça. Guyomarc'h en parlait. Avec telle personne, telle personne. Moi je le savais parce que Guyomarc'h envoyait des circulaires. *Liaisons* c'est autre chose mais les circulaires c'était un peu où en était l'A.N.E.J.I. de la fondation, de la création de l'association, qu'il envoyait à un certain nombre de chefs d'établissement et en particulier aux futurs dirigeants de la naissance de l'A.N.E.J.I. Il y avait tout un travail de préparation. Guyomarc'h y a passé beaucoup de temps avec ces quelques personnes qui constituaient l'état-major pour fonder la profession. En 47.

FT : Voilà. En novembre 47. Je dis de mémoire mais je crois.

LC : Oui c'est ça. J'ai été branché sur l'A.N.E.J.I. Je savais que Guyomarc'h préparait quelque chose. J'étais d'accord mais je ne savais pas encore ce que ça deviendrait. C'était simplement pour plus d'informations. Alors j'ai assisté pour la première fois... Il y a eu un stage en 46 auquel j'ai pas participé, qu'organisait Henri Joubrel, à Val-Fleury.

FT : A Marly.

LC : C'est ça. Moi j'ai pas pu y aller cette année-là parce qu'on manquait de personnel. Mais par contre Guyomarc'h me dit : « Quand est-ce que vous pourrez y aller ? D'accord vous pourrez y aller en 47. On fait une association. Ça démarre. Vous serez au stage. Après il y a l'assemblée générale ». Et c'est là que s'est constituée officiellement l'A.N.E.J.I. Moi j'étais venu pour suivre un petit peu, comme mes chers collègues, qui venaient de partout, de Marseille, de Bordeaux, Nancy, Strasbourg, Rennes, toute la France. Ça venait de partout. Je savais pas qu'autant d'établissements existaient mais des établissements qui étaient représentés par les directeurs c'était des équipes de dix qui arrivaient. Marseille, Bordeaux. Bon, il y avait des gens qui tenaient debout. Moi j'étais dans un établissement, au niveau matériel s'entend, la passion brûlait sourdement mais là vraiment c'était la Bérézina. La qualité du travail bien sûr s'en ressentait mais enfin on était très engagés. Il y avait les directeurs. Moi j'étais un peu ébloui de leur ... emballement. C'était une passion extraordinaire. Moi c'était plus secret parce que bon à la Prévalaye la passion c'était les gars qu'étaient là. Et puis à la rigueur le travail. Mais bon avec Guyomarc'h on rigolait pas tous les jours. Il y avait du boulot et il voulait que ça avance. On était très sérieux. Les rigolades sont venues après. Quelques années après. Le métier était constitué et c'était vachement sympa. Moi j'ai été intéressé par l'A.N.E.J.I. parce que Pierron, un jour, alors que l'A.N.E.J.I. était constituée, en 1947... Il a dû y avoir une réunion en 48 que je ne dise pas de sottises, et Guyomarc'h avait fait une réunion avec la délégation régionale de Poitiers. Pierron était, si je dis pas de sottise, était à Nevers. Et il avait un centre à Guipy, dans la Nièvre. Il avait un centre d'observation. Et on s'était rencontré, les Bretons et la région. Et j'ai appris en discutant qu'il était venu à Marly et on a sympathisé tous les deux. On se disait : « Bon alors,

comment est-ce qu'on pourrait faire connaître la profession un petit peu, parler des problèmes qu'on a dans l'institution ». Alors je dis : « Oui, ce serait bien. On va faire un petit bulletin, d'informations ». On a passé deux jours à Poitiers. On pourrait faire un bulletin d'informations. Qu'on passe des tuyaux.

FT : Que je comprenne bien, parce que c'est important ce moment-là : c'est Pierron qui a son centre d'observation et c'est là que vous allez. Et comment ça s'appelle, je n'ai pas bien noté le nom ?

LC : Le centre de Guipy dans la Nièvre. G.U.I.P.Y.

FT : Donc avec lui vous allez un petit peu réfléchir à tout ça ?

LC : Oui, on a réfléchi à ça.

FT : Vous étiez tous les deux où il y en avait d'autres ?

LC : On était tous les deux.

FT : Tous les deux seulement ?

LC : On était tous les deux. Il y avait quelqu'un qui s'appelait Jacques Michel qui gambergeait aussi et qui travaillait dans ce secteur.

FT : Dans son coin ?

LC : Et il a pondu au même moment... *Liaisons* ...ça s'appelait pas *Liaisons*, ça s'appelait... Le bulletin *Escalé pour Norcy*. Et puis alors pour *Echanges*, la revue *Echanges*. C'était aussi un peu ce que désirait Pierron : « Il nous manque des tuyaux. D'accord on a une association. Mais nous, où est-ce qu'on pourrait écrire pour avoir tel truc, telle réduction, comment ça marche la construction d'une maison ? ». Bon, le problème inhérent à un démarrage d'une association et d'une profession en même temps puisque la profession allait en même temps que l'A.N.E.J.I. « Il faudrait qu'on ait un bulletin ». Alors, on a donc fait un bulletin. On y a participé pas mal, en courriers, en téléphone, entre la Nièvre et l'Ille-et-Vilaine. On s'est retrouvé une autre fois et on a préparé un projet. D'ailleurs j'avais laissé un jour à un stage de Marly-le-Roi une documentation et j'avais apporté un certain nombre de numéros, du premier numéro, sur papier ronéographié. Un éducateur avait fait la couverture et puis le reste... Alors il y a eu Lelièvre qui a bien voulu ... Enfin, on a contacté tout de suite un certain nombre de copains qu'on avait rencontrés, qu'on connaissait pour nous parler de ce qu'ils faisaient, de leur boulot, de la place des éducatrices.

FT : Ah oui, c'est vrai. Il y avait pas mal d'articles là-dessus.

LC : Brigitte Hart avait bien voulu travailler là-dessus, enfin trouver quelque chose. La place de la femme ça a été important. Je n'ai pas vu de revue après où on parlait autant et si bien de la femme dans la profession.

FT : Je vous enverrai aussi, on vient d'écrire un article, on cite beaucoup l'A.N.E.J.I.

LC : Madame Pierron ...

FT : Elle écrivait Madame Pierron !

LC : Ah oui ! Elle a écrit. Brigitte Haardt, qui était la secrétaire d'Henri Joubrel, a écrit également. Au début il y avait comme ça un certain foisonnement de choses extraordinaires. Alors c'était pas la revue magnifique. C'était pas *Lien social*. Encore que *Lien social* n'est pas la plus belle des revues. Mais *Lien social* il y a une couverture à chaque numéro spécial. Là on n'avait pas de fric !

FT : Alors comment vous avez fait la première fois ?

LC : La première fois on a tiré une partie à nos frais. Et un certain nombre d'exemplaires, dont je suis incapable de vous dire exactement le nombre, mais je sais que j'en avais gardé quelques uns puisque j'en avais amené à une exposition et ils ont été barbouillés.

FT : Nous on les a les numéros. On les a tous maintenant. Peut-être qu'il en manque mais on les a tous.

LC : Ça partait de Rennes tout ça.

FT : De la Prévalaye donc.

LC : De la Prévalaye. Et Pierron m'envoyait un certain nombre d'informations. Quand le problème a été posé, à l'Assemblée générale de l'A.N.E.J.I., Jacques Michel avait lui, sorti aussi, de la même façon que nous. Mais on le savait pas, c'est tombé comme ça. Dans son éditorial, c'est Jacques Michel qui dit lui-même... On a fait deux numéros mais qui avaient le même esprit. Ça a été abordé évidemment à l'A.N.E.J.I. Poirat, qui était directeur du centre d'observation de Nancy, et Guyomarc'h, qui était directeur de la Prévalaye, avaient donc abordé le problème, avec Joubrel, de deux revues. Alors ça paraissait un peu aberrant si ces revues avaient une attention nationale. Au départ c'était régional. Puis on s'est dit : « Pourquoi pas, après tout, dans la mesure où ça marche bien, qu'il y a des gens qui accrochent, ça pourrait être une revue nationale ». Car l'A.N.E.J.I. ne vivait que par les circulaires de Guyomarc'h. Mais c'était l'institution A.N.E.J.I. qui démarrait. Nous c'était l'information, la connaissance, la fraternisation, si j'ose dire, d'une même pensée ... enfin, une même pensée ... oui une même pensée, de la logique avec une approche différente. Mais c'était des articles. Le numéro 1 ? Oh c'était un petit bulletin de patronage quoi. Finalement, au Conseil d'administration, le Conseil d'administration a décidé, à la demande de Voirin, qui était patron à Nancy, et de Guyomarc'h, qu'on pouvait pas prendre deux... Si c'était les deux nationales on pouvait pas prendre les deux revues en charge. Il fallait une revue nationale. Et il s'est trouvé que le choix était fait. Moi j'étais tout à fait en dehors de la course. Jacques Michel l'était également. Et puis Pierron également. On était pas au Conseil d'administration, ni au Bureau donc on assistait pas à la réunion. Alors il s'est passé un certain nombre de phénomènes qu'on connaît pas. Il s'est trouvé finalement que c'est, compte tenu de l'institution, des uns et des autres, finalement l'A.N.E.J.I, le Bureau, a décidé qu'il y aurait une seule revue et que cette revue serait... *Liaisons*. Il avait déjà parlé de ça Guyomarc'h mais comme ça, c'était pas... A la limite on savait pas très bien comment ça se déroulait. J'étais pas branché. C'était comme si... Une petite affaire de famille, entre copains. Mais il est évident que notre désir c'était effectivement de donner une importance à la revue, en fonction des désirs des éducateurs. Et puis nous on avait quelques idées là-dessus : « Qu'est-ce que vous faites chez vous ? Comment vous travaillez ? Et les femmes, où est-ce qu'elles sont ? ». Bref

un certain nombre de questions. J'aimais qu'on réponde là-dessus. On a pensé qu'on pouvait... Si on interrogeait on en obtiendrait un certain nombre d'informations. Ce qui est vrai d'ailleurs, entre les premiers bulletins, qui étaient un peu du patronage, mais tout de suite là, quand on a décidé de faire une revue nationale, qu'elle s'appellerait *Liaisons*. Jacques Michel a été interpellé par Poirat. Il a dit : « Je suis d'accord ». C'était sympathique parce qu'il avait vachement bossé et son premier numéro avait de la gueule. Je pense qu'il aurait fait vraiment quelque chose de fort intéressant. Je trouve qu'il a été d'une humilité telle qu'il a tout à fait accepté et il le dit dans son éditorial.

FT : Oui, c'est comme ça que je l'ai appris.

LC : Il est beau, mine de rien, parce qu'il s'est vachement frustré. Ni lui, ni moi ni Pierron n'avons été mêlés à cette affaire. C'est le Bureau national qui a décidé que en effet on ... Il a été dit : « S'il y a du changement on va débattre de ça à l'assemblée... au Bureau ». C'est tout. Moi j'étais stagiaire avec... je sais pas moi... quarante personnes, des hommes et des femmes, à propos de ce qu'est la profession mais comme ça, entre copains. Mais au niveau du bureau, ça s'est décidé à un autre niveau, à un niveau, disons le mot... Je voudrais pas qu'on confonde ce mot-là, c'est pas péjoratif mais... A un niveau politique. Ils ont dit : « On pourrait peut-être démarrer comme ça ». Donc *Liaisons* est né à partir de cette assemblée générale qui a décidé que ce serait *Liaisons*, qui serait trimestriel. Et puis après voilà, on s'est dit... J'ai dit à Pierron : « T'as vu ? *Liaisons*, c'est notre affaire. Le Bureau en a décidé comme ça. On va contacter Jacques Michel et lui dire merci de cette générosité ». Je ne suis pas sûr que ça se passerait comme ça aujourd'hui. Je crois qu'on croyait tous au Père-Noël à l'époque...

Cassette 3, face 2

... et l'autre en 94, que je vous passerai. Une copie de la lettre. Les deux, c'est merveilleux. Je me retrouve là-dedans moi, entre Guyomarc'h et Jacques Michel. C'est beau. Jacques Michel est un rêveur, et puis de temps en temps comme ça un romantique. Mais il y avait des tas d'éducateurs et d'éducatrices romantiques à ce moment-là. Il a été le porte-parole d'une certaine population qui croyait au Père-Noël. Ils croyaient au Père-Noël. Ils voulaient absolument être dans l'enfance en difficulté. Il y avait très peu d'éducateurs à l'époque, spécialisés, le mot n'existait pas encore à ce moment-là, et des éducateurs qui travaillaient dans un certain nombre de secteurs : centres d'observation et centres de rééducation. Dans l'insertion sociale. Les milieux ouverts, à l'époque, n'existaient pas. Ça s'est créé après. Alors bon, *Liaisons* est né comme ça. Et puis Guyomarc'h, ça c'est sympathique... Guyomarc'h, c'est curieux, en général, pour une affaire comme l'A.N.E.J.I., il était d'une confiance totale. Il n'était pas mécontent après tout que ça arrive à la Prévalaye. Et puis Guyomarc'h aurait pu nous donner un coup de mains. Il nous a laissé tranquilles. Je n'ai jamais eu une lettre de Guyomarc'h. Et Guyomarc'h ne m'a jamais pris à part pour dire : « Ecoutez, cet article-là je ne suis pas d'accord ». Il aurait pu. Il était Président ou Secrétaire général. Mais il n'est jamais intervenu. J'ai reçu deux, indépendamment des lettres familiales je veux dire et des lettres officielles de Président ou de Directeur, il m'a écrit deux lettres. Celle que je vais vous montrer et puis, si c'était possible, je ne sais pas si ça rentre dans vos attributions, mais je verrais bien dans la conclusion de ça l'éditorial de Jacques Michel et la lettre de Guyomarc'h. Il y a un beau commencement et il y a une belle fin. 94 ! Et je vous la donnerai dans sa totalité. Avec notre ami Cartry, je ne lui ai donné qu'une partie de la lettre. Je lui en ai quand même envoyé un extrait, qui dit bien ce qu'était *Liaisons*. Moi, je suis heureux entre ça. Entre le numéro 1 et puis le numéro 116-117. Et j'ai arrêté *Liaisons* trente ans après, en 1981. Je suis parti du foyer Henri Guibé en 82, pour laisser et pour éventuellement aider Jacques

Ladsous à passer le relais, pour démarrer, puisqu'il prenait le relais de *Liaisons*. Ladsous l'a pris quelques années et ensuite Bernard Reeves a repris *Liaisons*. Ça a duré... Je crois que ça a dû durer trois quatre mois. Mais ce qu'écrit Guyomarc'h c'est... Il s'agit bien du *Liaisons*...

La revue *Liaisons*, sa gestion, son fonctionnement

FT : Donc vous, vous vous êtes occupé de *Liaisons* jusqu'à quelle date ?

LC : 1981. J'ai démarré le numéro 1... euh ... avec... Et puis, j'ai dû vous le dire, on m'a envoyé un texte. Moi je suis resté dans la poésie. Je voulais pas jouer les cadors. Il fallait tirer un coup de chapeau à celui qui avait accepté de lâcher ce qu'il faisait au bénéfice de quelqu'un d'autre. C'était à Rennes, c'était pas à Nancy. Il est possible que les adultes quelque part gambergent mais à notre niveau ce qui est important c'est de sortir quelque chose. Alors c'était donc en 1954, décembre 54. Le premier numéro de *Liaisons* c'est décembre 54 et puis le premier éditorial c'est Jacques Michel qui l'a fait, sans autorisation de Joubrel, de Guyomarc'h. Il l'a fait paraître et très bien. Même si ça paraît comme ça un petit peu de politique, c'est vachement bien. Il a fait ça merveilleusement.

FT : Dites alors, c'était quand même un sacré boulot ! Vous relisiez tous les articles ?

LC : Pas tout. Je ne rédigeais pas tous les articles. Je les sollicitais. Je les sollicitais.

FT : Vous les sollicitiez ?

LC : Ah oui. Je les sollicitais. Mais pendant ... Je ne veux pas dire de sottise mais jusqu'au numéro 5... Le 1... Le 2 c'était différent. J'avais écrit dans le 1, je vous l'ai dit, sur mon ami Bernard. Un petit coup de poésie mais c'était vrai que ce garçon-là existait, c'était pas dans ma tête et j'avais désiré à ce moment-là... Jacques Michel m'avait dit : « Je ferai l'éditorial ». Et puis d'autres articles. Lelièvre avait également écrit. Enfin un certain nombre de collègues comme ça. Et puis à partir du numéro 5, alors il y a eu comme une vitesse de croisière. C'était vrai parce qu'on s'en aperçoit à la couverture. C'était odieux au premier numéro, dégueulasse. Mais enfin... Alors j'ai gardé, bien sûr, tous ces numéros là. Au fur et à mesure il y a eu... ça c'est des *Liaisons* qui a couru sur sa vitesse propre. Au fur et à mesure qu'un numéro sortait, ça donnait des idées à d'autres éducateurs alors les articles venaient et c'était bon les articles parce qu'il y avait une recherche, il y avait un besoin, il y avait un conseil, on n'était pas d'accord là-dessus. *Liaisons* était largement ouvert. Seulement une lettre, avant le numéro 5, que j'ai reçue. C'était adressé à *Liaisons*. Au centre d'observation de la Prévalaye. *Liaisons*. « Je comprends que vous savez écrire des articles sur la pédagogie, tout ça, la psychologie. C'est pas ça qu'on te demande ». L'auteur de lettre écrivait à *Liaisons*, impersonnellement. Mais moi j'étais patron de *Liaisons* donc comme c'est arrivé à la Prévalaye. « Vous êtes pas faits pour ça, c'est du baratin ». Déjà, il y avait quelques maîtres à penser de l'éducation, de la réinsertion sociale, et il ne fallait surtout pas se sentir un peu... avoir des états d'âmes et d'approches spécifiques, particulières. Ça agaçait un peu et je crois que ça a fait peur. Il y a quelques personnes qui le signalaient. Ça fait peur. Qu'est-ce qu'ils vont raconter ? Et comme ils n'étaient pas dans le courrier à l'A.N.E.J.I. à ce moment-là, c'est la seule lettre pratiquement qui nous arrivée en continuité. *Liaisons*. *Liaisons* était devenu une personne maintenant. Mais pas Casali. C'était une autre personne. Ça arrivait à moi. Je devais prendre compte, comment dirais-je, prendre compte un peu de ce qui était écrit. J'ai été choqué, d'autant plus que je connaissais les mecs qui m'ont envoyé ça. Bon, je n'ai pas fait de commentaire. C'est à partir du numéro 5 qu'il y a eu déjà comme une cohésion. A ce

moment-là, Liaisons prenait forme. C'était plus qu'un bulletin. Ça devenait progressivement une revue. Et on voit l'évolution quand on regarde les numéros de Liaisons. Il est évident que c'était une vraie revue. Avec des couvertures qui changeaient. On avait un imprimeur pas con qui savait bosser faire de la mise en page. Ace moment-là, progressivement, inexorablement ça arrivait les articles. « J'ai lu dans tel article... Je me permettrais de dire que je ne suis pas d'accord ». C'était vachement ouvert. C'était pas violent. Sauf cette... ce pavé que j'avais reçu. Mais je voyais bien les raisons pour lesquelles ils disaient ça : « Qu'est-ce que c'est que ça, une revue à l'A.N.E.J.I. ? Et nous qu'est-ce qu'on va faire là-dedans ? Où est-ce qu'on va exister ? ».

FT : Et donc pour avoir les articles c'est quand même vous qui à chaque fois demandiez aux gens d'écrire ?

LC : Ah oui ! C'est à dire que grâce au stage que j'avais fait à Marly j'ai rencontré... Enfin à l'époque on pouvait rencontrer la fine fleur de la rééducation. C'était eux la rééducation. C'était eux la réinsertion sociale. C'était eux qui... C'est l'amour de l'autre, des gamins, des humains... Je ne vais pas trop faire de poésie et pas trop faire du... faire de l'illusionnisme du cœur... Mais c'est vrai que les gens qu'on rencontrait à Marly, c'est formidable. On était sur la même longueur d'ondes. On arrivait d'horizons différents. Il y avait des Scouts de France, d'autres des gars qui étaient à gauche, un peu communistes, de tous milieux. Et on se retrouvait et on était d'accord. On était joyeux ensemble. C'était extraordinaire. C'était une renaissance. Une renaissance de quelque chose qui avait existé avant. Des hommes et des femmes qui voulaient faire quelque chose. Et progressivement ça s'est spécialisé un peu. Bon au début le petit bulletin. Puis finalement, c'est quelque part un jour une critique a été faite par un type qui avait écrit dans un bulletin de l'U.N.A.R. qui avait parlé de *Liaisons* en disant : « Oui, nous avons constaté qu'une petite revue qui a des accointances avec les grands maîtres de la rééducation, qui s'appelle *Liaisons*, a écrit que... ». Une critique vacharde. Alors j'ai eu des lettres. J'ai laissé pisser. C'est pas que j'avais pas envie de répondre mais voilà. Les éducateurs auraient pu répondre. C'est pas moi qui allait le faire parce que d'abord je n'avais pas à gueuler comme Saintignon. C'était pas élégant ce qu'il avait fait mais c'est vrai que les Scouts de France, en la personne, on en parlait tout à l'heure, du patron, Astruc, qui disait : « Alors, on ? ? ? ? (*inaudible*) toujours ». Parce que Joubrel enfin... Il a pas démarré dans les premiers numéros. Joubrel a démarré, on peut dire, à partir du numéro 5, en donnant quelques informations. Et puis il est parti faire un séjour aux Etats-Unis. Et alors il m'a envoyé un texte. J'ai rencontré après Henri Joubrel. On a parlé. Il faut reconnaître aussi à Henri Joubrel qu'il n'a jamais pesé, jamais pesé, comme Guyomarc'h, jamais pesé, sur *Liaisons*. Mais par contre alors, différent de Guyomarc'h qui était plus taciturne, lui parlait Joubrel. Il disait : « Tiens, dis donc j'ai lu... Pas mal ton article ». « Oui. Je leur ai demandé plusieurs articles comme ça. Ça serait intéressant de... ». Si j'étais pour aller plus loin, OK. Il m'envoyait des messages. Mais il ne m'a jamais dit : « Ne dis pas ça, c'est complètement idiot, c'est pas normal ». En tout cas pas dans les débuts. Mais même après, quand *Liaisons* a pris sa vitesse de croisière. On a donc tiré, en trente ans, 116 numéros. 116-117. Numéros spéciaux. On en a sorti deux. Deux numéros spéciaux à trois mois d'intervalle. Bon alors c'était un numéro spécial par an. Là, ce qui m'étonne encore, je ne ferais pas d'analyse de ça parce que j'étais pas chez eux. J'étais un éducateur mais j'avais *Liaisons*, il fallait que je m'occupe de ça. Mais j'étais toujours étonné de la qualité des articles. Des fois on en parlait. Je ne tenais pas compte de ça. Je n'ai jamais été con en trente ans de dire, de monter en engueulade. Je parle de la population, des éducateurs hommes et femmes. Pas sur *Liaisons*, mais sur la pédagogie, sur la façon dont fonctionnait l'institution. Le milieu ouvert par exemple, qui démarrait. Ils s'engueulaient de temps en temps dans des articles. Le numéro

après on expliquait. C'est à dire que à la fois, dans la mesure où ils avaient de l'imagination, cette imagination donne un numéro qui était forcément très bien parce que l'imagination de ce numéro chatouillait un petit peu les éducateurs qui avaient des choses à dire *et* puis brutalement ils se trouvaient confrontés à des positions d'éducateurs. Et alors là il fallait répondre. Mais ils l'ont fait et il y a un moment donné il y avait une tribune libre. Voilà. Je veillais, enfin j'écrivais peu. Je suis sûr que j'ai moins écrit dans *Liaisons*, par rapport à tel établissement, que Joubrel. Si on comptait les lettres que Joubrel m'a envoyée en trente ans, il y en a un sacré paquet. Dans le nombre de lettres que j'aies il y en a un sacré paquet. Alors c'est merveilleux, c'est dérisoire, on rigole, on dit : « Ah il est vache ». Et pourtant... Voilà. Il mettait des pavés là où il fallait. C'était une vision générale. C'était pas son genre de s'expliquer avec untel ou untel. S'il le faisait il le faisait : « Bon, moi, à titre personnel... ». Mais il n'a jamais dit : « Je ne suis pas d'accord ». Guyomarc'h n'a jamais rien dit. Il m'a laissé dans une liberté totale. A tel point que je me suis dit : « Merde, il pourrait bien me dire un petit peu... ». Dix ans à la Prévalaye ça fait pas mal de numéros de *Liaisons*. Il a toujours... Il a envoyé des trucs, il a envoyé des photos par exemple, à propos de l'A.N.E.J.I., de ce qu'il faisait. Mais, je le dis parce que je ne suis pas sûr que les gens pensent que je pouvais être manipulé. J'ai jamais été manipulé. Ni par Guyomarc'h ni par Joubrel. Joubrel, lui, il suggérait des choses mais il était là : « Ah là, tu l'as lu, t'as lu untel ? ». Mais moi quand je recevais l'information je me disais : « J'aimerais, quand il parle de ça, faire un reportage ». Et je me suis mis à cavalier. Je suis allé à l'étranger bien sûr. Avec mon argent. J'ai commencé à faire des reportages, c'était déjà pas mal, et des entretiens également. J'ai rencontré un certain nombre de... Je ne sais pas, Joffre Dumazedier par exemple. Je ne sais pas ce que vous dites du texte que j'ai laissé mais j'ai publié un article de Dumazedier. Prostitués homosexuels à Copenhague, en Guyane également. Je suis parti en Guyane, qui a été écrit non par notre maison mais par *Convergences*. Il y avait un certain nombre de problèmes. J'ai quand même pu bouger pas mal. La Russie. Je préparais des articles. Malheureusement en Russie, j'ai pas trouvé ailleurs j'étais dans un groupe. J'ai trouvé ça un petit peu... Que la logique était... Parce que j'avais espéré rencontrer des centres d'éducation soviétiques. Et on m'avait dit : « Vous êtes dans un groupe. Il y a pas de problème. C'est un touriste qui a organisé ça. On vous permettra de visiter les maisons d'éducation ». J'ai jamais pu visiter des trucs comme ça. J'ai visité les camps scouts. Les pionniers rouges. Et ça m'a rien appris. Les habits c'était bien mais les sanctions... Les informations que j'ai eues c'est du guide, la guide, qui s'appelait pas Nathalie mais un peu comme ça.

FT : Des touristes.

LC : Ah oui. Tout à fait. Et puis de jeunes *probenicka*, c'est à dire deux jeunes stewardess dans le train. Je voulais aussi, une pierre deux coups, voir un peu ce qui se passe là-bas et puis moi je voulais prendre le transsibérien. Je dois être un peu rituel de ce côté-là parce qu'il faut que je bouge. Et j'étais allé dans le transsibérien. Ça me donnait une excuse. Après tout je payais. J'ai voyagé dans le transsibérien pendant quatre cinq jours. Malheureusement il a fallu s'arrêter quelque part et on s'est arrêté à... On parlait de ça tout à l'heure... On s'est arrêté à Irkoutsk, qui était en Asie soviétique. Vers le Nord. C'est pour ça qu'on a l'impression... La petite photo qui est au dessus du fléau, dans la salle, je l'ai achetée à Irkoutsk. Irkoutsk c'est la légende de Jules Verne, qui a écrit *Michel Strogoff*, le type à qui on brûle les yeux. Alors, je ne suis pas parti comme ça. Je suis parti avec un groupe. Huit dix. En général à gauche. C'était pas traditionnel mais là il y avait un Parti Communiste qui ne travaillait qu'avec des gens de gauche et mon projet c'était, dans les endroits où on s'arrêtait, Moscou ou ailleurs, de pouvoir connaître un peu les modes... Comment dirais-je ? D'éducation. Et ça se fait en fait de vive voix par la guide. Les *probenicka* c'était des stewardess un peu. Elles avaient un petit

coin où elles faisaient la cuisine, le thé. Elles servaient le thé en fin de journée alors que la guide là... Bon on rencontrait, on parlait avec des gens. Moi je lui dis : « Ecoutez voilà ». Elle me dit : « Vous allez avoir besoin d'un coup de mains pour l'éducation ? Moi je peux vous parler de l'alcoolisme, moi je peux vous parler du marché noir, encore de telle et telle chose ». Alors j'avais des informations. Ça venait d'elle. Or je ne me suis pas senti, comment dirais-je... Je ne me suis pas senti... euh... libre de répéter ce que m'avait dit cette guide de tourisme, parce qu'elle m'a dit des choses fort intéressantes. Il y avait de quoi faire un article. Une étude. Un article. J'aurais pu écrire à mon arrivée à Moscou. Quand on est parti pour prendre l'avion à *Chernitovo*, là encore un embarquement pour l'est, je me suis fait accrocher par deux trois mecs qui me demandaient du fric et qui disaient : « Des roubles contre des francs ». Et puis il y en a qui tapaient dur. Alors on aurait pu faire comme ça un portrait un peu de...

FT : C'était quelle année ça ?

LC : 1981. L'année après les Jeux Olympiques où les Russes avaient été très mécontents puisqu'ils n'ont pas participé aux Jeux Olympiques. Les Américains n'ont pas participé aux Jeux Olympiques parce qu'ils étaient... euh... à Moscou. Ils se répartissaient dans les différentes villes soviétiques. Alors j'ai gardé ça pour moi, j'ai pris de notes. Mais je ne l'ai pas fait.

FT : Mais dites, quand vous faisiez l'A.N.E.J.I. au début où est-ce que vous preniez le temps de faire tout ça parce que c'était un sacré boulot quand même de tenir une revue ?

LC : J'ai vécu, je le dis, parce que ça me plaisait bien. Thérèse m'a aidé considérablement dans les travaux matériels avant que *Liaisons* soit expédié par une imprimerie de l'A.N.E.J.I. qui réceptionnait, qui... Mais moi j'avais l'adresse des gens. Il fallait donc faire les enveloppes, à la main, et puis ensuite il fallait les dispatcher parce que je les portais à la Poste et à la Poste il fallait qu'ils soient, comment dirais-je, classés, en fonction du poids et des régions différentes.

FT : Vous aviez un imprimeur ?

LC : Bien sûr. J'ai eu deux imprimeurs. Deux imprimeurs mais celui qui avait le plus de qualités c'était l'imprimerie de Rennes parce que... Je regarde *Lien social* c'est aberrant. Vous voyez le résultat de la qualité, les travaux typographiques c'est zéro ! Jamais on jamais on avait des termes écrits comme ça. On écrit comme ça, en bout de page, puis le mot est coupé en deux. C'est pas très bien fait ça. Moi je parle de l'imprimerie, je ne parle pas de l'article.

FT : Donc ça veut dire que pour préparer un numéro il vous fallait combien de temps ? C'était d'un numéro sur l'autre ?

LC : Au trimestre. C'était trimestriel. Moi j'avais treize ans. Un tueur des abattoirs de la Villette, qui habitait dans la même rue où habitaient mes parents, que je connaissais bien... A la Villette ils avaient leur blouse qui descendait, un peu verte. Ça traînait. Je me souviens, il m'avait dit un jour... Evidemment il était allongé une chaise longue. Il revenait du boulot, de l'abattoir de la Villette. Il était sur une chaise longue.

« Bonjour Monsieur ».

Et puis il dit : « Alors P'tit Louis, comment ça va ? ».

« Ça va bien M'sieur ».

Et il me dit : « Qu'est-ce que tu feras plus tard P'tit Louis ? ».

« J'serai rédacteur en chef de *l'Humanité* ». (Rires). C'était un peu limité.

Alors oui, c'était du boulot. Il fallait écrire, il fallait téléphoner aussi, contacter des éducateurs qu'on avait vus par exemple au stage de juillet. Et puis ça se parlait beaucoup.

FT : Et les éducateurs ils écrivaient facilement ?

LC : Oui. Paradoxalement, on a toujours dit...

FT : C'est drôle, on dit toujours qu'ils n'écrivent pas et en fait ils écrivent.

LC : On ne dit plus ça maintenant. J'ai dit ça à Rosell qui est un chef de rubrique d'Erès, qui s'occupe de la collection « Educateurs ». J'avais dit, en téléphonant : « Ah mais les éducateurs n'écrivent plus ».

FT : Oui, on dit ça souvent. Moi je crois que ce n'est pas vrai.

LC : Il m'a répondu : « Ah non c'est fini. Les éducateurs, ils écrivent. La preuve c'est que chez nous on a effectivement... ». Ils avaient sorti le bouquin de Bertrand, Paul Bertrand. Alors évidemment, maintenant les éducateurs écrivent. J'avais bien assez de propositions mais c'était resté un petit peu... J'avais fait un certain nombre d'articles comme ça. Et puis j'ai laissé tomber.

FT : Et quand vous réclamiez les articles ils vous les donnaient au moment où il fallait ? Ils n'étaient pas en retard ?

LC : Des fois oui. Mais écoutez, attendez je vais vous dire : si, mais c'était quand même rare.

FT : Ils étaient sérieux.

LC : Quand ils écrivaient. Et il y a eu une période faste c'est sûr. C'est quand... Les accords de travail en 58, extraordinaire. Les lettres qu'on a reçues et les lettres que Joubrel envoyait. Vous vous rendez compte que ... Enfin c'est toujours *Liaisons* mais les accords de travail ça a été une sacrée affaire ça. En 1958 les accords de travail sont signés. Mais Louis Casali il était éducateur, sans qualification professionnelle. On était des centaines à pas avoir de qualification professionnelle. Des centaines. Et puis les accords sont arrivés en 58. Mais j'étais déjà chef d'établissement moi quand ces accords sont arrivés. Je crois que j'ai passé la commission de sélection des directeurs... J'étais rentré au foyer Henri Guibé en 19... 1956. Or j'ai passé une commission effectivement. J'avais plus de cinq ans dans la profession. C'est vrai que j'ai eu des certificats parce qu'il fallait, à cette commission, apporter des garanties. Pas de problème. Mais c'est extraordinaire, on n'était plus porteurs d'eau, on n'était plus des gourmets, on n'était plus des amuseurs de gamins, on avait une profession reconnue. C'est formidable ça pour un homme et une femme. Ils étaient enfin quelque chose qui n'était pas simplement des pions comme ça. Ils avaient une profession. Alors il y a eu des lettres qui ont été échangées avant, quand on parlait et puis après, les petits problèmes que ça pouvait poser pour des gens qui étaient dans l'obligation de faire une école. Et avec des garanties. Et c'est après que nous avons, à l'initiative du Ministère de... La D.A.S.S., la D.D.A.S.S. du Calvados et puis l'Education Surveillée, les chefs d'établissement, les directeurs qui étaient priés de faire des perfectionnements pour obtenir, comment dirais-je, obtenir les compétences et puis peut-être des diplômes. C'était organisé, ça, par l'A.N.E.J.I. C'était des choses fort intéressantes.

FT : Toujours dans la revue, vous n'aviez pas de comité de rédaction ? Vous étiez tout seul ?

LC : Oui. C'était à la fois un peu mon malheur et puis mon bonheur. Parce que de temps en temps il n'y avait pas l'article, ça n'arrivait pas tout le temps mais la majorité des articles... Moi je pouvais de toutes façons sortir un numéro. Oh il y a un peu moins de pages mais progressivement ça c'est... C'était un petit peu la bagarre dans la profession parce que bon les accords de travail tout ça. Alors, il y a eu des dissensions, des gens qui n'ont malheureusement pas pu être acceptés. Il a fallu qu'ils entrent à l'école alors des écrits, des machins tout ça. Puis ils écrivaient dans *Liaisons*, ils téléphonaient. Mais il a bien fallu que je me débrouille tout seul. Au fond, mon superviseur c'était Joubrel. Trente ans. Pendant trente ans. Un peu moins parce qu'il a démarré au numéro 5. Trente ans. Mais il a voulu tâter le terrain pour savoir si c'était possible. Quand il a vu qu'il y avait cinq numéros, ça fait pas mal cinq numéros ? Ça fait un numéro par trimestre. On a acquis une certaine réputation. Mais jamais l'idée est venue de, comment dirais-je, de constituer un comité de lecture. Alors j'ai eu une très grande liberté dans l'affaire. Finalement, la liberté que j'ai eue c'était de me lancer ou d'accepter des articles que dans un comité de lecture, peut-être, j'en sais rien, mais dans un comité de lecture : « Oui mais là on peut pas, c'est pas possible ». Il y aurait eu... Je pense que *Liaisons* n'aurait pas vécu avec autant de... vécu par moi bien sûr... avec autant de passion. Parce qu'on aurait dit : « Untel est pas d'accord, on peut pas faire ci, on peut pas faire ça... ». Il n'y avait pas d'agressivité véritable. Alors : pas de comité de lecture, une très grande liberté, et puis une garantie, Henri Joubrel, qui était le superviseur. C'est moi qui lui donne l'étiquette de superviseur. On n'a pas demandé au Bureau national que Joubrel devienne... C'est ce que je disais l'autre jour à Cartry. Il disait : « Alors comment ça marchait au Bureau national ? Qu'est-ce que vous faisiez vous au Bureau national ? ». J'étais au Bureau national parce que j'étais rédacteur en chef de *Liaisons*. J'avais des comptes à rendre au Bureau mais je n'y allais que quand le Bureau me convoquait. C'est rien, je peux les compter sur les doigts d'une main les convocations du Bureau. Non, de ce côté-là c'était impeccable. Peut-être que le fait qu'Henri Joubrel ait été un petit peu... Il était d'ailleurs chef de rubrique. Il avait les informations, des revues et ça donnait des éditoriaux, en majorité. Et ça donnait une certaine surface quand même, de stabilité auprès, non pas forcément des éducateurs mais des autres institutions. Alors, il était en quelque sorte... Mine de rien, au fond, il était... Bon... L'agent de service quoi. Puis c'est pas que des autoroutes. Il fallait lire. Et ça c'était très important. Quand j'avais comme ça des doutes sur quelque chose je lui donnais à lire, s'il voulait bien les lire. Il était à Saint-Malo et puis passait du temps l'été à la Prévalaye quand même. Souvent. Alors il disait : « Ah oui, tiens, est-ce que tu as vu untel ? Tu as lu son article ? Qu'est-ce que t'en penses ? ». Si je voulais que la revue existe il fallait accepter une ouverture très grande et au fond l'équilibre se faisait parce que dans chaque numéro il y avait, pas toujours, il y avait comme des réponses aux articles précédents. Ah ça a pris une certaine extension ! Joubrel est resté toujours le même sinon qu'il vivait toute l'année à Saint-Malo, au dessus de la statue de Jacques Cartier, qui pointait sans doute sur le Canada. En face il y a le rocher, où est enterré l'écrivain... Et il disait comme ça... Pour moi il y a un peu de cinéma derrière tout ça. : « Combien de fois te dirai-je que la virgule est la respiration de la phrase ». (*Rires*). Je dis : « Henri, t'es marrant toi, est-ce que tu crois que moi je vais faire, mettre des virgules ». Moi j'ai un problème personnel et sûrement je ne mets pas les virgules où mon gendre par exemple qui est un prof de français qui est en train de préparer l'agrégation, des fois quand il bosse un peu il dit : « Tu mettras les virgules où il faut. Très bien les virgules. Des fois les virgules on les met où on veut ». En tout cas voilà. La majorité des articles étaient écrits par des éducateurs et c'est vrai qu'il y avait des virgules qu'il ne fallait pas oublier quand même. Joubrel les voyait tout de suite. C'est tellement vrai d'ailleurs qu'il voyait non

seulement les virgules que je disais : « Mais ce n'est pas moi. Je ne corrigerai pas les virgules ». D'autant plus qu'on avait un correcteur. On avait un correcteur.

FT : A l'imprimerie ?

LC : A l'imprimerie oui, oui. Tout à fait. Il y avait un correcteur mais un correcteur ça fait aussi des fautes, ça oublie des fautes et puis quand il corrigeait une ligne, quelques fois il faisait une faute dans l'autre. Alors c'était pas marrant. Il me répétait ça souvent. C'était un jeu d'ailleurs de dire ça.

FT : Vous, vous n'avez jamais fait partie du Conseil d'administration à l'A.N.E.J.I. alors ?

LC : Eh bien j'étais au Bureau. Ça porte un nom ça. J'étais désigné d'office.

FT : Délégué à quoi ?

LC : Eh bien de *Liaisons*. A ce titre-là j'étais au Bureau. Mais au Bureau vous savez j'y allais pas forcément. C'était impératif. On me disait : « Il faut que vous veniez ». Bon ça n'empêche que je faisais partie du Bureau mais je n'étais pas souvent convoqué. Bon, un type m'a raconté : « Tiens un jour il y a un type qu'étais au Bureau, comment se fait-il qu'il est pas encore passé ? ». En dehors de ça jamais. Le Bureau n'a jamais en tout cas émis de blâme et en tout cas je ne le sais pas. Mais si je ne le sais pas il n'existe pas. J'ai pas reçu de lettre, j'ai pas reçu d'engueulade.

FT : Et vous faisiez tout ce boulot quand alors ? C'est peut-être un peu indiscret mais le soir, le dimanche ?

LC : C'est pas indiscret. Mais normalement vous savez, une journée, à cette époque, bon il y avait les jeunes, mais moi j'avais les soirées, j'avais des jours de congé quand il y en avait. Il y avait le dimanche. Je n'étais pas en service tous les dimanches. Un dimanche sur trois. Il y avait besoin d'un sacré coup de mains. Bon au début, quand il y a deux cents adhérents on domine mais quand on commence à mille adhérents ça s'arrêtait. Il fallait commencer assez tôt et puis il fallait, comment dirais-je, faire le dispatching des numéros du département parce qu'il y avait un numéro de département. Alors il fallait, quand ça arrivait à la Poste, il fallait que tout soit bien clair. Au fond, la fatigue, à ce moment-là c'était pas de la fatigue, j'en avais ras-le-bol, des "sales gosses". C'était pas mal quand même.

FT : C'est une belle œuvre, moi je pense. Je suis assez impressionnée quand même. Je me rends compte du boulot que c'est de tenir une revue. Surtout la régularité, relire les articles, je me rends bien compte.

LC : Le problème des articles, c'est vrai qu'il fallait écrire et c'est vrai qu'on aurait pu corriger mais ça m'embêtait. Ah, les fautes faciles on faisait les corrections et puis on envoyait à ce moment-là un... Parce qu'il y avait un jeu qui arrivait. L'imprimeur, les deux imprimeurs qu'on a eus, le corrigeait et envoyait. Or les correcteurs, c'est pas *le Monde*, c'est pas *le Figaro* où les virgules sont bien mises à leur place. Et là, bon, c'était pas des grosses imprimeries. Alors les correcteurs c'était pas les types qui étaient à la loupe à regarder si la virgule était à tel endroit tel endroit. Peut-être qu'ils savaient ou pas mais c'est dire que c'est pas forcément des correcteurs d'une revue coton. Il n'y a pas de faute dans les revues, en général. Oui c'était du boulot, c'est vrai. Ça a pris pas mal. Mais c'était aussi une sacrée

hygiène mentale aussi. Ils lâchaient les gosses, et puis bon il y a des collègues qui écrivent. Moi je me suis enrichi grâce à ça aussi, parce qu'il y avait des idées, il y avait des trucs j'étais pas toujours d'accord mais ça permettait... Quand on est pas d'accord et savoir pourquoi on est pas d'accord ça nous gratte et puis ça entraîne des réactions aussi. Moi je ne faisais pas de commentaire. Ça arrivait. Ça passait. J'ai renvoyé un seul article. Deux. En trente ans. Deux articles. Un à un directeur d'établissement à propos de la guerre d'Algérie. J'ai lu l'article et je me suis dit : « C'est pas possible ». Moi j'aurais aimé l'écrire. J'aurais aimé l'écrire mais ce n'était pas possible. Je me suis bagarré avec quelques uns pour que l'A.N.E.J.I. prenne en compte le problème de la guerre d'Algérie. Le thème c'était les répercussions de la guerre, la guerre d'Algérie bien sûr, sur les adolescents. J'avais des gars moi qui parlaient en Algérie. Je les ai mis en garde. On était interpellés. Je lisais *Témoignage chrétien* et puis il y avait Suffert à l'époque. Il parlait de ça. Le Général de Bollardière qui a donné sa démission parce qu'il y avait des tortures en Algérie. Voilà, c'était intéressant. J'aurais voulu, effectivement, qu'on puisse parler de la guerre d'Algérie parce que dans mon institution j'ai eu plusieurs garçons qui me parlaient de la guerre d'Algérie et qui m'en parlaient : « Il va y avoir quoi ? ». A tel point que ce n'était pas possible. Alors j'ai l'air d'un con parce qu'ils voulaient dans le cadre de l'institution une rubrique, enfin qu'on appelle le sens de droit international. Alors je faisais des interventions auprès des garçons. Ils écoutaient ça et ceux qui étaient en attente d'aller en Algérie et ceux qui étaient là, qui écoutaient la fraternité, les nations. J'avais bonne mine. J'avais fait venir un cinéaste pour *Nuit et brouillard*. On avait passé *Nuit et brouillard*. Je peux vous dire que quand la lumière s'est allumée ils avaient de drôles de gueules les gamins. Et encore, les plus jeunes ça leur est passé à côté de la plaque mais les grands garçons, qui allaient partir, *Nuit et brouillard* ça les impressionnait. Et puis de temps en temps on parlait du sens international, de la fraternité. Bref, un humanisme. Les garçons, je me souviens des garçons qui rentraient, ils ont dit à la secrétaire :

« Il est par là le patron ? ».

« Il y a quelqu'un dans le bureau ».

« J'en ai rien à foutre ».

Ils poussaient dans la porte et ils rentraient. Ils savaient qu'il y avait quelqu'un. Alors je disais aux gars qui venaient de rentrer :

« Il n'y a pas besoin de donner un coup de pieds à la porte ».

« Qu'est-ce qu'on vous a raconté pendant qu'on était là-bas. Chez nous on sait pas ce qui se passe en Algérie ».

Alors tout ça ça avait un petit peu... C'est vrai, j'étais péteux parce que c'était déplacé par rapport à ce qu'ils vivaient. Ça n'a pas de sens mon affaire. Je suis un charlot. Alors tout ça ça avait accumulé un peu et j'avais demandé effectivement, à Jacques Ladsous, tout ça, et puis deux ou trois collègues, Martin, qui doit vous être bien connu.

FT : Oui, je connais Martin.

LC : Deux ou trois collègues. On avait donc proposé une assemblée générale de l'A.N.E.J.I. pour parler des répercussions de la guerre sur les adolescents. Alors je pense qu'il y eu quelque part des consignes qui ont été passées pour pas qu'on parle de la guerre d'Algérie. D'ailleurs, Joubrel, dans un article, à propos de l'assemblée générale, il a fait une présentation qui est... Il est pas violent comme un certain nombre d'éducateurs l'étaient, en particulier des éducateurs de droite, ça existait bien sûr. L'A.N.E.J.I. n'était pas d'accord pour traiter les problèmes de la guerre d'Algérie. Tout le monde était sensibilisé pour ou contre et c'est vrai que convoquer une assemblée générale... Finalement je leur ai dit, j'étais rapporteur de deux commissions : « Je comprends pas ». Enfin, dans ce domaine-là j'ai jamais voulu faire de vagues ni parler de ce que m'avaient raconté les garçons parce que j'aurais pu passer pour un

menteur ou un manipulateur. Mais je n'ai pas reconnu notre enfant dans cette affaire-là. Alors ça a fait un certain bruit. Mais finalement il y a eu des votes. On peut considérer... Joubrel a dit : « C'aurait pu être pire ». C'est vrai que les textes étaient vachement (*inaudible*) ce qui fait que... Bon c'est bien. Comme ça c'est bien on a bonne conscience mais en réalité on est à côté de la plaque. Et puis peut-être maintenant avec le recul, après tout, c'est peut-être pas plus mal parce que je ne pense pas qu'un certain nombre de l'A.N.E.J.I., de personnel, aurait accepté nos positions. Parce qu'il y avait peu d'établissements qui recevaient des gars de dix-huit ans. Dix-neuf ans même. Avec la motion de majorité à vingt et un ans, ils pouvaient pas partir alors qu'ils étaient incapables de, comment dirais-je... Bon, majeurs, libres de leur action. Alors ça c'est un des aspects... Le moins beau qui est dans l'A.N.E.J.I. mais ce n'est pas de notre fait c'est que tout le monde là a senti qu'il y avait un danger et qu'on n'allait pas scinder l'A.N.E.J.I. entre les partisans de la torture et les, comment dirais-je, les autres. J'aurais fait une belle erreur et Joubrel l'avait bien senti. Moi j'avais pas vu ça. J'étais un peu embêté mais j'ai compris que c'était pas la peine d'aller jusqu'au bout. On aurait pu être contents d'avoir mis un pavé dans la mare mais bon, la mare se serait vidée après. Je dis ça maintenant, avec le recul. Enfin ça m'embête, moi. Au bénéfice de l'association, pour l'unité de l'association. Enfin on a fait ça quand même, à l'assemblée. Mais bon, ça s'est quand même bien passé. Tout le monde a mis un bémol dans l'affaire. Moi-même et dans l'ensemble je pense que c'était préférable. Pour le reste, jusqu'au dernier numéro, 117, il n'y a pas eu de problème majeur. La seule lettre que j'ai reçue venait d'un directeur d'établissement qui parlait de la guerre d'Algérie. Il parlait de la guerre et il était très *Témoignage chrétien*. A l'époque, *Témoignage chrétien* ça y allait. Ça avait de la valeur.

FT : Il y a eu plusieurs affaires.

LC : Alors il a écrit. Je lui ai renvoyé la lettre en disant : « Ecoute, je ne peux passer ta lettre parce que si je la passe j'aurai une engueulade, et ils auront raison, du Bureau national parce que moi j'étais responsable devant le Bureau national des écrits. Or la guerre d'Algérie c'était évidemment un casus belli, une affaire comme celle-là c'est atroce pour une association. Il y aurait eu deux côtés. Je lui ai dit :

« J'aurais aimé écrire ta lettre. Ta lettre tu vois, si j'avais pas été au Bureau, je l'aurais publiée. Mais ça je ne peux pas la passer car le Bureau national n'acceptera pas ».

« Toi, t'es au Bureau national ? » m'a dit le gars qui a écrit la lettre.

« Non, je ne te ferai pas ce coup-là, alors je te la renvoie la lettre ».

Bon voilà. J'assume ça, j'assume. Et une seconde lettre, au tout début alors, au moment où les psychologues étaient en attente d'apporter des articles. La profession prenait un peu de force et les psychologues ont commencé à écrire. Un type sympa sans doute mais c'était un psychologue. En fait il fallait apporter à *Liaisons* des choses d'accord avec la pédagogie tout ça mais la psychologie, alors ça... Tout ce qu'on peut dire autour de la psychologie, le meilleur et le pire. Et je crois qu'il jouait un peu avec le feu ce psychologue en question. Un article, bon. Deux articles, bon. Puis le troisième j'ai dit : « Non. Il est intéressant mais c'est une revue d'éducateurs (à l'époque on ne les appelait pas encore spécialisés) ». Moi je veux bien le complexe d'Oedipe, je veux bien telle ou telle chose, alors en détail mais je voyais pas les éducateurs. Parce que si j'acceptais régulièrement un certain nombre d'articles les psychologues auraient aussi écrit. Or c'était un journal pour les éducateurs. Nous faisons bien le distinguo. Des éducateurs ne sont pas des psychologues. Les psychologues peuvent avoir leur revue. Et puis il gambergeait autour de ça. Moi je voulais pas d'histoire. Alors je lui ai dit : « Je suis désolé mais ça n'aidera pas les éducateurs autrement ils vont s'embarquer dans des mots savants ». C'était aussi ce que pensait Joubrel. Joubrel a toujours eu peur qu'on traite de la profession avec des grands mots. Bon, qu'on parle de Freud, qu'on parle d'untel,

Lacan tout ça. Alors il y a une espèce de manie du plaisir de parler de choses importantes sans qu'on sache bien comment on les traite et seulement maladroitement. Alors ça fout la merde. J'ai mis un frein du côté des psychologues. C'est vraiment la profession qui s'est exprimée. Il y a des psychologues qui ont écrit mais ils ne donnaient pas de leçons sur le complexe d'Oedipe. Ils parlaient de quelque chose, un cas particulier, un adolescent, tel ou tel problème. Impeccable. L'avis d'un psychologue sur un garçon mais sans traiter alors...

Cassette 4, face A

FT : Ça veut dire que demain matin on commence direct avec Caen, avec le foyer.

LC : Si voulez bien, peut-être les approches un peu. Educateur à la Prévalaye en 1946, c'est pas de la tarte.

FT : Non, ça j'imagine bien.

LC : Les types étaient là. J'étais pas plus formé que les autres mais j'avais vécu quand même dans une population... Auberges de jeunesse, centres de jeunesse ce qui fait que bon c'était avec des adolescents. Je pouvais donc parler de ça et ça m'a servi considérablement parce que bon, il y avait des fois de laisser aller, du laisser faire. On intervenait et les garçons... Ce n'était pas du tout le même comportement que certains établissements où ça gueulait : « Con, va te faire enculer ». C'était pas ces expressions-là. Ils étaient têtus, c'était des Bretons. Ils arrivaient de Brest, ils arrivaient de Saint-Brieuc, Saint-Malo. C'était des types qui avaient des moins dangereux si j'ose dire mais c'était pas facile. Alors il fallait employer un certain nombre de méthodes. Pas la violence. Un certain nombre de méthodes. J'aimerais bien parler demain de ce qui va mettre un frein à, comment dirais-je... Sur la pédagogie. Les approches.

[Fin de la journée : conservation non transcrite car hors-sujet]

FT : Nous ce qui nous intéresse c'est que vous alliez... Après il faut un petit peu de la pédagogie comme vous dites là, à la Prévalaye, et puis on enclenche sur Caen.

LC : Oui, tout à fait.

FT : Caen, à la limite, je veux dire ça peut presque être plus synthétique dans le sens où c'est le même lieu. Donc là vous nous direz ce que vous vouliez faire, vos projets.

LC : Bien sûr, il y avait un projet pédagogique.

FT : Donc c'est le projet de Caen.

LC : C'est le projet de Caen. A la Prévalaye il y avait... C'était un centre d'observation. Les jeunes étaient dans l'institution. Mais on avait pas les moyens qu'on avait dans un foyer dit de semi-liberté où les garçons travaillaient là où il y avait du boulot. Ils travaillaient un peu partout. On avait trente quatre adolescents et ils bossaient tous. Et puis des scolaires. Alors voilà. Il fallait chercher du boulot mais il y avait du travail. Alors il y avait déjà ça, la réinsertion sociale, professionnelle. C'était mon apprentissage. Il est évident que... pour obtenir une qualification professionnelle. Et ça c'est l'insertion sociale. Mais il y avait aussi j'allais dire la prise de conscience de l'être, de l'individu qui était au départ. Sa position avec les filles par exemple. Sa position dans les sorties, à l'extérieur, ses fréquentations. Et puis

d'autre part aussi la... Aider l'adolescent est un moment extraordinaire, le pire et le meilleur. Alors, être là au moment où ça peut basculer et puis voilà avoir une attitude pédagogique. C'était toute l'école de Lemay. J'ai fait une formation. Bon je mets un frein...

FT : Bon allez on va se coucher alors.

[Dernières bribes de conversation hors entretien : non transcrites]

Samedi 12 septembre 1998, 8h05

FT : Donc on se disait qu'on allait encore parler un peu du séjour, des dix ans à la Prévalaye.

LC : Tout à fait oui, tout à fait.

FT : Et puis un petit peu de l'abbé Pierre aussi. C'était à la fin de la Prévalaye ça.

LC : C'est ça, c'est la fin de mon séjour à la Prévalaye.

FT : Puis peut-être un petit peu aussi, moi j'avais envie de vous demander, mais ça arrive aussi dans la période de fin, c'est comment se fait le passage entre la Prévalaye et Caen, c'est à dire comment vous préparez votre départ ?

La vie quotidienne à la Prévalaye

LC : Tout à fait. Oui. Vous me posiez une question hier, je vais y répondre tout de suite comme ça. J'ai pas fait de demande moi pour aller, pour quitter la Prévalaye. C'était dans la tête un peu comme ça. J'espérais bien que un jour peut-être je prendrais une direction mais j'étais pas branché en fait. Je voulais trouver un job intéressant. J'avais un boulot intéressant à la Prévalaye mais la Prévalaye c'était bien, il y a eu des éducateurs spécialisés qui sont venus. Il y avait un médecin psychiatre, il y avait un psychologue, il y avait du personnel... le petit personnel comme disent les gens quand ils parlent d'eux : la cuisine, l'entretien, la lingerie. Tout ça ça marchait très bien. Et c'est quelques années... très peu de temps après que bon la Prévalaye a été un petit peu dans l'obligation de déménager parce que je pense que le Comte de Montrichard... C'est pas très clair ça mais il avait dû récupérer ce terrain-là et ils sont allés s'installer... Et c'est l'éducateur-chef qui était à la Prévalaye, Daniel Altherr, qui a repris la direction... Enfin le directeur de l'établissement, l'autre était Guyomarc'h. Il était un peu sous-directeur, puis est devenu directeur. Il était toujours à la Prévalaye, Guyomarc'h étant le responsable. Il a fallu déménager et ils se sont installés à quelques kilomètres de Rennes dans une autre... un autre bâtiment pour continuer le centre d'observation. Mais ça a duré très peu de temps. Au fond, les années fastes, si j'ose dire, créatrices, créatives aussi, c'était bon les cinq dernières années. Où ça tournait. Il y avait des moments forts à ce moment-là. Il y a eu beaucoup de passage.

FT : Ça veut dire, attendez que je comprenne bien, quand ils ont déménagé ils... C'était fini, ils ont quitté la Prévalaye ?

LC : Ils ont quitté la Prévalaye et ils se sont installés à côté, pas très loin de Rennes, dans la banlieue de Rennes. Mais ça n'a pas duré très longtemps.

FT : Et après ça a fermé alors ?

LC : Eh bien après oui, ça a fermé, oui, oui c'est ça. Il y a eu une suite de la Prévalaye, dans le centre d'observation. C'était pas très loin l'un de l'autre mais c'était quand même un peu à l'opposé par rapport à la... comment dirais-je... l'installation de la Prévalaye qui est de l'autre côté de la ville. Et ça a marché mais moi je n'ai pas tellement suivi la, comment dirais-je, l'histoire de la Prévalaye ailleurs. J'étais débranché et quand je venais faire mes cours à Rennes je venais à la Prévalaye, parce qu'à ce moment-là la Prévalaye existait toujours, si vous voulez, en tant que lieu. Les Guyomarc'h était là, un certain temps. Alors moi je venais prendre un café. Je quittais l'école et puis j'allais prendre le café et puis j'allais voir Madame Guyomarc'h ainsi que quelques personnes qui étaient là. Mais après ça a été le vide. Et quand vous êtes passé, il est encore quelque part là mais j'ai dû l'oublier bien entendu, à la maison, à la maison à Caen, j'ai mis ça de côté, une photo, carte postale que Guyomarc'h a fait tirer de la Prévalaye, la belle époque, plus les baraques, les baraquements du début. C'était des installations. Bon, c'était correct. C'était en bois mais c'était correct. On avait des douches. Il y avait un certain nombre de choses qui manquaient quand je suis arrivé. Ça n'existait pas encore les douches. Il y avait un truc où on ouvrait l'eau sur un bac en métal. Ça coulait, comme dans l'armée. Il y avait une dizaine de jets comme ça qui coulaient, où on se lavait. C'était un petit peu archaïque. Ça a été long pour que ça puisse prendre cette affaire. Guyomarc'h en a bavé. Octobre 44. Je suis arrivé en janvier 46. Alors pas évident... Euh... Attendez...

FT : Vous vouliez parler un peu de pédagogie c'est ça ?

LC : Oui. C'est à dire oui.

FT : Mais pas forcément. Vous nous racontez l'abbé Pierre ?

LC : Oui, on peut parce que ça a été un moment très fort à la Prévalaye, très fort. Et puis également dans la région parce que ça a eu des répercussions importantes cette affaire de l'abbé Pierre. Mais on en reparlera si vous voulez. La Prévalaye donc... Je me situais là-dedans. J'ai donné le nom de certaines personnes mais j'ai oublié. Il y avait une lingère bien sûr. Donc dans le personnel une lingère et puis un ancien chef-mécanicien de la Marine nationale en retraite, qui venait faire l'entretien. Les travaux, l'entretien. Il y avait une ancienne écurie qui servait d'atelier pour le mécanicien qui était multi-professionnel et qui était là pour faire des réparations, quand je suis arrivé. Après il y a eu les deux Allemands qui ont travaillé dans cette écurie, transformée d'ailleurs en atelier et c'est eux qui ont installé les nouvelles baraques. Il y avait la Prévalaye ancienne formule puis à un moment donné il y a la nouvelle Prévalaye. De nouveaux bâtiments, de nouveaux baraquements. Mais les gens étaient à l'aise, ils pouvaient être bien, comme dans un camp de vacances. Alors qu'au début c'était petites baraques, trois quatre dans un coin. Non, c'était la misère quand même. J'ai pas tellement parlé de ça mais il faut bien dire que c'était quand même la misère. Donc voilà, je crois que je n'ai oublié personne. Il y avait un éducateur-chef, un éducateur chez les moyens. Bon, je rentrais dans le groupe des grands. Un instituteur. Il y avait cette petite baraque où un certain nombre de garçons suivaient la scolarité avec un instituteur détaché de l'Education nationale. Voilà, si je ne dis pas de sottises. Et puis après il y a eu tellement de changements que... Ça c'était progressif. En ce qui me concerne, je suis donc arrivé à la Prévalaye à la mi-janvier. Je disais que j'avais une baraque, un baraquement où il y avait une vingtaine d'adolescents qui étaient là et puis il y avait un petit bureau. Les éducateurs étaient là. Il y avait des permanents dans l'institution. S'il y avait du chahut par exemple, il est évident qu'on allait pas appeler... On se levait et puis on disait : « Dites donc les gars, calmez vous un petit

peu. Moi j'ai sommeil ». Alors eux n'avaient pas sommeil surtout quand on est arrivé en période d'été où c'est pas marrant. A Rennes il fait sûrement plus chaud qu'ici. Là on a l'influence de la mer. Mais à Rennes l'été c'est pas toujours très bien, surtout quand c'est des baraques en bois recouvertes de goudron. Ça chauffe terriblement dans ces baraques-là. Et les garçons étaient un peu énervés. Normal l'été. Un petit peu énervés. Et puis ils avaient pas envie de dormir. On n'a pas envie de dormir quand... Ils étaient pas au bain. C'était pas les travaux importants alors ça chahutait un petit peu. Alors quand on était dans sa piaule on était responsable jusqu'au matin du comportement des garçons. C'était notre responsabilité. Chotard il avait le groupe des moyens. C'était la même chose. Et puis la cheftaine Marchais... Bon elle c'était différent. Ils étaient moins... Ils pissaient seulement au lit. Les petits matins, le réveil. Le matin j'allais traîner mes bottes quand j'étais chef du service éducatif dans le dortoir des petits, je peux vous dire que ça montait à la gorge, parce qu'il y avait... La majorité des enfants étaient diurétiques. Il fallait éviter que le dortoir soit un grand urinoir. Alors bon on a acheté des matelas. On a trouvé un matériel pour permettre aux gamins de... J'allais dire d'uriner correctement. Peut-être comme ça... Comment j'ai vécu ça. Donc entretien avec Guyomarc'h et puis avec l'éducateur-chef. Pas longtemps parce que j'avais fait plus en détail que la lettre que j'avais envoyée. On m'a dit : « Bon, écoutez. Ce serait bien... Il y a un stagiaire qui va partir et le groupe des grands il y n'y a personne. Bon, puisque vous êtes un peu branché dans la relation aux jeunes. Vous avez été aux auberges de jeunesse, dans les centres de jeunesse, ce qui fait que ça fait un paquet de gars que vous avez rencontrés ». C'était trois quatre ans avant l'Allemagne parce que les auberges de jeunesse c'était quand même très tôt. 14-15 ans les auberges de jeunesse. Et les centres de jeunesse deux ans. Puis l'Allemagne après.

« Alors bon très bien. Ça marche. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? ». Alors on m'a dit : « La formation. Tous les matins vous vous occuperez du sport puisque vous vous occupiez du sport partout où vous êtes passé ». Le sport c'était l'hébertisme. J'étais pas formé moi à l'éducation physique. Je suis pas prof d'éducation physique. Je mettais en pratique les méthodes d'Hébert : courir, forcer, sauter. Les activités c'était un petit peu ça. Marcher aussi.

Alors le matin réveil à sept heures et puis j'entrouvrais la porte de ma chambre, tout ça est en bois, et j'entendais tous les bruits et tous les racontars, toutes les petites histoires graveleuses qui se racontaient de temps en temps, tant que ça ne dépassait pas la limite permise. Mais il fallait quand même que ceux qui avaient sommeil pouvaient dormir. Ou alors c'était le grand chahut. Le bordel. Et là il fallait intervenir. Alors j'ai vu les garçons. J'ai été présenté aux jeunes de la Prévalaye et puis en particulier au groupe des grands. « Louis Casali. Pour quelque temps votre éducateur, chef d'équipe, chef de groupe ». Alors bon j'écoutais et je voyais. C'était au rassemblement en disant : « Voilà ce qu'il va faire avec vous. Vous avez fait du sport eh bien on va continuer. On va faire de l'hébertisme ». Alors le premier matin, je me suis levé et je me suis dit : « Mon gros, t'as vingt mecs qui se marrent, qui vont sûrement te bizuter. Et là je vais voir la sorte de chahut qu'ils vont faire ». Comme c'était le réveil je suis rentré dans le dortoir. Et puis les gars étaient réveillés parce qu'ils voulaient savoir la gueule que je ferais devant une certaine résistance. Enfin pas méchant mais une résistance quoi. Je sentais bien que le cœur y était pas : « Qu'est-ce que c'est que ce mec qui débarque là ? ». Presque chauve. J'ai des photos. Je me marre quand je vois ça. Je préfère ce que je suis, il y a moins de problèmes. Alors je suis rentré dans le dortoir et j'ai tapé dans mes mains gentiment. Je dis : « Ecoutez les gars, on a pas de temps à perdre, je vous demanderais de vous lever rapidos ». Alors, ça bougeait pas. Ça rit un petit peu à droite et à gauche. Je dis : « Bon, tant pis, on va prendre les grands moyens. Ça m'embête mais bon ». Je me suis approché. On avait de la veine parce que les lits c'était des lits militaires. Je ne sais pas si vous avez un souvenir de lits militaires de l'époque mais c'était des lits donc en métal et puis le sommier c'était des barres de métal. En longueur comme ça il y a quatre ou cinq barres de

métal qui faisait le ressort, ça faisait ressort un petit peu, et là-dessus les paillasses, les matelas si vous voulez. Mais alors, ce qui était remarquable c'est que ça se soulevait vachement bien. Ça risquait pas la casse. On n'aurait pas fait ça avec des lits de bourgeois mais là on pouvait y aller. J'ai pris le premier lit que j'ai trouvé, devant moi, et je l'ai retourné. Puis j'ai fait le deuxième. Alors, attitude éducative numéro zéro. C'est pas à faire mais moi c'était là que se jouait aussi... je sais pas... mon autorité : d'accord ce matin c'est le réveil puis on se lève. Alors je veux bien que ça traîne un peu mais on se lève, on fait pas les cons. On met pas l'éducateur pour voir ce qu'il va faire le mec. Alors moi j'ai viré deux lits. Bon, les autres un petit peu surpris quand même. Ils regardent les deux lits. Moi je suis allé au fond du dortoir et puis j'ai dit... Alors au fond du dortoir les gars se sont levés tout de suite alors que ça a été la grosse rigolade les autres, au fond du dortoir. Mais j'ai pas eu à les virer. Je suis venu comme pour les virer. Je me gardais bien de le faire. Ils se sont levés et tout le monde a rigolé. Tout le monde a rigolé. Alors je leur ai dit : « Ecoutez. Moi je suis juste, j'ai viré deux gars ce matin. Je vous promets que je ne virerais pas toujours les mêmes gars. Demain, si vous voulez, je commencerai par le fond ». Et le lendemain matin tout le monde s'est levé. J'ai pas eu besoin... Alors la toilette bien sûr, dans des conditions, bon... Une institution qui n'était pas encore arrivée, sur le plan matériel, à un bien-être évident. Les douches ça courraient pas les rues si j'ose dire. Il y avait une douche qu'il fallait lever. Une douche. Par contre il y avait une baraque effectivement où les garçons pouvaient faire leur toilette avec une bassine et un robinet, vous voyez. Dix d'un côté, dix de l'autre. Et les gars ils étaient devant leur espèce de petite fontaine, qui coulait et qui n'était pas chaude évidemment, il n'y avait pas de chauffage central. Alors je me débarbouillais torse nu et quand la toilette était terminée on partait faire une course... le dérouillage, voilà.

FT : Le dérouillage du matin.

LC : Dans les centres de jeunesse j'avais fait ça donc je connaissais un peu la question. C'était l'hébertisme. Courir. On courait. Il y avait le groupe des grands. Enfin, le groupe des moyens aussi faisait du dérouillage mais d'une autre façon. C'était les moyens, ils étaient un peu plus jeunes. Et les petits c'était évidemment différent. Il n'y avait pas d'éducation physique, enfin d'hébertisme avec les petits. C'étaient des mômes qui avaient douze ans. Onze douze ans. Alors on allait jusqu'à l'entrée de Rennes, en petites foulées derrière moi, les oreilles dans le sens de la marche. Et bien entendu, l'éducateur en question il était devant ou au milieu du groupe. Il courrait. Il était avec. C'était pas un mec qui roulait à vélo ou qu'était en bagnole. Les gars ils courraient pas. J'étais là, avec eux et je ne demandais jamais rien de plus que... Je veux dire, celui qui pouvait pas le faire c'est que vraiment il pouvait pas faire. Dans l'exercice, par exemple, d'aller à l'entrée de Rennes. Ça faisait un bout quand même. Aller-retour. Relativement habillé parce que ça courrait pas non plus les rues l'habillement. Certains garçons me disaient d'ailleurs : « Moi je préfère aller pieds nus ». « Non mon petit père, il en est pas question parce que j'ai pas envie de te ramener avec des jambes qu'il faudra soigner alors tu mets tes... (c'était pas des baskets d'ailleurs c'était des trucs en caoutchouc, des godasses) ». Et ça suivait bien, ça suivait bien. Jusqu'à l'usine *Lagalle*, près de Rennes. On faisait pas ça tous les jours mais voilà ça faisait partie des nouvelles habitudes, avec un nouvel éducateur qui avait un programme pas évidemment... comment dirais-je... des ordres de marche. Mais ce qui me paraissait important c'était qu'avec les garçons je fasse une activité et l'activité du matin c'était le dérouillage et moi comme les autres j'avais besoin de me dérouiller bien sûr. Ou j'étais au milieu ou j'étais devant ou j'étais derrière, ça suivait. J'ai jamais été sur le côté.

FT : Combien vous aviez de gars à ce moment-là avec vous dans un groupe ?

LC : Oh il y en avait vingt. Il y avait à peu près vingt gars dans le groupe des grands. Il y en avait entre quinze et vingt chez les moyens. Et puis il y en avait une quinzaine chez les petits. Ça faisait quand même un effectif important pour le peu de cadres, d'éducateurs, pour l'encadrement. Peu, parce qu'il fallait bien aussi des occupations dans la journée. Il y avait évidemment pas assez d'éducateurs. C'était important qu'un groupe de vingt vienne à la Prévalaye... C'était important... Il aurait fallu qu'il en y ait deux. Deux éducateurs. Parce qu'on était sur le turf dur dur. Il n'y avait pas de convention collective à l'époque. Dieu merci il n'y avait pas de convention collective. On pouvait être disponible, on n'avait pas à discuter comme ça se fait actuellement. On avait des horaires ! Il vaut mieux pas que j'en parle parce qu'on était toujours sur le turf. Alors bien sûr avec des jours de congé. Un jour de congé par semaine et puis deux services le dimanche, mais à tour de rôle. Il y avait un autre éducateur qui prenait le... Il y avait quelqu'un qui venait là pour remplacer quelqu'un, un dimanche. En général c'était un dimanche sur deux où l'éducateur pouvait à ce moment-là rentrer dans sa famille ou bouquiner dans sa piaule ou faire autre chose : aller voir des gens d'ici, aller à Rennes. Alors bon, ça a marché. Effectivement je me suis senti bien avec les gars. Il n'y a jamais eu de problème de ce côté-là. Alors évidemment, Guyomarc'h m'avait... René Tanguy m'avait dit : « Il faudrait que tu t'occupes du sport parce que tu en as fais ». De l'hébertisme toujours. Mais on me laissait tout à fait libre de la discipline sportive que je... J'avais déjà fait ça ailleurs, donc c'était quelque chose qui me rendait confiant. Alors René Tanguy il était éducateur-chef et il s'occupait naturellement de ces affaires-là. « Qu'est-ce que tu as fait ? Où tu es allé ? Qu'est-ce que tu fais avec celui-là ? ». Alors, entre le dérouillage, le... comment dirais-je... A partir de la fin du dérouillage c'était le petit-déjeuner et après le déjeuner rassemblement parce qu'on levait les couleurs. Ça a duré très longtemps le lever. Enfin très longtemps... Dans le temps... Quand je suis parti pour aller à Caen, les levers de couleurs se faisaient tout le temps. C'était tous les matins. Tous les matins après le réveil et le soir pour ramasser le drapeau, pour baisser les couleurs. Et là tous les... l'ensemble de la Prévalaye était présent aux couleurs. Un mât, un drapeau, un type désigné pour monter le drapeau et puis en carré. Les grands, les moyens, les petits. Et c'était à ce moment-là... ça ne s'est pas fait au début parce que j'étais pas dans l'histoire de la Prévalaye, je venais d'arriver. Je pratiquais mes méthodes dans les horaires. Mais au niveau des couleurs, par exemple, Guyomarc'h venait de temps en temps pour faire le point parce qu'il y avait eu trop de chahut, parce qu'il y avait eu une fugue ou deux fugues ou parce qu'il y avait des bagarres. Alors il venait au nom du chef, comme dans le scoutisme, le matin. Et puis après les éducateurs ont pris leurs responsabilités et ils disaient le mot, le mot du chef le matin. Chez les moyens, je savais que les petits étaient présents, mais il y avait les grands, les moyens, les petits. Le baratin des couleurs. Enfin, on parlait de ce qui s'était passé la veille quelques fois. C'est un petit peu ce que Guyomarc'h abordait, ce qui lui était venu aux oreilles. Et puis le soir après les couleurs on retournait à ses activités. Alors au niveau activités il y a eu un instituteur et bien avant que j'arrive il était là et il recevait un certain nombre de garçons, moyens et grands. Les petits étaient sous l'autorité de la cheftaine Marchais. Tout ça au début parce qu'après ça s'est bien organisé. Il y a eu un éducateur et une éducatrice, Georges Marchais... Georges Bailly. Le lapsus ! Bailly c'est pas Marchais. Pourquoi est-ce que je pense à Marchais ? Parce que la cheftaine s'appelait Marchais. Ah oui, comme je confonds les choses. Bon, alors il y avait des garçons qui allaient tout de suite après le déjeuner. Il y a des garçons qui pouvaient partir, pour l'intendance, avec un éducateur. Il y avait un coup de jardinage donc une part importante de jardinage. Il y avait un groupe de garçons... un certain nombre de garçons prévus. Elle, elle avait derrière la tête le jardinage. Alors... Jeux pour un certain nombre. Parce qu'il n'y avait pas... Quand je suis arrivé, il n'existait pas de baraque ou de baraquement pour un atelier. Moi je pensais qu'il fallait faire un atelier parce que les gars n'avaient pas cette discipline du

travail. Alors du sport... fasciste. Les jeux. Bon, une partie de... L'été par exemple. C'était les grands jeux, de nuit. Alors on peut entendre ça comme on veut mais les jeux de nuit c'était passionnant. On partait à deux trois kilomètres de là puis il y avait deux groupes et il fallait qu'on se retrouve. Il y avait des règles dans ce jeu de nuit. On cavalait pas n'importe où. Mais ça occupait un peu les garçons puis ça lui permettait, et moi aussi, de roupiller tranquillo parce que les jeux de nuit, quand on rentre, il vaut mieux aller se coucher et on roupille. Il y avait des jeux de soule par exemple. La soule c'est un jeu qui se pratiquait il y a très longtemps, au Moyen-Age, dans le Morbihan et qui se pratique encore en Navarre je crois. En Espagne, à la frontière, par là. C'est un jeu important aussi. C'est pas seulement un jeu comme ça mais ça déclenche tellement de phénomènes d'agressivité que c'est intéressant de la dire. Il y avait des soules très régulièrement. Enfin, pas tous les jours, c'est un jeu violent. On se dépensait là-dedans. Il fallait que les gars, j'étais à côté, il fallait que les garçons se dépensent. On n'avait pas les moyens matériels de faire de l'apprentissage, d'ouvrir des ateliers. On l'a fait ça mais au tout début... Je vous raconte ça un peu en vrac comme ça mais il y avait rien, que l'imagination au fond de l'éducateur. Bien entendu, l'éducateur-chef était au courant de tout ça. Il me faisait confiance et puis il attendait de voir un peu ce que ça donnait. Pas parce que l'éducateur se débrouillait avec sa bande. Le jeu de soule... euh... pour ce qui me concerne, le jeu de soule c'était un exutoire d'une agressivité larvée chez les jeunes. L'hiver parce qu'il faisait froid, l'été parce qu'il faisait chose et ce n'était pas du tout la même chose. Le jeu de soule durait plus longtemps bien sûr l'été que l'hiver. Une copie un peu de la soule...^{2é} Un gros ballon fait en tissu m'a-t-on dit en ce qui concerne les jeux de soule, en particulier dans les pays navarrais, de cette région-là. Jeu violent. C'était un jeu violent. Il fallait... La soule était donnée à un groupe. Sur les vingt qui étaient là il y avait un groupe qui devait récupérer la soule et un groupe qui devait la défendre. Alors un groupe qui partait. Un autre groupe également, dans les alentours de la Prévalaye. Il y avait de la place parce qu'il y avait un camp de prisonniers qui se trouvait à deux trois kilomètres de là. Le camp de la Maltière. Quelques centaines, largement, de prisonniers de guerre. Et puis il y avait, je vous ai dit, un petit lazaret, un petit hôpital de campagne qui se trouvait... comment dirais-je... attendant presque à la Prévalaye. C'était la douve du château qui nous séparait. C'était très facile pour y aller. Alors on partait, on indiquait qu'on allait à tel endroit tel endroit et puis ceux qui étaient responsables de la soule portaient la soule, les plus costauds, et puis le jeu consistait à ramener le ballon aux pieds du mâ. Donc les groupes étaient pas ensemble. Il fallait qu'ils se retrouvent et il était entendu qu'il y avait des périmètres déterminés quand même. Les gars n'allaient pas à Rennes et les autres à... au terrain d'aviation qui se trouvait de l'autre côté. C'était bien clair que c'était délimité. Il fallait que cette soule soit gardée et amenée au pied du mâ. Alors, la bagarre... On veillait à ce que ne soit pas des coups de poing. On cassait pas la gueule aux gars. Là-dessus très clair : on ne se battait pas. Mais il est évident qu'il y avait de sacrés exercices physiques entre les gars, pour avoir la soule parce qu'avoir la soule ben... Super le gars qu'a une soule et qui arrive à rentrer dans la Prévalaye et déposer là. Il peut rouler des mécaniques. Alors la soule était prise et reprise. Alors quelques fois ils étaient à deux ou trois. Ils sautaient sur le mec qui avait la soule. Il se couchait par terre et il ne voulait pas donner le ballon. A ce moment-là les gars arrivaient pour donner un coup de mains, éventuellement pour reprendre la soule du gars qui l'avait et puis repartir à toute vitesse, en laissant le gars bien sûr par terre, jusqu'à temps qu'il se relève et puis qu'il court. Ce qui fait que pratiquement tout le monde pouvait avoir la soule, à la fois chez les gagnants et chez les perdants. Parce que les perdants de temps en temps ils devenaient les gagnants. Je ne sais pas si vous... Je tiens à vous dire que la soule, à la Prévalaye, c'était un ballon comme ça. Il fallait porter la soule devant, sur le ventre, comme ça là, parce que c'était un gros truc. Ça pesait pas très lourd. La lingère avait fait avec des bouts de toile de tente. Et à l'intérieur c'était du tissu, des chiffons qu'on avait mis comme ça donc le ballon en tant que tel n'était

pas... Puis on pouvait pas se permettre de l'envoyer comme on envoie un ballon de foot, à coup de pieds. Il n'y avait pas de coups de pieds dans la soule. C'était à la main qu'on lançait ça. Bon voilà. Il y avait donc des luttes. De temps en temps la soule était dans tel camp ou elle revenait dans le camp des vainqueurs. On était à la fois vainqueurs et vaincus. Le vainqueur c'était au moment où ils déposaient ce gros ballon en tissu, au bout d'un certain temps, et qu'ils le déposaient au pied du mât. Alors ça c'est un jeu qui est intéressant parce qu'il y avait une confrontation des garçons. Moi je m'occupais du groupe des grands. Ils faisaient autre chose. Ils ont fait la soule également mais chez les moyens. Moi je parle de soule, je connais bien. Bien entendu, moi je me permettais aussi de jouer à la soule parce que c'était normal que je participe au lieu de gueuler dans un coin : « Eh les gars... ». Dedans. Quelques fois, quand j'avais la soule, et qu'on jouait avec une chemise et un petit pull-over, l'été torse nu, quand on arrive à la Prévalaye il y avait un peu de graviers, dans la cour, le terrain de sport était derrière, bon, quand on avait la soule et qu'on voulait pas la lâcher il y avait des mecs qui, surtout quand on rentrait autrement non, pas dans le bois, pas dans la campagne mais la Prévalaye ça oui. A partir du moment où on avait franchi la porte tout était possible. Moi j'ai vu un éducateur, c'est maintenant le président d'une association à Dunkerque, après avoir passé un certain nombre de jours à la Prévalaye et ensuite adjoint du personnel à A.J. Nord et ensuite après son départ en retraite récupéré par une association de Dunkerque : « Vous étiez éducateur ? Oui ? Très bien. Il nous manque un trésorier. Est-ce que vous voulez entrer dans l'association ? ». Puis après il a été élu président puisque... Voilà, il est revenu à ses premières amours. Il a continué, il est toujours président. Il est à Dunkerque. Je parle de lui comme ça parce qu'il ne voulait pas lâcher le ballon et puis il y avait trois quatre gars qui voulaient lui prendre. Alors ils lui ont pris les pieds, mais ils ont fait ça aussi à moi bien sûr, ils lui ont pris les pieds pour le tirer vers le gravier. J'aime autant vous dire que c'était pas la joie. Quand on arrivait dans l'institution il fallait sauver les meubles, si j'ose dire. Il y avait comme ça dans le jeu qui pouvait durer deux heures, largement, les gars étaient crevés bien sûr et puis quand ils arrivaient il y avait une espèce de... comment dirais-je... de bonheur un peu. Quand un éducateur pouvait aussi mettre la soule au pied du mât il était aussi content. C'était une agressivité qui était finalement canalisée, pas sur la gueule des gens, pas de coups de poings, pas de trucs sauf à l'entrée où les règles de bienséance étaient pas très bien respectées. Il fallait ramener les gens qui voulaient pas la soule. C'était un peu exceptionnel mais c'est arrivé. Et Madame Guyomarc'h bien entendu faisait des soins parce que de temps en temps il y avait des éraflures. Bon, c'était un jeu viril c'est vrai mais tout le monde existait dans cette affaire-là. Les éducateurs ils étaient au charbon comme les gars. Ça faisait partie des activités de défoulement un petit peu. Tout à l'heure j'ai dit, c'était pas une plaisanterie, qu'au foyer Henri Guibé il y avait un escalier thérapeutique. C'est vrai que quand les gars du troisième étage, bon... Un gars bien sûr redescendait. Il y avait un éducateur qui était là, quel que soit l'éducateur. Il y avait des groupes de responsabilités mais... euh... un gars qui descendait, qui avait des activités propres, n'importe quel éducateur du foyer pouvait intervenir en disant : « Dis donc toi... ». Et alors c'était des thérapeutiques...

FT : Attendez. Je m'excuse de vous couper mais je voudrais continuer.

LC : Vous avez raison.

FT : L'abbé Pierre je voudrais moi un petit peu.

LC : L'abbé Pierre.

FT : Parce que comme j'ai lu vos archives je me dis que ça doit être important pour vous.

LC : Est-ce que je peux parler des ateliers ?

FT : Rapide oui. Je vois l'heure qui tourne. Mais un petit peu.

LC : D'accord. Il a fallu qu'on crée des ateliers. Un jour, une équipe de garçons qui avaient sculpté comme ça avec un couteau. Ils avaient fait un petit chien. Avec leur couteau. Et puis ils avaient peint ça. Et puis il y avait une jeep. Ils avaient fait une jeep. C'est facile de faire une jeep parce que les Américains ils avaient fait voir, ils avaient peint ça. C'était très joli. Ils m'ont fait voir ça et je leur ai dit : « Mais, vous seriez capables de faire des choses mais alors qu'on pourrait vendre par exemple ? ». Alors ils me disent : « Oui, d'accord ». J'en ai parlé à Guyomarc'h en disant : « Comme ils ont un local ce serait intéressant qu'on puisse faire un atelier, un atelier de jouets ». Alors ça a démarré un petit peu comme ça. Il y a eu quelques établis qui ont été achetés et puis les garçons ont travaillé, en dehors de ceux qui allaient à la classe, venaient à l'atelier, à tour de rôles. Ils fabriquaient des jouets. Alors on s'était donné... « Bon, on va pas faire trente six trucs ». On a naturellement rendu à César. « On va faire le chien là. C'est très joli ». Il fallait faire des roues là-dessus, il fallait mettre des roues. Alors on avait acheté des manches à balais. C'était pas très joli très joli. Ça ça roulait. Et puis les jeeps également, il fallait des roues. Alors même chose. On n'avait pas de tours pour faire des roues. Il fallait où les acheter où prendre... toujours couper les manches à balai en petits morceaux, en petites rondelles. Alors ça a été assez extraordinaire parce qu'après cette affaire-là j'ai trouvé un magasin de jouets, près de la gare. Je m'en rappelle encore : une rue près de la gare de Rennes. Elle vendait des jouets et autre chose également. Elle vendait de la confiserie et puis des jouets. Alors je lui ai proposé. Je dis : « Ecoutez. Est-ce que ça vous intéresse ? On vient vous faire voir des modèles pour acheter. Voilà ce qu'on fait. Voilà qui nous sommes ». Elle a dit : « Ecoutez. Je voudrais bien voir ce que vous faites ». On a donc apporté un chien et puis la jeep. « Je suis intéressée moi. D'accord j'achète ». On va voir quel prix on peut trouver. C'était pas une somme importante. Nos jouets c'était pas des jouets de collection mais enfin ça avait une certaine gueule, c'était... Bon, alors on a travaillé là-dessus et ça s'est fait très vite. La... comment dirais-je... la directrice... pas la directrice... la patronne de ce magasin de jouets était fidèle. On lui vendait à des prix évidemment inférieurs à ce que ça pouvait coûter dans le commerce mais c'était pas non plus fini de la même façon. Mais elle en achetait pas mal, à tel point que les rentrées de fonds de la personne qui nous payait, qui les achetait, cette somme-là j'avais demandé à Guyomarc'h mais surtout à Juliette qui s'occupait de comptabilité et qui voyait un peu la gestion de la Prévalaye, j'avais dit : « J'aimerais bien moi que ces fonds puissent aller pour acheter des machines ». Des machines faut pas exagérer. Grâce à ça on a acheté une scie circulaire pour faire... comment dirais-je... ça allait plus vite. On découpait au lieu de faire à la scie, à la main, c'était avec... On chantournait et puis on faisait des découpes beaucoup plus correctes. Alors c'était un atelier qui a duré après...

FT : Il y avait d'autres ateliers autrement ?

LC : Il y avait celui-là. Il paraît qu'ils ont ouvert un autre atelier. Je ne saurais pas vous dire quoi mais il y avait un autre atelier où les gars étaient pris en charge. Je ne peux pas vous dire. J'avais quitté la Prévalaye à ce moment-là. Mais moi je me suis occupé de ça pour lancer l'affaire puis j'avais un œil sur la vente. J'étais plus spécialement responsable de la vente de ces jouets auprès de l'acheteuse. Et puis je veillais à ce qu'elle accélère le mouvement ou qu'elle achète un petit peu plus cher. Quand on a eu une machine on a eu des jouets un peu mieux finis. Alors voilà, il y avait une augmentation et cet argent-là servait encore pour acheter autre chose. On voulait acheter un tour. C'était pas facile mais enfin bon, on a réussi à

trouver un petit tour qu'on trouve dans certaines revues vous savez pour les jeunes. Bon alors on avait eu un tour également. Et puis un éducateur a pris le relais parce que moi j'avais autre chose à m'occuper plus spécialement de... René Tanguy n'est pas resté très très longtemps à la Prévalaye et dans une certaine mesure j'ai pris un petit peu sa place mais d'une façon officieuse. Guyomarc'h m'a dit : « Ecoutez. En attendant que... Est-ce que vous pouvez... ? ». Alors je me suis occupé de l'ensemble, une supervision un peu de l'ensemble des groupes. J'ai donc quitté l'atelier et puis un autre éducateur est venu, qu'on a embauché, et qui s'occupait plus spécialement de l'atelier. Et ça a marché après mon départ. Je sais qu'ils ont ouvert un autre atelier mais je suis incapable de vous dire... Voilà j'arrête là si vous voulez. Vous m'avez dit l'abbé Pierre ?

FT : Voilà. J'aimerais bien.

LC : Joubrel, de temps en temps, quand il venait, il dit : « Alors... ». Je faisais du chant choral. Je ne suis pas un spécialiste du chant choral mais on était capables de chanter à deux voix, jamais à trois et surtout pas quatre. On était pas compétents pour. Mais voilà, des petits groupes de chant choral à deux voix. Et j'étais aussi chargé... Enfin, j'étais chargé... Je m'étais aussi chargé de l'apprentissage du chant. Il y avait des chants de guerre, des chants. J'avais appris dans les centres de jeunesse une palanquée de chants. Alors une partie de mon activité c'était d'apprendre le chant, le chant choral. Puis le chant de marche parce que, et je reviens à l'abbé Pierre, quand je partais avec les garçons, à l'étang, à l'étang Epigné, deux kilomètres, on pouvait faire de la pêche et du bateau éventuellement, les gars voulaient me prouver que c'était des vedettes et ils chantaient "C'est nous les Africains qui revenons de loin". Bon bref ils chantaient ça. Ça m'agaçait parce que je me disais : « Merde, c'est encore le parachutisme ». J'exagère mais : « C'est nous les mecs... ». Et je trouvais que c'était bien dommage. Moi je crois qu'on devient ce qu'on chante.

Cassette 4, face B

Je me suis dit : « Si tu t'amuses à chanter « Nous marcherons la main dans la main » ... Bon. Comme ça apparemment, Scouts de France un peu. C'était beau tout ça, impeccable. Je me suis dit : « Ils vont rigoler ». Et je leur ai appris « Nini peau de chien ». Guyomarc'h n'a rien dit et il était en droit de dire quelque chose. « Nini peau de chien » je connaissais ça par cœur. Je suis allé chanter à la gare avec des gars, dans des centres de jeunesse. « Quand elle était petite le soir elle allait à Sainte-Marguerite. Maintenant qu'elle est grande, elle fait le trottoir à Richard-Lenoir, avec toute sa bande ». Il est évident que la pédagogie là-dedans était un petit peu émoussée quand même. Mais les gars ils ont jonglé là-dessus. Ça a été formidable. Quand on allait à l'étang de la Pignée ou qu'on allait... Bon, pour aller faire une soule on chantait. On chantait plus *Les bataillonnaires*, sur la Légion, les régiments disciplinaires à l'époque qui était en Algérie, sous protectorat de la France bien sûr. L'armée française était là-bas. Et c'est marrant parce que... Au fond c'est en marchant qu'on apprend, et puis à créer des choses. Les garçons ont été tout de suite emballés par le chant bien sûr. On l'a chanté peu de fois. Je ne voulais pas non plus qu'on en fasse un drapeau de ce *Nini peau de chien*. Je l'avais remplacé parce que j'en avais marre d'entendre *Les légionnaires* et puis ça leur donnait des rôles de durs la Légion. Ils s'identifiaient. Le chant, ils s'identifiaient à ce que ça pouvait représenter. Il y avait toutes les légendes autour des bataillons disciplinaires, Tataouine. C'est vrai, les légionnaires quand ils marchaient ils chantaient. Or ils s'identifiaient peu ou prou aux gens qui avaient au départ chanté ça. *Nini peau de chien* c'était un petit peu plus coulant mais enfin la morale « Elle faisait le trottoir à Richard-Lenoir » ça va pas bien loin quand même. Mais ça c'était une façon de leur dire : « Mais moi je connais d'autres chants ». J'ai été capable de

chanter *Nini peau de chien* avec eux puis quand ils chantaient mal je leur criais dans les oreilles : « Non c'est pas ça ». Guyomarc'h n'a jamais rien dit. Je suis sûr qu'il entendait parce que entre la route pour sortir de la Prévalaye et sa baraque, c'était une vieille baraque qu'il avait, il a dû entendre. Il n'a jamais rien dit. Il a dû s'étonner, avec son épouse, que je fasse ça : « Qu'est-ce que c'est que ce mec ? ». Et ça a permis tout de suite alors d'apprendre des chansons. Les chansons c'était des belles chansons. Il y avait enfin tout ce qu'on peut... Il y avait : « Viens chez nous ». Tout ce qu'au fond les Scouts de France avaient chanté moi je l'ai repris à mon compte. Puis ensuite alors il y avait William qui était le type qui avait un... Bon, qui a commencé un petit peu, quand il a senti les mélodies, à apprendre un certain nombre de chansons, qui étaient très belles. Voilà, on était entré à ce moment-là dans un peu plus de civilités et un peu plus de civilisation pour les garçons. Alors ça c'était très important. Ça a soudé les gars et ça les a soudés parce que le chant choral, à deux voix donc, c'était comme si... Il y avait des chants de marche et puis des chants de veillées. On chantait en chœur là. C'est nous le groupe. L'éducateur et les gars c'était nous le groupe. Quand on allait donc à l'étang de la Pignée, deux kilomètres, on marchait au pas et on chantait. Et je me souviens que c'était un chant allemand. Du folklore. Les Allemands avaient des chants, pas seulement des chants de guerre c'était bien sûr prohibé. Il était pas question. Mais il y a des chants allemands qui sont très beaux. « Je vais par moments, en emportant ma joie et mes chansons pour bagages. Et si je rencontre la mort en chemin je serais prêt pour mener le voyage ». C'était très beau, c'était nostalgique. On apprenait ça, en français. Et puis ça alors ils étaient fiers, heureux parce que c'était... Le chant leur donnait une vision, comme au cinéma au fond, de la vie. Et ils avaient pas connus ces choses-là mes garçons. Alors il fallait les civiliser un petit peu. Ils marchaient mais cette fois-là dans leurs têtes en se disant : « On a appris ça, on a appris ça ». Et finalement on avait une palanquée de chants. On en a eu une quarantaine. Guyomarc'h il voulait savoir alors je chantais les premiers refrains : « Ah oui, pas mal ». Alors ça a été le polissage un petit peu et les autres groupes... Pas les petits. Les petits, la cheftaine... Le chant choral bien sûr et le chant de marche ça c'était important. Ça restructurait le groupe.

Les relations avec Emmaüs

FT : Alors, l'abbé Pierre.

LC : L'abbé Pierre. L'abbé Pierre, 1954. L'abbé Pierre fait sa déclaration, l'hiver et... Bon, vous savez ce qu'il dit. C'était important ça parce qu'il faisait un froid de canard, les gens crevaient de froid dans la rue. Et déjà avec sa communauté d'Emmaüs, l'abbé Pierre c'est en tant que communauté d'Emmaüs. Il en avait ouvert quelques unes des communautés d'Emmaüs. Il y avait une foule qui arrivait. Les gens venaient au père. Alors je ne vais pas revenir sur tout ce qu'il a dit. A ce moment-là c'était un O.V.N.I. Mais moi je l'ai entendu ça. Il était à Paris. Et je me suis dit : « C'est marrant, faudrait qu'on fasse quelque chose pour les pauvres ». L'abbé Pierre savait parler des pauvres. Il était très engagé là-dedans. On s'est dit un jour : « Faudra qu'on trouve quelque chose. C'est pas normal qu'avec les gars on puisse pas nous aussi faire un apport ». Et quand l'abbé Pierre, après 54... On était spectateur. On n'a pas participé. On était à son appel, on a entendu mais sur le champ on n'a rien donné. On n'avait rien à donner en fait. Pour les gars de la Prévalaye ils voulaient donner quelque chose, les éducateurs avaient leurs gars mais c'était enregistré quand même chez les éducateurs. Et... 54 passe. En 55 il y a une communauté d'Emmaüs installée par l'abbé Pierre, qui s'installe à Rennes. Sur la route de Saint-Malo. Une communauté d'Emmaüs. Le responsable de la communauté s'appelait Georges Maréchal. Et puis il avait bien entendu ceux qui traînaient, les clochards, les sans-boulot, bref les gens en difficulté. Il y avait un certain nombre de... Il y

avait une communauté donc. Ils étaient, je ne veux pas dire de sottise là, ils devaient être une vingtaine. Et l'abbé Pierre avait fait parvenir, je pense par des dons... Charlie Chaplin avait fait beaucoup pour ça. C'est lui qui a pratiquement payé la communauté d'Emmaüs de Noisy-le-Grand, que j'ai visitée après. Mais... J'ai dit à Bailly, j'ai dit : « Dis donc, Georges, on pourrait pas venir donner un coup de mains aux chiffonniers d'Emmaüs. On va demander à Maréchal si c'est possible ». Et puis il s'est trouvé qu'un jour un journaliste de Ouest-France, bon journaliste, comprenant bien, est venu à la Prévalaye, un petit peu voir, comme ça. Et puis je lui parle : « Vous connaissez les communautés ? ». Il me dit : « Ah oui. C'est Georges Maréchal. Pourquoi ? ». « Parce qu'on aimerait bien que quelques garçons de la Prévalaye viennent travailler, donner un coup de mains aux... comment dirais-je... aux compagnons d'Emmaüs. Donner un coup de mains à monter des baraques. Et effectivement il y a eu un don qui fait que un certain nombre de baraques, en fait de logements, ont été construits, grâce à des fonds de générosité, enfin bref.

FT : Des logements ?

LC : Des logements. Enfin, des logements pour l'habitation.

FT : A Rennes.

LC : A Rennes, tout à fait.

FT : Pour loger les plus pauvres alors, c'est ça ?

LC : Pour loger les gens qui étaient dans les taudis de la rue de Brest.

FT : Quel est le rapport avec vous là ? C'est à dire, vous avez donné des sous ?

LC : Non. Les chiffonniers d'Emmaüs ils ne pouvaient rien faire s'ils n'avaient pas de... Construire des logements pour des gens qui sont dans des taudis et qui crèvent là-dedans il faut du fric pour bâtir les maisons. Or l'abbé Pierre avait acheté, sur des fonds qui étaient des fonds... Ces communautés d'Emmaüs qui existaient ailleurs récupéraient de l'argent. Et il avait donc donné à Georges Maréchal un certain nombre de fonds mais en vérité déjà des baraques-logements. Ils étaient donc chargés de... comment dirais-je... de faire comme un village, cette communauté d'Emmaüs. C'était pour les autres. La communauté n'était là que pour faire des maisons. Quand les maisons étaient faites ils faisaient autre chose.

FT : C'est qui Georges Maréchal ?

LC : Georges Maréchal c'est le responsable de la communauté d'Emmaüs de Rennes. Le patron un petit peu. Je mélange un peu les couteaux non ?

FT : Non, non ça va. C'était juste pour préciser. Enfin, ce que j'ai toujours pas bien compris c'est la relation avec vous mais vous allez nous le dire.

LC : Bien sûr. Non, c'est parce que l'histoire de l'abbé Pierre ça avait bouleversé beaucoup de gens. Les éducateurs étaient aussi sensibilisés à ça. On était concerné aussi par la misère des autres. Des gens qui traînent, des adolescents et les personnes qui pouvaient plus travailler parce qu'ils avaient un petit côté alcoolique. Il y avait un certain nombre de problèmes. C'était pas la crème de la société. C'était effectivement des gens qui étaient peut-être pas

tellement d'accord quand il voulait mais enfin Georges Maréchal était un super chef. Il était comme un éducateur, au milieu des ouvriers. Et quand on est venu me parler de ça je me suis dit : « Bon sang, et nous qu'est-ce qu'on fait là-dedans ? Qu'est-ce qu'on va faire ? ». Georges Bailly, qui était donc éducateur à la Prévalaye, ça a commencé après son entrée, a dit : « Voilà, on va prendre des gars. Est-ce que vous êtes d'accord ? ». J'en ai parlé à Guyomarc'h. Pas de problème. Et il y a eu dix garçons qui ont travaillé plusieurs mois au centre... Du centre de la Prévalaye et qui sont allés aider les ouvriers pour monter des logements. Rue de Brest c'était un quartier de taudis dégueulasses, l'eau coulant partout, des gosses qui n'étaient jamais... qui étaient mal sapés, qui venaient de familles en difficulté. Il fallait les sortir des taudis, des baraques construites...

FT : Alors ils ont été aider les ouvriers.

LC : Les garçons ont aidé les ouvriers.

FT : Avec Georges Bailly.

LC : Avec Georges Bailly, qui était chiffonnier, éducateur-chiffonnier. Il était dans la communauté. Il s'occupait de ces dix garçons là.

FT : Et c'était dans un quartier à Rennes alors ?

LC : C'était dans un quartier...

FT : Vous savez lequel ?

LC : Oui... euh.

FT : Vous avez oublié. On va le trouver dans les archives. Vous nous avez laissé les archives.

LC : Je pense. Bon. Ce truc là, très bien. Les gars, Maréchal étaient contents. Il y a eu un petit papier dans le journal. Et puis, parlons de l'abbé Pierre, l'abbé Pierre invite, convoque toutes les communautés qui existaient en France dans une rencontre à Noisy-le-Grand. Grand bâtiment, un cinéma, d'ailleurs c'était une salle désaffectée. Je vais donner le chiffre là, il y avait trois cents quatre cents personnes là. C'était des chiffonniers. Des femmes venaient aussi. Et le père voulait parler des communautés d'Emmaüs. Il voulait fédérer un peu ça parce que les gens travaillaient comme ça, dans les petits bleds ou les grandes villes et il voulait que ces gens-là se rencontrent. Et ça a été un jour de rencontre de toutes les communautés d'Emmaüs.

FT : C'était à Rennes ça ?

LC : Non, c'était à Paris. C'était à Paris.

FT : C'était quelle année, 55 ?

LC : C'était en... OK. 1955. Et c'était en février je crois bien. Il y a l'article de *Liaisons* où...

FT : Oui je l'ai.

LC : Vous l'avez. Euh... J'avais dit à Bailly : « Dites donc, j'apprends par Georges Maréchal que les communautés sont invitées à Paris ». C'était à Noisy-le-Grand. Je dis Paris mais enfin c'était Noisy-le-Grand. Il y avait une communauté qui fonctionnait pas mal et puis il y avait des salles de cinoche désaffectées. Le père avait donc invité les communautés. Il disait évidemment des choses extraordinaires comme il était capable de faire. On l'écoutait parce que... Georges Maréchal dit : « Ce serait bien. On va y aller. Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous ne voulez pas venir avec nous ? ». Je dis : « Si vous nous invitez on va y aller ». Bailly et moi on est allé assister à... comment dirais-je... sous la gouverne de Georges Maréchal à cette rencontre des chiffonniers d'Emmaüs.

FT : Donc vous y êtes allé...

LC : Avec Georges Maréchal.

FT : Avec Georges Bailly aussi ?

LC : Oui, oui. Georges Maréchal était responsable de la communauté. Il était donc là-bas. Mais...

FT : Donc vous deux. Georges Bailly et vous.

LC : Tous les deux. Et le reportage que vous voyez là, je parle de Georges Bailly. Effectivement, on est parti... euh... pour assister à cette rencontre de fédération, en quelque sorte, de toutes les communautés d'Emmaüs. Parce que c'était trop embêtant de travailler chacun dans son coin. C'est comme l'A.N.E.J.I.

FT : Faire un mouvement.

LC : Faire un mouvement. C'était la grosse affaire et il a tenu des propos... enfin... extrêmement émouvants comme il sait le faire. Vous avez d'ailleurs le compte rendu également de l'intervention de l'abbé Pierre ce jour-là où il disait à la fin de son entretien, et c'était émouvant parce que c'était important... euh... A la fin il a dit aux gens qui étaient là, parce qu'il n'y avait pas que des chiffonniers, il y avait aussi des gens invités qui étaient venus, d'autres qui avaient fait comme nous, ils avaient donné un coup de mains ils venaient, et il disait, écoutez bien : « Vous, les nantis, nous les pauvres types, nous les bons à rien, regardez ce qu'on a fait. On a créé des communautés. On installe des logements pour les plus pauvres, mais c'est du travail. Et vous les bons à quelque chose... ». Pas les chiffonniers mais des mecs qui étaient là. Il disait : « Mais vous les bons à quelque chose si vous vous y mettiez une bonne fois, vous vous rendez compte de ce qu'on pourrait faire ? ». On s'est dit : « Il nous demande quelque chose : Si vous travaillez, qu'est-ce que ça pourrait devenir ? ». Alors on peut se dire qu'effectivement on était contents des dix gars qui travaillent. On avait bonne conscience et on s'est dit : « Il faut aller plus loin que ça, il faut essayer d'être, en quelque sorte... ». Qu'est-ce qu'on était ? Deux types, on connaissait Maréchal. Et puis j'ai dit à Maréchal : « Dites donc, c'est pour la rue de Brest que vous faites les bâtiments ? ». « Oui. Enfin, on nous a indiqué que les habitants de Rennes qui étaient dans le naufrage, dans la débîne, des taudis... ». Dieu sait si ça existait. Rennes était une vieille ville et la rue de Brest en particulier, où les gosses traînaient pieds nus. Je dis : « Dites donc, on pourrait pas faire quelque chose ». « Ecoutez, ce qu'on vous propose c'est de... On va s'occuper des gamins, on va voir un peu comment on peut faire pour les gamins de la rue de Brest ». Ils étaient pas encore logés dans les baraques. Il y en avait quelques unes qui étaient installées mais j'avais

demandé à une éducatrice stagiaire, en accord avec Georges Maréchal, j'avais dit : « Ecoutez, avec Georges Bailly on prend la responsabilité d'un certain nombre de garçons. S'il en manque pour les baraques il y a des gars qui donnent un coup de mains ». De ce côté là, bon, on avait bonne conscience. Mais les gamins il faut qu'on s'en occupe. Ceux qui n'ont jamais vu la mer. A Saint-Malo, à la mer. Il y a combien ? Soixante kilomètres ? Jamais allés à la mer. Ils connaissaient pas la mer. La mer c'est vrai, c'est... Quand on voit la mer pour la première fois, ça dépend de l'âge qu'on a... Et il y a pas de raison que les gosses n'en profitent pas et j'avais un petit peu dit à Georges Maréchal : « Voilà, nous notre participation c'est de trouver... On peut prendre en charge une vingtaine d'enfants ». Pas d'adolescents, d'enfants, douze treize ans, pas moins de huit ans. C'était huit, neuf, dix, onze, douze en gros. L'éducatrice a fait une tournée. Je crois que Rémi Le Goff lui a donné un coup de mains. Je ne me suis pas occupé de ça. J'avais dit : « Voilà, il faut que tu ailles voir la rue de Brest. Tâchez de nous trouver une vingtaine de gars. Et si vous pouvez au pif ». Je faisais confiance à l'éducatrice stagiaire. Elle avait du peps et elle me dit : « Moi j'ai une liste de vingt gars ». Vingt garçons, on pouvait pas en prendre plus parce que notre souci c'était d'embarquer les gars de la Prévalaye. On était responsables pendant les grandes vacances. Or, cette année là donc, on allait en Bretagne dans une bicoque que Guyomarc'h avait louée pour les garçons de la Prévalaye. Et on a pensé qu'on pouvait emmener vingt garçons d'Emmaüs, les vingt garçons. Il fallait du fric un peu. Il fallait du fric pour les habiller, il fallait du fric pour les nourrir. Il fallait du fric pour partir, prendre le train ou un car. Rémi Le Goff m'a dit : « Ecoute. Moi je vais faire une campagne ». Je ne sais pas si je vous ai laissé les articles sur l'abbé Pierre. En fait, *Ouest-France* a marché et Rémi Le Goff, super chef, super journaliste, a fait quelques articles concernant les plus pauvres, en parlant de l'abbé Pierre, en parlant de types qui n'avaient jamais... qui logeaient dans des taudis, qui n'avaient jamais vu la mer. Et régulièrement il passait un article dans *Ouest-France*. Henri Joubrel a bien voulu en faire un également. Pas mal ! Il a fait un truc torché impeccablement et en terminant : « Pourquoi est-ce que logiquement les pauvres ne seraient pas non plus comme les gens aisés, au bord de la mer, comme tout le monde ». Impeccable comme article. Alors ça avait fait un mouvement à Rennes. Toutes les classes sociales ont été sensibilisées et Le Goff écrit, je pense que c'est vrai il l'écrit... On va demander à Guyomarc'h de prendre en charge les vingt gamins. Il fallait que quelqu'un mette le prix. Vous savez, déjà on était pas très riches mais il a accepté. Il a fallu aussi que je parle à Guyomarc'h. J'allais pas partir comme ça, en détachement sans qu'il sache. Et Rémi Le Goff l'a rencontré, il a fait un topo avec Guyomarc'h. Bref, en deux jours... C'est pas moi qui l'invente c'est écrit là. *Ouest-France* c'est Rémi Le Goff qui signe. En deux jours, la somme qu'on avait fait, une espèce de budget, eh bien est arrivée au siège du journal. Les gens ils ont donné, c'est extraordinaire. Moi je ne gérais pas les fonds, c'est Rémi Le Goff qui gérait les fonds. Mais j'avais besoin de savoir un petit peu combien on avait fait parce qu'il fallait qu'on sape les gamins, il fallait acheter des vêtements. Avec une éducatrice je suis parti acheter des vêtements. Il a fallu voir un petit peu qui est-ce qu'on pouvait emmener, est-ce qu'il faut passer une visite médicale, comme ça. Ça paraît comme ça impromptu et pourtant c'était bien clair qu'on pouvait pas emmener vingt gosses même si ils sont heureux et tout si il y en a un qui va nous lâcher en route parce qu'il est malade, parce que ci, parce que ça. Ça pouvait aller. Accord des parents. Lettre signée donc pour que les gars viennent en colonie de vacances. Les protégés comme dit le journal, les protégés de l'abbé Pierre.

FT : Donc en deux jours vous avez les sous.

LC : Ah l'argent. Rémi Le Goff récupérerait... Les gens envoyaient des mandats. Les petites mères. Ça c'est courant parce que souvent j'ai entendu ça. Les gens qui donnaient le plus

c'était les pauvres.

FT : Vous avez fait quoi avec les vingt gamins, avec ces sous ?

LC : Ce qu'on a fait ? On est parti en Bretagne avec les adolescents de la Prévalaye. Et il fallait un encadrement. Or la cheftaine, je dis la cheftaine enfin l'éducatrice, qui avait fait le travail de récupérer les enfants dans les quartiers défavorisés. Faut pas prendre toute la misère vers elle mais on a parlé et on s'était dit qu'il fallait pas trop être dépassé parce qu'on était responsables aussi des gosses qu'on embarquait, bien qu'ils n'étaient pas de la Prévalaye. Sous l'égide de l'abbé Pierre et de Georges Maréchal. Alors on a trouvé un éducateur, stagiaire, et on a trouvé cette petite jeune fille, sympa comme tout mais qui avait du pep. Elle est sur la photo dans les articles là. Elle avait donc été en quelque sorte la responsable un peu du groupe avec un éducateur. Un éducateur et une éducatrice.

FT : Donc là c'est pour les gamins.

LC : Des stagiaires pour les vingt gamins spécifiques, d'Emmaüs.

FT : Vous les faites partir ensemble.

LC : On part ensemble.

FT : Les vingt gamins de la Prévalaye et ces vingt gamins.

LC : Tout à fait.

FT : Avec l'éducateur et l'éducatrice.

LC : C'est ça. Alors le déploiement bien sûr...

FT : Combien de temps ?

LC : Trois semaines. Les... Je me souviens encore du départ. J'ai les photos, qui sont très bien. Enfin elles sont moches mais dans la tête c'était beau. Il y avait évidemment... L'abbé Pierre est venu. Il voulait assister au départ de ses protégés. C'est la presse qui disait « ses protégés ». Enfin bon. Il valait mieux dire pour la presse, pour tout le monde, ceux qui lisaient, les nantis et les pauvres, que c'était les protégés de l'abbé Pierre pour quelques temps. C'était vrai. Nous on n'était que des courroies de transmission. C'est lui qui avait dit : « Vous les bons à quelque chose... ». Alors l'abbé Pierre, journaux, tout ça. Le maire de Rennes vient. Il va à la Préfecture. Un héros quoi, un saint. La presse s'en donnait à cœur joie. Et puis Rémi Le Goff a dit : « Vous ne pensez pas qu'il pourrait venir à la Prévalaye l'abbé Pierre ? ». Je dis : « Ouais bien sûr. Ce serait formidable qu'il vienne ». Ce serait formidable qu'il voit l'ensemble de la Prévalaye, les garçons qui sont là. Et puis qu'il voit le patron. C'est normal qu'on ne laisse pas Guyomarc'h à côté. Il faisait sa part. Il était d'accord et il a reçu l'abbé Pierre. Avant de partir, avant le rassemblement de tous les notables, il est venu à la Prévalaye et la photo de François Guyomarc'h qui est prise par... Guyomarc'h peut-être : l'abbé Pierre pris dans l'entrée de la Prévalaye en train, d'embrasser François Guyomarc'h. Guyomarc'h était tout à fait sensible à ça. Belle photo, petit gars. Elle était parue dans la presse. Voilà. Une petite prière à la chapelle et puis un petit discours sympa comme il sait les faire. Et ensuite la grande affaire où les gens de grand cœur et de petit cœur étaient là. On est

parti avec... Il y avait deux autocars. Les autocars tout ça bien entendu payé sur le fric.

FT : Et vous êtes partis où ?

LC : On est parti à Kerleven. K.E.R.L.E.V.E.N. Dans un truc qu'on avait loué. Ça ne concernait plus le fric de la Prévalaye ça. La bicoque n'était pas extraordinaire mais enfin il y avait des tentes. En fait un camp sous tentes avec un petit quartier général dans cette... Mais on a pu louer les tentes ce qui fait que les vingt garçons ont été sous l'autorité d'un éducateur stagiaire et d'une éducatrice stagiaire. Un camp sous tentes. On va pas faire des baraques et mettre des gosses dedans. Ça n'a pas de sens. Sous une tente vous avez des grands marabouts c'était formidable, ils jouaient. Alors, on voulait quand même qu'il y ait une certaine... comment dirais-je... une éducation. Ça n'a pas de sens. On va avoir des gamins de la Prévalaye, des délinquants tout ça et puis à côté les petits protégés de l'abbé Pierre. Là il y avait des rencontres. Des chants. Ils chantaient ensemble. De temps en temps on allait se balader au bord de la mer. On emmenait quelques garçons, en accord avec la cheftaine, elle rendait des comptes bien sûr, c'était pédagogique. Je veillais plus particulièrement au fond aux gamins. J'avais pas envie que Pierre, Paul, Jacques, les protégés de l'abbé Pierre se noient. A Kerleven... Il a fait beau, c'est une chance. Mais les vanes étaient fermées, beaucoup plus même que les vanes chez les plus grands, qui étaient quand même orientées sur le groupe de vingt. Il y avait des communications. Le soir on se retrouvait. On faisait des veillées, les petits et les grands. Et quelques grands, quand les petits allaient en balade, la cheftaine avait demandé à des garçons du centre d'observation de la Prévalaye d'encadrer en quelque sorte avec elle et avec des éducateurs les vingt garçons. Mais des délinquants. Ça ça a été un moment assez extraordinaire pour les garçons de la Prévalaye aussi. Pour les petits n'en parlons pas, ils étaient heureux comme tout. Alors les parents sont venus. Il était entendu, dans les dépenses, qu'on louerait un car pour que les parents puissent venir passer la journée, comme ça existe en général dans une colonie de vacances de petits, les parents viennent après, ils passent le dimanche. Les parents sont venus. Et puis le prix du car, bon, a été coupé en deux. Le propriétaire nous a fait payer que la moitié : « Je ne vous en prend que la moitié puisque... ». Alors on paye. L'abbé Duvalet, qui était l'adjoint de l'abbé Pierre pour les communautés d'adolescents... Il y a eu un reportage. Dans le numéro 14 c'est la rencontre avec l'abbé Pierre et dans le numéro 15 de *Liaisons* c'est un reportage que j'avais fait chez l'abbé Duvalet, l'adjoint de l'abbé Pierre, responsable des communautés Emmaüs d'adolescents et bien entendu, puisqu'on était avec des enfants... enfin des enfants... Mais lui c'était des adolescents et il avait des ateliers et il faisait de la formation professionnelle. Il a fait l'objet d'un reportage. Guyomarc'h a trouvé ça très bien. Il m'a dit, en 1993, dans les deux lettres, une en 1993 et une autre en 1994, celle de 1993 il parle aussi du numéro 14 ou 15 parce que c'était un reportage chez Emmaüs professionnel, adolescents. OK ? L'adjoint de l'abbé Pierre s'occupant des communautés d'adolescents et dirigeant une institution de formation professionnelle. Et lui, puisqu'il était en quelque sorte l'adjoint de l'abbé Pierre, il est venu passer une journée.

FT : Donc l'adjoint de l'abbé pierre.

LC : L'adjoint de l'abbé Pierre est venu. Et il a un petit peu parlé aussi, dans la ligne de l'abbé pierre un peu, mais bon... ça a fait parler un petit peu. Bien. Il a parlé des éducateurs, des éducatrices, des garçons et puis comme un chef d'établissement. Une émotion différente. Alors c'était important, il fallait que je sois là aussi parce que bon après c'était le reportage, photo. Et bon, on est rentré de ce camp. Il fallait acheter des vêtements aux gamins, à nouveau parce qu'en colonie de vacances le cul en prend pas mal. C'est la bagarre, les jeux. Il fallait

renouveler. Alors même chose avec l'éducatrice qui était là On s'est occupé de ça. Achat de vêtements, impeccables, corrects. Achat de vêtements et une rencontre avec les parents à Noël. Les gens sont venus à Noël, à l'arbre de Noël, et il y a eu des cadeaux par les parents. Il y avait les gosses qui étaient là, pour la fête de Noël, et il y avait les parents bien sûr. Il ne fallait surtout pas qu'à ce moment-là les parents soient tenus à l'écart. Au contraire, ils venaient. Ils étaient aussi de la même bande, à l'abbé Pierre. Alors l'argent, au lieu de servir... Finalement, il y avait largement de l'argent pour l'habillement des gosses, pour louer les autocars, pour la nourriture, en prix de journée, on remboursait. C'est la Prévalaye qui... Il y avait vingt gars, il y avait un budget éducation. Ce qui fait qu'on a eu largement ce qui fallait pour honorer les familles et les gamins de... ce qu'on avait fait ensemble. Alors ça a été extraordinaire parce que parallèlement à ça, au centre d'Evrecy, en Normandie, Evrecy, si je en dis pas de conneries ça doit être à vingt kilomètres, en gros, de Rennes... Pardon de Caen.

FT : Comment ça s'écrit Evrecy ?

LC : Evrecy. E.V.R.E.C.Y. Centre d'observation d'Evrecy. Je vous dis, comme ça, à vue de nez, je connais pas vraiment la route mais enfin. Ça doit être vingt à vingt cinq kilomètres. Maximum, il n'y a pas trente kilomètres. A la suite, vous verrez ça peut se retrouver ce que je dis là, j'avais fait un petit encart, à la fin de l'article du numéro 14, où j'indiquais : « Educateurs, qu'est-ce que vous faites cet été pour vos garçons ? Parce que la communauté d'Emmaüs a besoin de vous. Qu'est-ce que vous allez faire avec vos garçons ? ». Ça ça a été envoyé à l'échelon national. Chacun recevait ça. « Qu'est-ce que vous allez faire ? On aimerait bien, si vous voulez... On vous propose des... voilà, une participation aux travaux des communautés d'Emmaüs ». Bon, j'ai envoyé ça, on ne sait jamais. Assez court, quatre cinq lignes. En général, les placards il ne faut pas qu'il y en ait de trop parce qu'on ne les lit pas et j'ai été étonné quand *Liaisons* interviewait Evrecy, au centre d'observation d'Evrecy, qui était le centre d'observation de la région. Il y avait des garçons placés là par des juges des enfants dans ce centre d'observation d'Evrecy en 1955. Alors j'ai eu Tanguy : « Ça doit être intéressant ». Et ils n'avaient pas encore dresser leur projet de vacances. Alors ils ont cherché et puis ils se sont dit : « Oh mince, on pourrait peut-être, on va voir, on pourrait peut-être faire quelque chose ». Et ils sont partis avec dix ou douze garçons du centre d'Evrecy pour aller à Rennes et pour remplacer les gars qui partaient en vacances. Les gars de la Prévalaye. Ils pouvaient pas laisser les gars de la Prévalaye qui avaient travaillé là, à la communauté. Il fallait qu'ils aillent aussi en vacances. Mais comme ça marchait... ça c'était important de dire : « Mais on peut faire des choses intéressantes, renseignez-vous, écrivez-nous ». Trois mois après l'annonce en question, c'est le centre d'Evrecy, le centre le plus proche. Ils ont écrit : « Bien voilà, on est intéressé. Comment il faut faire ? ». Alors je les ai mis en rapport avec Maréchal et ils sont venus travailler, dur. Plus dur encore que les gars de la Prévalaye parce que là ils faisaient un très très gros travail.

FT : Et là c'était des gamins aussi ?

LC : C'était des gamins. C'était avec des gamins de leur centre. Il devait y avoir Daniel Hemme. Et qui était l'autre alors ? Daniel Hemme, un éducateur puis un autre éducateur dont je ne me rappelle plus le nom.

FT : Et ils sont venus faire quoi alors ?

LC : Ils sont venus à Rennes.

FT : Pour la construction de logements ?

LC : Tout à fait. Oui, oui. Il y avait du boulot. Ils travaillaient huit heures par jour. C'est pas moi qui le dit c'est eux parce que je leur ai dit : « Ça vous dérangerait de faire un compte rendu pour *Liaisons* de ce que vous avez fait ? ». Ils sont rentrés et ils ont fait un article bien. Ils l'ont écrit et ils me l'ont envoyé et je l'ai fait passer naturellement dans *Liaisons*. C'était la suite de l'appel de l'abbé Pierre en quelque sorte. Dans le numéro suivant, on a eu trois mois, les gens apportaient leur concours, ça travaillait dur. C'était les grands.

FT : Ça c'est 55, 56 ?

LC : Eh bien c'était 5... C'était 55. Je ne dis pas de conneries ? J'ai quitté la Prévalaye à la fin du mois de décembre.

FT : Donc c'est à la fin de votre séjour à la Prévalaye.

LC : Oui, tout à fait. Et eux alors ont écrit leur expérience. Un très beau texte, brut de décoffrage, machin, truc tout ça. Ils parlaient de ce qu'ils faisaient et ça c'était intéressant. Donc ils ont fait leur compte rendu également ce qui fait que le numéro 14 et 15... Les reportages qui ont été faits, ça c'est bien clair qu'on alertait, c'était au moment de l'Algérie mais dans l'esprit c'était ça, un certain nombre d'éducateurs spécialisés, d'éducateurs dans les instances, pour continuer à travailler. Alors je pense effectivement que l'abbé Duvalet a dû comme ça récupérer quelques types intéressés par ce qu'il faisait.

FT : Alors là on arrive à la fin du séjour à la Prévalaye.

LC : Fin du séjour. C'est ça. Fin de séjour à la Prévalaye.

FT : Donc là vous allez nous raconter comment vous arrivez à Caen.

LC : Je voulais simplement dire quelque chose là-dessus c'est que... une réflexion d'un homme, catholique engagé. En regardant les jeunes qui n'étaient pas des chiffonniers d'Emmaüs à la rencontre de février 55 en nous disant à nous les bons à quelque chose, les hommes les femmes qui étaient là et qui étaient mêlés aux chiffonniers qui étaient là... Ils parlaient aux gens bien quoi. Les bons à quelque chose. Dans son esprit c'était : « Vous les bons à quelque chose, bon sang, qu'est-ce que vous pourriez faire ? ». Et ça c'est un message qui avait été entendu. Il a été entendu et par voie de conséquence il y a eu comme une cristallisation autour de ça, ce qui fait que bon voilà, les gosses travaillaient pour faire des baraques. Ils sont partis en vacances. La rue de Brest a été inspectée, si j'ose dire, pour trouver une vingtaine de garçons. C'est toujours dans la lancée du message de l'abbé Pierre : « Qu'est-ce que vous feriez ? ». A nous de trouver ce qu'on pourrait faire. Et c'est ça que je voulais dire. Ça a été très important. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui se sont trouvés.

FT : Au moins c'est original.

LC : Ah oui. Tout à fait.

FT : Il y a peu de gens qui ont fait comme ça à ce moment-là.

LC : Oui, tout à fait. On aurait pu faire autre chose mais...

FT : Et dans *Liaisons*, quand vous en avez parlé, il y a eu des échos ?

LC : Oui. Le plus extraordinaire, c'est les gens qui ont dit : « Voilà, on a lu cette information-là, on a changé. On voulait aller à la mer mais pas là ». Et finalement le petit placard qu'on avait mis en bas de l'article ça les a sensibilisés, motivés et ils sont venus remplacer les gars de la Prévalaye. Et eux, les gars d'Evrecy, ils sont pas allés à la mer, ils sont restés à continuer le montage des baraques. OK ? Les dix gars qui travaillaient sont partis en vacances parce que bon, il fallait aussi qu'ils respirent un autre air et puis ceux qui sont arrivés c'était des copains qu'ils remplaçaient. Il faut dire que le message de l'abbé Pierre était rendu dans sa totalité. Au lieu d'écrire quelque part, à quelqu'un qui m'interrogeait j'ai dit : « Les bons à quelque chose se sont enfin décidés à faire quelque chose ». Et je vous dis que c'est important... Je m'excuse parce que l'émotion est là-dedans enfin tout ça, vous faites le tri mais ce qu'il faut retenir c'est que ça a été dans certains établissements le déclenchement de la notion de... « Si les pauvres mecs sont capables de faire ce qu'ils font à Noisy-le-Grand, qu'est-ce que nous on pourrait faire ? ». Alors ça s'est fait. Pas forcément sous l'égide de l'abbé Pierre. Mais des... comment dirais-je... des vacances engagées. Des vacances engagées. Et c'est important. C'est tellement important que si on avait continué je suis persuadé que... Mais qu'effectivement c'était une nouvelle dimension qui était apportée dans le cadre de la... de l'éducation spécialisée, dans le cadre de la réinsertion des adolescents. C'était effectivement... Ils pouvaient intégrer dans leur projet éducatif une notion de : « On va aller apporter une aide à des gens plus malheureux que nous, plus en difficulté ». Alors ça s'est fait sous différentes formes. Mais plus sous l'égide de l'abbé Pierre. Ça a été un déclenchement et je crois que c'est pas tellement ce que j'avais écrit comme ça au moment de l'abbé Pierre, c'est ce que des éducateurs du centre d'Evrecy avaient écrit en disant : « Voilà ce qu'on a fait ». C'est formidable. Ils n'étaient pas inspirés par... Ils ont su... Je croyais pas que le placard au fond... C'était pour se donner bonne conscience en disant : « On va faire un appel ». Cet appel a quand même été extraordinaire parce que les gars d'Evrecy ils ont vachement marné et puis ça a fait du bruit cet article là. Cet article là les éducateurs l'ont franchement lu. C'était une revue nationale *Liaisons*, c'était pas un petit bulletin dans un coin. Alors je crois que ça a donné à certains collègues des idées. J'en suis persuadé. Voilà, moi j'aimerais bien que si nous on était capables de faire ça, qu'est-ce qu'on pourrait faire pour aller plus loin ? Pas forcément des baraques à reconstruire mais un apport, par exemple pour les sans-logis. On peut trouver des solutions. C'est plus, cette affaire-là, c'est une réalité concrète mais c'est aussi un symbole. On est capables de faire plus qu'on ne croit.

FT : C'est une belle histoire.

LC : Ah oui. Voilà, l'abbé Pierre.

FT : Vous voyez, on y est arrivé. Comme vous en aviez un petit peu parler l'autre jour je pensais... Et puis j'avais lu les articles, c'était important.

LC : Je suis content d'en reparler vous savez parce que...

FT : C'est une belle histoire.

LC : Ah oui, tout à fait.

FT : Eh bien voilà, sans vous bousculer, je regarde l'heure quand même, c'est bon, vous avez une heure et demie pour voir la dernière période.

LC : Ah que d'eau, que d'eau !

FT : Donc ça fait trente ans pour une heure et demie. Je vous le dis, comme ça c'est tout clair. Il est neuf heures et demie. Vous voulez qu'on fasse une petite coupure ?

LC : Non, non pas moi.

[Petite pause]

FT : Allez on y va maintenant. Donc la Prévalaye-Caen.

LC : Oui.

FT : Donc vous répondez quoi ? Vous nous avez dit : « Je n'ai pas cherché à partir ».

Cassette 5, face A

FT : Comment vous arrivez à Caen ? En étant encore à la Prévalaye, comment vous... Vous répondez à une annonce ?

LC : C'était pas une annonce. Dix ans comme éducateur-chef, cinq ans comme éducateur, cinq ans comme éducateur-chef et puis quand même une fonction pédagogique de responsable pédagogique dans l'institution, sous l'autorité de Jacques Guyomarc'h mais Jacques Guyomarc'h avait plein de boulot et il est évident qu'il fallait qu'il trouve quelqu'un. Bon, ce quelqu'un j'ai joué ce rôle-là. De responsable. Et puis je rendais des comptes. Il y avait Madame Guyomarc'h qui était sur place. Elle avait des activités. Avant que Thérèse vienne c'était Madame Guyomarc'h qui faisait les rapports de comportement. Chaque semaine on donnait nos observations à Madame Guyomarc'h et on a continué quand Thérèse est venue avec une sensibilisation à la psychologie.

FT : Elle faisait quoi Madame Guyomarc'h ? Elle faisait les rapports de comportement ?

LC : Elle les faisait en transmettant à son mari.

FT : Dans le centre, pour expliquer peut-être à Samuel, dans les centres d'observation, tu sais, on observe les gamins, six mois en principe, pour leur trouver après... Il y avait une batterie incroyable. C'était la grande époque, dans les années 50, des tests, des tas de choses.

LC : Et le rapport était envoyé au Service social ou à l'assistante sociale ou au magistrat pour enfants concernant les conclusions de ce rapport, ou en tout cas le comportement des jeunes. Après, le juge faisait une... comment dirais-je... sa propre affaire. C'est lui qui allait juger mais en fonction des rapports. Il pouvait juger sur le comportement de quelqu'un, indépendamment des histoires de délit. Sur le comportement. Sur les possibilités de se situer dans une société. Il y avait des capacités de... ça c'était les études des éducateurs. Il fallait trier parce que c'est pas marrant de faire de l'observation. Entre ne rien faire et en rajouter, en faire trop, il faut être cohérent.

FT : Pour un seul gamin, faire un dossier comme ça !

LC : Ah oui. Tout à fait. Il y a des fiches qui arrivaient.

FT : On a ça. Il n'y en a pas à Angers mais je les ai vues ailleurs. A Savigny entre autres parce qu'il y avait aussi un centre d'observation, qu'a d'ailleurs filmé... comment il s'appelle... le film... avec Doinel. *Les Quatre cents coups*. Ça a été filmé à Savigny. En 49-50. Maintenant tu sais qu'il y a le projet que ça devienne un musée. C'est dans ce lieu là. Et donc si tu veux là-bas il restait des archives des gamins que j'ai vues. Elles sont au grenier. Elles étaient encore au grenier il y a un an. C'était des dossiers énormes. Et si tu veux c'est un centre d'observation comme à la Prévalaye mais celui-là il était secteur public tandis que la Prévalaye c'était secteur privé.

LC : Après d'ailleurs, Lemay est venu travailler. J'ai oublié de le dire et c'est important aussi. Lemay, Scouts de France dans une paroisse... Je ne sais plus la paroisse où il exerçait ses talents. Il est venu à la Prévalaye comme stagiaire mais bon, quand il est arrivé à la Prévalaye il faisait des études de médecine et il voulait apporter quelque chose, un concours, enfin bref. Il est venu à la Prévalaye et a eu un groupe de petits. Et il s'est occupé d'eux mais il a également, comme éducateur-stagiaire en quelque sorte, dans la Prévalaye, il a été mis assez rapidement... On l'a mis au charbon rapidement. A la fois il suivait des études de médecine et à la fois il a été un élément très important à la Prévalaye car il apportait aussi une vue neuve. Nous on était peut-être déjà à l'époque chevronnés, peut-être mais de temps en temps on devait manquer d'imagination. Lemay n'en manquait pas. Alors ça a été pour nous... Il a tenu une place importante à la Prévalaye, d'autant plus importante qu'après il était médecin psychiatre, il est devenu directeur...

FT : Il a fait ses études après alors ?

LC : Il a fait la médecine mais en fait il a fait formation neuro-psychiatre. Actuellement il est neuro-psychiatre à la Faculté de médecine de Montréal. Et puis ça a été un formateur d'éducateurs parce qu'après avoir été donc stagiaire, après avoir fait des activités de jeu, apporter son concours, il assistait aux réunions de travail, d'observation... Ensuite il a quitté la Prévalaye pour devenir directeur des études à l'école d'éducateurs de Rennes. Directeur des études à l'école d'éducateurs de Rennes, comme médecin, psychiatre. Alors il a ouvert, mais j'arrêterai là mais je en voulais pas oublier Lemay dans cette affaire-là...

FT : Il est arrivé quand ? Vous pouvez nous le rappeler à peu près ? La première fois, quand vous dites qu'il prend un groupe de petits ? C'est au milieu de votre séjour à peu près ?

LC : Ecoutez...

FT : Je dois le savoir. Je pourrai vérifier, on l'a noté.

LC : Il est venu dans la nouvelle Prévalaye, architecturalement parlant. Les baraques qui étaient dégueulasses, tout ça, ça a été fichu en l'air et, avec les ouvriers allemands, les prisonniers. Et ensuite les ouvriers sont venus pour installer une Prévalaye que vous avez connue puisque vous avez visité la Prévalaye. C'était pas laid. Il y avait des baraques, des choses comme ça.

FT : C'était devenu un centre de loisirs quand on a visité.

LC : Voilà. C'est ça. Tout à fait. Ma fille, qui voulait visiter la Prévalaye, je lui ai dit : « Je t'emmènerai ». Mais comme je suis rentré il n'y a pas tellement longtemps dans l'entrée de la Prévalaye il y a un concierge qui m'a dit : « Qu'est-ce que c'est ? C'est interdit de rentrer Monsieur ! ». Ma fille dit : « Eh dites donc Madame, mon père il est chef d'établissement et je vous signale qu'à la Prévalaye il était éducateur-chef ». « Excusez-nous mais juste pour faire un tour. On ne va pas rentrer dans les baraques mais ma fille a besoin de connaître ça ». Si elle connaît pas... Si je raconte l'histoire... Quand elle parle de la Prévalaye ma fille elle a vu les locaux. Voilà, elle a vu où son père travaillait. Son père et sa mère. Mais c'était bien après que je sois parti ça. Et la Prévalaye à ce moment-là était devenue un centre de loisirs. Bon alors c'était... ça appartenait, je ne sais pas si je dis une connerie là, je ne sais pas si c'est la ville de Caen ou si c'était...

FT : La ville de Rennes.

LC : La ville de Rennes pardon. C'était la ville de Rennes, ce centre en question ? Comme par hasard, c'est pas par hasard au fond, je l'ai oublié la carte de Rennes. Vous avez mis votre signature d'ailleurs, avec un certain nombre de collègues. Au bas de la carte postale.

FT : Je m'en rappelle. Quand on avait visité on avait fait une carte.

LC : Oui. Très sensible. C'est vrai, mes amours c'est quand même la Prévalaye même si au départ...

FT : Même si vous faites ça en cinq minutes ! (*Rires*)

SB : Mais là il ne veut plus parler du foyer en fait !

LC : Vous avez raison. On ne cherchait pas à partir de la Prévalaye spécialement. Mais au bout de dix ans de Prévalaye, je pensais que je pouvais... euh... prendre une direction. Parce que je me sentais des possibilités. J'avais appris plein de choses à la Prévalaye. Plein de choses. Soit par Lemay, soit par Guyomarc'h, soit par le docteur Daussy, qui était médecin-psychiatre, que je connaissais bien. Il m'a fait découvrir le centre. Mais j'ai tellement de souvenirs qui montent que je veux faire un tri. Le docteur Daussy, médecin-psychiatre, un génie... comment dirais-je... interpellant tout le monde parce qu'il avait des paupières lourdes et quand il parlait à quelqu'un il disait : « Bonjour », il fermait les yeux. Il avait fait une photographie. Il disait : « Vous voyez cette dame », quand on se baladait ensemble sur les plages de ciment de Saint-Malo, il parlait un petit peu... Un jour il dit : « Vous connaissez pas Ouessant ? Je vous emmène à Ouessant ». J'y suis allé plusieurs fois à Ouessant. C'était en quelque sorte une réflexion spirituelle, médicale, psychologique. Les moutons n'étaient pas là, il n'y avait pas trop de vent. On s'abritait où les moutons... C'était des murs en pierres sèches et on était planqué, comme les moutons d'ailleurs, du vent qui soufflait et puis de temps en temps je parlais au Maître. Il me répondait. Là aussi j'ai appris beaucoup de choses. Plus qu'au fond je ne pensais.

FT : Comment ça s'écrit Daussy ?

LC : D.A.U.S.S.Y. Médecin-psychiatre qu'on a eu à la Prévalaye bien sûr et qui venait faire les consultations de garçons, encore quand j'étais à la Prévalaye bien sûr, avant mon départ.

FT : Avec Thérèse vous ne cherchiez pas à partir spécialement ?

LC : Non, sûrement pas. On était là, on était bien. Moi, j'avais été dans les stages d'Henri Joubrel, à Marly et là j'étais aussi confronté alors avec des gens qui étaient bien en avance sur le plan de l'installation, sur le plan de leur identité professionnelle. Il y avait quelques chefs d'établissements brillants et puis quelques chefs de services éducatifs. Moi j'y étais chaque année et les années passant j'avais cette possibilité de venir à Marly. Et je rencontrais Joubrel, comme je le rencontrais à la Prévalaye, dans des réunions de travail et c'était intéressant. Je me disais... Mais, avec l'expérience que j'avais je pensais que je pouvais prendre en mains un foyer. Pas une institution de quatre vingt gamins, cent ou cent cinquante, encore qu'à ce moment-là on n'était plus au temps des maisons de correction. Mais, voilà. C'était dans ma tête, comme ça. Je me suis dit : « On verra bien ». Mais psychologiquement j'étais prêt à entendre que : « Est-ce que vous seriez intéressé pour diriger un établissement ? ». Je leur ai dit : « Qu'est-ce que c'est ? ». Des délinquants bien sûr. Dans la catégorie des jeunes en difficulté il est évident que... Je ne me suis jamais occupé d'enfants débiles, je ne me suis pas occupé d'enfants débiles mentaux, de handicapés physiques. C'était pas ma tasse de thé, pas ma compétence. Je les rencontre là quand ils viennent tondre la pelouse. Je les aime bien, ils m'aiment bien. « Bonjour Casali. Nous on va prendre une bière ». « Non, tu vas prendre un jus de fruits ». Sympas.

FT : Bref, vous pensiez que vous pourriez peut-être faire autre chose. Alors, comment ça s'est passé ?

Le foyer Henri Guibé à Rouen

LC : A un moment donné, Guyomarc'h sentait bien aussi que j'arrivais à... pas de saturation mais comme ça... Je l'exprimais pas tellement à Guyomarc'h. Enfin ça devait se sentir sans doute dans mon comportement. Et un jour, je suis toujours à la Prévalaye, arrive Maître Clément-Brédiger, avocate, présidente de l'association calvadosienne de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence.

FT : Comment il s'appelle ?

LC : Madame. Maître Clément-Brédiger. B.R.E.D.I.G.E.R.

FT : Et c'était une dame ?

LC : C'était une avocate.

FT : Une dame qui était présidente...

LC : Elle était présidente de l'A.C.S.E.A.

FT : De la Sauvegarde du Calvados.

LC : C'est ça. Qui s'occupait déjà du centre d'observation d'Evrecy et puis il y avait deux trois établissements également. Il y avait le Service Social, qui dépendait aussi de la Sauvegarde calvadosienne.

FT : Donc elle vient visiter la Prévalaye cette dame ?

LC : Eh bien, elle avait un projet, en tant que présidente, de faire un foyer, qu'on appelait à l'époque un foyer de semi-liberté. A Caen. Elle voulait faire un foyer semi-liberté.

FT : Et pourquoi elle vient là ? Elle vient voir Guyomarc'h ?

LC : Eh bien parce que Kégler, qui avait été directeur du centre d'observation d'Evrecy, Kégler, qui est allé à Montesson, qui a été chef de stage, à Montesson, assez tardivement qui a donc été directeur d'Evrecy et puis c'est ça, il a été directeur du centre d'observation d'Evrecy et puis il est parti à Montesson. Et Madame Brédiger a... Kégler connaissait bien... comment dirais-je... le travail. On peut ne pas être d'accord avec lui mais il a du pep. C'est un type, il réveille les morts. Surtout quand il est en colère, il réveille les morts.

FT : Ça c'est vrai. Je l'ai déjà vu en colère, c'est terrible.

LC : Terrible. Alors il a dit : « Moi je vais partir. J'ai pas tellement de monde là, au centre d'observation. Ecoutez, je connais un éducateur, je vous dis ça parce que ça m'a été rapporté, je connais un éducateur-chef, au centre de la Prévalaye, il ferait peut-être bien l'affaire parce qu'il était dans un centre d'observation. Evrecy étant un centre d'observation, il pourrait peut-être prendre la tête de l'institution, puisque je m'en vais et que l'éducateur-chef ne nous paraît pas, semble-t-il, suffisamment formé, équipé. Vous pouvez demander à Casali peut-être. Ce serait intéressant. Je le connais ». Il me connaissait à Marly, il venait. Et puis, première réunion donc. La baronne, on l'appelait la baronne... Les chefs d'établissement et les éducateurs-chefs disent la baronne. C'est respectueux et moqueur à la fois. On l'aime bien la baronne. Et la baronne vient un jour avec... Elle vient toute seule. Et puis on parle : « D'accord pour le centre d'observation ? ». Je dis : « Oui ». Encore que le centre d'observation je connaissais bien ça, c'était pour ça qu'ils se sont dits : « Il ne va pas déconner. On peut déjà comme ça le larguer dans la nature ». A ce moment-là Kégler n'était plus le patron d'Evrecy alors j'aurais eu les mains libres. Mais il s'est trouvé qu'il y a eu... comment dirais-je... il y a eu un os entre le directeur adjoint, éducateur-chef, qui était là, en charge, et quand Kégler est parti donc... ça s'est discuté. Je n'ai pas été au courant des tractations. Ce que j'ai appris c'est que le poste de directeur a été donné à l'adjoint d'Henri Kégler, Educateur-chef, sous-directeur, pour diriger l'institution. Et il a pris donc le poste.

FT : L'adjoint de Kégler ?

LC : L'adjoint de Kégler a pris finalement...

FT : La direction du C.O.

LC : Le centre d'observation. Alors que normalement... Oh, je n'en ai pas fait une maladie. C'était un centre d'observation alors... Enfin bon, il fallait que je fasse gaffe quand même, à ne pas raconter que je m'en aille et puis... Alors bon j'avais prévenu Guyomarc'h. Et puis très rapidement était dans l'air, et dans la tête de la Présidente, cet établissement, indispensable disait-elle, parce qu'il fallait bien que, dans les centres d'observation d'Evrecy et d'autre part sur la demande des magistrats, trouver une institution permettant de prendre des jeunes pour la scolarité, pour la formation professionnelle à l'extérieur. Un foyer de semi-liberté. Quel vilain mot ! Enfin, c'était la terminologie officielle. Alors bon... « Eh bien, on pourrait peut-être demander à Casali ». J'ai rencontré Maître Rivière qui était membre du Conseil d'administration, avocat bien sûr, et qu'on connaissait bien parce qu'il est venu au foyer

Henri Guibé. Après, on l'a bien connu après. Mais il a dit : « Est-ce que vous viendriez avec moi au centre d'observation de la Prévalaye ? ».

FT : Donc la baronne est venue avec Rivière.

LC : La baronne est venue avec l'avocat, Maître Rivière, avocat du barreau de Caen. Et alors ils ont rencontré Guyomarc'h. Moi je ne sais pas ce qu'ils se sont dits. Ils ont rencontré Guyomarc'h, pour parler. Et puis mon vieux, ça n'a pas été trop mal parce qu'un jour : « Casali, parce qu'il m'appelait Casali, est-ce que vous avez besoin d'un architecte ? Est-ce que vous avez un plan ? Quel est votre programme ? ». Je connaissais quand même un peu... Je suis allé plus loin que la Prévalaye, dans l'observation. Mais je me voyais bien à la tête d'un établissement, avec des éducateurs que je choisirais bien sûr, qui étaient embauchés, on a embauché le Directeur. L'éducateur-chef donnait son aval quand il y avait un éducateur-chef dans l'institution mais le Directeur était libre, très indépendant pour choisir ses éducateurs. Alors on m'a appris comme ça que... ça avait commencé, les travaux étaient commencés.

FT : Ah oui, il n'est pas encore construit alors ?

LC : Du tout.

FT : C'était en 55 ?

LC : Tout à fait. Je suis arrivé au foyer Henri Guibé. Henri Guibé c'est le nom du bâtonnier qui avait créé la Sauvegarde de l'Enfance. La baronne est arrivée après un certain nombre d'années. Et elle a choisi le nom. Malheureusement c'est pas moi qui ai choisi le nom, c'est normal, c'est la Présidente, avec son Conseil d'administration, dont Henri Guibé qui était un avocat et qui avait eu une place importante.

FT : C'est le premier Président de la Sauvegarde ?

LC : C'est ça. Donc je rencontre la Présidente. On fait une réunion. J'ai parlé de ma vision d'un foyer d'action éducative. Moi je disais semi-liberté mais c'est un mot que j'ai supprimé rapidement. Officiellement ça restait toujours foyer de semi-liberté. Alors on a appelé ça foyer d'action éducative. Je n'ai pas rencontré de membres du Conseil d'administration mais j'ai rencontré Rivière, l'avocat, la baronne, la Présidente, Kégler qui tout en étant remonté venait voir un petit peu, il me disait : « Qu'est-ce que tu vas faire ? ». Et alors j'avais, avant de prendre possession de la... comment dirais-je... du centre du foyer Henri Guibé, j'avais demandé s'il y avait la possibilité de faire un tour dans certains foyers de semi-liberté. Le premier je l'ai fait à Annecy, pour voir un peu ce qu'ils font, par rapport à mes élucubrations possibles. Qu'est-ce qu'ils font ? Quelle population ? Quelles sont les activités ? Et c'est un type connu, des éducatrices surtout, en tout bien tout honneur, il était charmant mais bon, il avait pas les mains dans ses poches. Il pelotait à tour de bras (rires). Je dis ça parce qu'il était charmant et je sais que beaucoup de filles brûlaient pour lui. Alors je l'ai rencontré.

FT : Comment il s'appelait ?

LC : Il s'appelait... ça va me revenir j'espère. Ça va me revenir.

FT : Laissez tomber.

LC : On laisse tomber, d'accord. Alors il y avait ce type. C'était passionnant ce qu'il faisait parce qu'il travaillait avec Joffre-Dumazedier, spécialiste des loisirs. Je vous signale que j'ai dû laisser quelque part un reportage, un entretien que j'ai eu avec lui. Alors j'ai rencontré Joffre-Dumazedier. On a parlé un petit peu. C'est lui qui disait : « Le temps des loisirs est le temps de la délinquance ». Un peu forcé, un peu bousculé mais c'était quand même vrai. Alors on a parlé un peu avec le Directeur. Bref. Et puis les éducateurs qui étaient là, des types compétents, sympathiques, vachement heureux dans leur affaire, et puis alors tournés vers le culturel. Ça m'a appris beaucoup. J'avais appris des choses mais ça m'avait confirmé l'hypothèse que les garçons, les délinquants, tout ça, les gars étaient capables d'engranger des choses extraordinaires. Et lui il avait réussi ce pari de parvenir... Il y avait des conférences « Connaissance du monde ». Et quand il y avait des conférences « Connaissance du monde » vous pouvez être sûrs que le conférencier paniquait et venait coucher dans l'établissement. Le Directeur en question dit à l'équipe éducative : « Il faut aller à Annecy ». Et alors il me parle un petit peu. Théâtre. On était branché sur le théâtre et là il me confirmait que c'était possible. J'avais bien inscrit ça un petit peu dans le programme mais de voir ça, les types là-dedans étaient massivement orientés... Le théâtre, à Annecy c'était... Il y avait des intellos là-dedans. Des types brillants, tout ça. Il rencontrait ces gens là. Et avec les garçons le foyer d'Annecy c'était le nec plus ultra, c'était un peu le drapeau amiral des foyers de semi-liberté parce qu'on y apprenait beaucoup de choses et que les gosses étaient heureux. C'est vrai, ils étaient vachement orientés dans la culture, il fallait que ça marche. Et c'est vrai que ça marchait et là j'ai trouvé des gars heureux et j'ai trouvé des éducateurs heureux. Je suis allé à Lyon-Villeurbanne où j'ai... Bon, je suis parti trois quatre jours et je trouvais que c'était intéressant. Il y avait Gibelin, garçon intelligent. Et puis, après à la fois des moments extraordinaires et Drèque qui était Directeur du foyer de Lyon, de Lyon-Villeurbanne parce que c'était à Villeurbanne. Drèque et... notre ami... Je parle de Lyon-Villeurbanne. Drèque était Directeur et puis son adjoint... Je vous ai dit le nom.

FT : Gibelin ?

LC : Et d'ailleurs, bon j'avais trouvé ça fort intéressant, j'ai rencontré quelqu'un de Versailles. Il y avait un foyer à Versailles. Je me demande si ce n'était pas... Je me demande si c'était pas Dréano qui y était déjà à ce moment là. Je ne sais pas. Enfin, c'était dans son territoire. Avec un adjoint dans cet établissement... Je ne m'en rappelle plus. Bref, un adjoint que je connaissais, que j'avais vu à Marly-le-Roi. Et on a parlé aussi. Un foyer de semi-liberté, Qu'est-ce qu'il y faisait ? Alors, voilà, j'ai fait ça pour me permettre de me situer par rapport à ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu et par rapport aux pistes, c'est à dire ce que j'avais aussi retenu qui me paraissait fondamental, dans les trois établissements. Je suis rentré au foyer Henri Guibé. La baronne dit le 15 janvier. Moi je dis que c'est le 7 janvier. Il y a des fois où elle se trompe dans les dates. Moi aussi. Alors disons entre le 7 janvier et le 15 janvier. Parce que dans sa déclaration qu'elle a faite il n'y a pas très longtemps elle a dit : « Je me souviens, Casali est rentré le 15 ». J'ai fermé ma gueule. Je ne vais pas en mourir, elle non plus. On a donc ouvert le foyer.

FT : Donc il a été construit vite alors ?

LC : Six mois. Six mois et demi. On n'a pas mis sept mois. J'allais toutes les semaines, un jour, je partais de la Prévalaye. J'avais mis ça en place avec Guyomarc'h. Il savait que j'allais partir. Il fallait aussi que je ne reste pas comme ça. J'ai rencontré les architectes. On a fait un brainstorming. Comment on pourrait faire ? Alors moi j'ai donné mon éclairage, en fonction moi aussi de ce que j'avais récupéré à Marly-le-Roi, dans les stages de Joubrel. C'était lui le

chef des Eclaireurs de France. C'était les stages des Eclaireurs de France. Je rencontrais les gens de différentes disciplines, surtout de l'adolescence. Alors j'avais comme ça un programme dans ma tête mais c'est les collègues, dans ce qu'ils me disaient, et dans ce que j'ai vu, qui m'ont fait travailler le projet, j'allais dire architectural.

FT : Vous y avez participé au projet architectural ?

LC : Ah oui, tout à fait. Oui, j'ai même fait un plan. J'ai fait un plan. On a discuté. Mon plan...

FT : Et vous aviez un architecte avec vous ?

LC : Il y en avait deux. Il y avait deux architectes, des supers champions, des mecs qui avaient compris. Je les ai rencontrés, je leur ai dit ce que je voulais faire et ils ont pigé : « Moi je vais faire un plan. Ça vaut ce que ça vaut. On en reparlera si vous voulez ». Mais il fallait que dans une institution où il y aurait... Ils avaient dit trente huit. La baronne avait dit trente huit. C'était beaucoup trop lourd.

FT : Trente-huit places ?

LC : Trente-huit places. On a démarré on avait trente quatre garçons et à la fin du foyer Henri Guibé il y en avait trente deux. Entre trente deux et trente quatre adolescents au foyer Henri Guibé. Un bâtiment de trois étages, quatre avec les combles. A l'époque c'était un grenier. Et un sous-sol : garage à vélos, garage à mobylettes, vestiaire. Quand les gars revenaient du boulot ils se changeaient dans les vestiaires et puis ils avaient une tenue de bourgeois, propre. On a mis du temps. A juste titre d'ailleurs on n'a pas été trop pressé par les instances judiciaires mais c'était un problème parce qu'il y avait comme une déportation. C'est un mot exagéré mais ça dit bien ce que ça veut dire. Mon job ça avait été aussi de conduire les garçons du centre d'observation de la Prévalaye dans les institutions. Or dans le coin il n'y avait pas d'institutions. Brest même nous envoyait. Les centres d'observation de Brest, Vannes, Lorient, Quimper. Toute cette Bretagne là. Il y avait un centre à Brest. C'était pas terrible, ça ne répondait pas aux besoins. Alors je faisais donc les conduites des jeunes placés. Il fallait aller à Strasbourg, il fallait aller à Grenoble, il fallait aller à Marseille, il fallait aller à Bordeaux, pour aller conduire. Et puis il fallait aller dans le centre de la France, un certain nombre d'établissements. Sans déjà parler du foyer, mais déjà j'avais engrangé dans ma tête un certain nombre d'établissements. Avec la couleur, avec la... comment dirais-je... la présence qu'ils avaient dans la ville. Mais c'était des établissements de formation professionnelle. A la Prévalaye on ne faisait pas de formation professionnelle. On allait apprendre un métier ailleurs. Ils ne partaient pas tous mais il y en avait pas mal. Et j'étais aussi chargé de ça, de faire les conduites. Un jour je vous raconterai comment les conduites peuvent être parfois dramatiques. Mais revenons au foyer Henri Guibé.

FT : Donc là vous vous installez.

LC : C'est à dire qu'avant, il faut, pendant six mois, six mois et demi disons... Je venais chaque semaine aux réunions de chantier des architectes. J'avais vu les deux architectes en donnant, un plan c'est beaucoup, mais quelques indications, en fonction de la connaissance que j'avais des foyers dits de semi-liberté, comment c'était, ce qui pouvait passer comme architecture et installations par rapport à ce que j'aurais désiré pour que ce soit harmonieux. Et ils ont entendu ça : « Très bien ». Et à partir de ce schéma, ils l'ont bien sûr aménagé, ils

ont fait beaucoup plus que moi, beaucoup plus. Je discutais avec eux et puis ils acceptaient que je vienne toutes les semaines aux réunions de chantier. Alors je voyais les couvreurs, les maçons, les travaux, la disposition, la cuisine, la salle à manger, la salle de télévision, le garage à vélos, la salle de jeux. Bref, tout ce qu'une maison de jeunes doit posséder. Des chambres individuelles et puis des chambres de quatre. C'est après, quand je suis rentré au foyer Henri Guibé, que j'ai pensé qu'il ne fallait pas mettre des chambres de quatre. Il fallait aussi que tous les garçons possèdent un coin à lui. Dans les chambres individuelles il n'y avait pas de problème. Et puis dans les chambres de quatre il y avait... Bon, si vous voulez, il devait y avoir seize garçons qui étaient dans les chambres de quatre. Et que j'ai fait, sur le budget... On en avait parlé à la Présidente en disant : « On se retrouve encore dans une collectivité. Il faut que les gars aient leur piaule. Il faut qu'ils restent dans leur coin. Ils fument. Il ne faut pas fumer mais bon, on ne va pas en faire un drame mais c'est vrai que ça pouvait poser des problèmes mais on l'acceptait. Pas le soir en se couchant parce que les gars pouvaient foutre le feu mais voilà, on pouvait fumer. Ils pouvaient écouter de la musique. Ils se voyaient bien sûr, à la salle à manger, mais quand c'était le soir ils étaient dans leur... Comment est-ce qu'on peut appeler ça ? C'était joliment fait. L'architecte avait du pif. On avait cloisonné sept chambres de quatre en chambres individuelles. La porte principale, on rentrait et à gauche, à droite il y avait... ça porte un nom. Je ne sais pas comment on peut appeler ça. Pourtant tout était ouvert. Il y avait une entrée pour rentrer dans la chambre individuelle.

SB : Ce sont des box ?

LC : C'est ça. Jolis. Des box joliment faits. Une espèce de contre-plaqué, très beau, bien aménagé. Et puis il y avait, pour que ça fasse vraiment pas boxes, une très jolie glace, une très jolie vitre qui éclairait le bureau. Il y avait un bureau, petit bureau en plastique, bien, fixé sur la... comment dirais-je... sous la vitre qui était multicolore. Il y avait plein de couleurs et ça laissait rentrer... L'orientation était bonne. Dès que le soleil arrivait il y avait un éclairage qui arrivait sur ces grandes vitres. Le matériau, je crois que c'était une espèce de résine qui doit encore exister, sûrement même. Ça cassait pas facilement. Mais avec des couleurs, très jolis. Quand le soleil donnait, ça donnait un éclairage. Ce petit univers où il y avait un lit, une chaise, un tabouret, un bureau bien sûr, un bel éclairage au-dessus, un éclairage au-dessus dans la chambre pour le soir. Mais c'était tout ça dans une même surface. Leurs chambres étaient bien mieux que celles que j'avais à la Prévalaye parce que c'était tout neuf et puis ensuite c'était beau, c'était impeccable. J'ai décoré ma propre chambre pour me croire dans un compartiment de chemins de fer. Les gens m'ont dit : « Il couche dans un compartiment de chemins de fer ». Et quand ils rentraient dans la chambre c'est vrai, il y avait une espèce de tissu. J'avais discuté avec la lingère et elle a mis en bas des petites barres comme ça puis des photos et des machins. Bref, de quoi rêver... un peu. Mais tout ça c'était vieux quand même. Les architectes s'étaient fendus pour faire ça. Assez rapidement d'ailleurs on a fait ça parce que je sentais bien que... Déjà trente gamins dans la baraque c'est pas facile à manier.

FT : Au début donc, vous avez recruté du monde ? C'est vous qui avez recruté les éducateurs ? Comment ça s'est passé ?

LC : Tout à fait.

FT : Avant que les gars n'arrivent ?

LC : Oui. Tout à fait. Avant que les gars n'arrivent. Mais cet éducateur en question c'était un éducateur qui avait été au centre d'observation de la Prévalaye, qui a travaillé quelques mois

et puis a bénéficié d'une bourse France-Etats-Unis. Il y a passé une année dans des centres d'éducation. Il y avait des noirs. Il m'avait écrit. Je lui avais dit : « Tu m'écriras. Dis-moi ce que tu fais ». Je l'ai fait passer dans *Liaisons*. Il a écrit remarquablement bien l'ambiance d'un Français qui travaillait avec des petits Noirs et qui passaient leur temps à être dans les chiottes et qui lisaient les illustrés en masse et ils passaient leur temps assis sur le siège à lire les illustrés. Alors il a passé un an. Quand il a fini il est rentré de ce stage. Il connaissait déjà... Je lui avais dit le nom d'un éducateur qui était à Lyon-Villeurbanne, Gibelin. Gibelin avait été éducateur dans un centre à... Est-ce que c'est un centre d'observation ? Je pense que c'était un centre d'observation. C'est marrant, avant d'aller à Lyon-Villeurbanne il avait travaillé, je crois que c'est un centre d'observation, à Rouen.

FT : Avec Bernard Emond

LC : Bernard Emond ? Oui. Bernard Emond a travaillé mais je ne sais pas s'il a travaillé avec Gibelin. C'est bien possible.

FT : En prévention.

LC : C'est ça. C'était le patron. Il faisait de la prévention. Il était copain, effectivement, avec Gibelin. Et Gibelin travaillait au centre d'observation de Rouen. Il travaillait là. Bernard Emond travaillait dur rue Audremeque. C'était son fief. On n'a pas toujours été d'accord mais actuellement il est en retraite. Le rouge lui est monté à la boutonnière et un peu au front aussi. Et puis il est devenu Directeur régional à Rouen. Il y a des Directeurs régionaux dans l'Education Surveillée. Or Bernard Emond a été Directeur régional.

FT : Ça ne lui a pas bien réussi. Je suis absolument d'accord avec vous.

LC : On peut en parler. Je vous le dis parce que vous connaissez.

FT : Vous avez raison, il est connu comme ça. Je le connais bien.

LC : C'est ça. Alors il y a des dossiers qui ont été stoppés à Rouen et qu'on va prendre maintenant, dans une autre association, pour faire quelque chose qui soit original.

FT : Donc là vous engagez qui alors ?

LC : Eh bien Daniel Murgue travaillait donc au Centre...

FT : Comment vous faites pour engager les gens ? C'est ça ma question.

LC : Daniel Murgue je le connaissais. Il m'avait écrit des Etats-Unis. On se connaissait bien, on s'aimait bien. M.U.R.G.U.E. La famille des Murgue est descendante d'un chevalier irlandais. Je ne dis pas de connerie ? C'est ça.

FT : Vous avez eu combien de personnes engagées ?

LC : Quand on est arrivés il y avait ma chère épouse et moi. On était tous les deux. On a été à deux un certain temps parce que Murgue ne pouvait pas venir. Il avait un engagement avec... à Rouen. Mais sa place était retenue. Je lui ai dit : « Ecoute, si ça t'intéresse... ». « Oui, bien sûr ». Dès qu'il a pu être libre il est venu travailler. Ça a été le premier éducateur, qui a été en

quelque sorte l'adjoint du Directeur. Il avait de l'abattage, il avait de l'expérience, il connaissait la délinquance et aux U.S.A. et en France. Donc il me paraissait tout à fait apte pour prendre le poste d'éducateur-chef. Et puis il a été pris d'ailleurs, en fonction de son ancienneté et de son expérience. Il fallait un chef du service éducatif. J'allais pas passer mon temps tout le temps dans l'institution.

FT : Et Daniel Murgue vous l'avez connu où ?

LC : Au centre d'observation de la Prévalaye. Un jour il a débarqué.

FT : Il n'y était plus alors quand vous l'avez engagé ?

LC : Moi je l'ai connu alors qu'il est arrivé à la Prévalaye venant de Paris.

FT : Et après il est allé ailleurs.

LC : Eh bien après il est allé, il a bénéficié d'une bourse pour aller aux Etats-Unis. Quand il est revenu...

FT : Là vous l'avez engagé.

LC : C'est ça. Il est rentré parce qu'il connaissait bien Gibelin. A ce moment-là le foyer démarrait.

FT : Et qu'est-ce qu'il venait faire Gibelin là-dedans ?

LC : Parce que Gibelin était l'éducateur-chef à Rouen, au centre d'observation.

FT : Je n'ai pas compris là. Daniel Murgue vous l'avez connu au C.O. de la Prévalaye. Après il va aux Etats-Unis. Et après ?

LC : Il revient. Il cherche du boulot.

FT : Alors pourquoi vous vous étiez en relation avec Gibelin à Rouen ? C'est ça que je ne comprends pas bien.

LC : Moi il m'est arrivé d'aller au centre d'observation de Rouen.

FT : Il vous fournissait en gamin, c'est ça ?

LC : Non, c'était pas Rouen. Rouen avait son indépendance.

FT : Vous le connaissiez ? Pourquoi vous alliez à Rouen ?

LC : Parce qu'il y avait un centre d'observation. Quand j'allais à... comment dirais-je... à Paris, inmanquablement je rencontrais les chefs d'établissement et je rencontrais les directeurs.

FT : Donc c'était des visites de courtoisie.

LC : C'est ça. Et en même temps on était l'un à côté de l'autre. L'A.N.E.J.I. existait. Il y avait des relations inter-départements si vous voulez. Il est rentré et il a pris un poste là, au centre d'observation de Rouen. O.K. ?

FT : Voilà, d'accord.

LC : Il ne désirait pas rentrer à la Prévalaye. Il avait connu avant, quand il était aussi au foyer Henri Guibé... Il y avait aussi des congés. Or, quand il partait, c'était pas forcément à Paris, il allait à Rouen où il rencontrait Gibelin. Je crois que c'est là d'ailleurs qu'il a connu Gibelin. O.K. ?

FT : Et là vous vous l'engagez ?

LC : Oui. Il n'allait pas comme ça lâcher le Directeur et Gibelin. Il est donc... Moi j'avais reçu Gibelin, qui était venu, avec Drèque, visiter le foyer Henri Guibé. Et je lui dit : « Dis donc il y a un poste ». « Oui, mais vraiment je ne peux pas leur faire la vacherie de m'en aller comme ça. Il me faut quelque temps ». J'ai dû attendre deux trois mois avant de le voir. Mais on a pris un établissement où il n'y avait pas de garçons bien sûr. Il n'y avait rien. Moi j'étais réceptionnaire des meubles, des machins qu'on avait commandés. La maison était vide quand je suis arrivé et tout de suite on a commencé par faire l'équipement de l'institution. Il fallait des armoires, il fallait les chaises, il fallait des lits. Voilà, ça a été mon job ça, d'acheter du matériel et d'équiper une institution pour trente quatre... Il y avait trente huit lits en fait. Eventuellement il y avait de la place pour quatre autres. Alors on s'était dit un certain nombre. Je ne pouvais pas recevoir des adolescents dans rien. Il fallait donc équiper les chambres individuelles. Elles étaient toutes individuelles, même les chambres de quatre. C'est après, quand le foyer a commencé à tourner, j'ai dit : « Bon, il ne faut pas continuer à tourner comme ça. On a trop de garçons ». Il ne faut pas les mettre par quatre puisqu'à ce moment-là tout le monde débarquait dans les chambres de quatre. Les gars qui avaient une chambre individuelle quand ils s'emmerdaient ils venaient dans une chambre de quatre, voir les copains. Alors des fois c'était la java.

FT : Et alors, les gamins ils arrivent quand ?

LC : Vous savez, je crois que le premier garçon est arrivé... janvier, février, mars... Je crois que c'est courant mars début avril.

FT : En mars 57 donc.

LC : 56. Le foyer Henri Guibé s'est ouvert. Le premier garçon venait du centre d'observation d'Evrecy. Et le garçon n'était pas piqué des vers.

FT : C'est Kégler qui l'avait envoyé alors ?

LC : Du tout. C'était son ancien éducateur-chef qui l'avait envoyé. D'origine polonaise. Un petit peu hystérique sur les bords. Epileptique, tout ça. Avec ma femme on l'a un peu raté parce que ça a été le premier à rentrer. Et puis rapidement alors il y a eu quelques garçons qui sont arrivés et puis ça a un petit peu stagné. On a attendu. Daniel Murgue a pu se libérer. Il a donc eu la charge vis-à-vis des garçons et puis donner un coup de mains, pour les achats, les trucs pour équiper une maison matériellement. On peut dire qu'en mars, en gros, c'était prêt.

FT : Et alors, les garçons sont arrivés au fur et à mesure ?

LC : Alors ils sont arrivés très rapidement. Très rapidement puisqu'au mois de mai il y a eu l'ouverture officielle du foyer Henri Guibé. L'inauguration du bâtiment et l'ouverture officielle. Il y avait Ceccaldi, de l'Education Surveillée et puis il y avait, de la D.A.S.S., un patron vachement sympa, Inspecteur des affaires sociales...

FT : Ce n'était pas encore Laury ?

LC : Eh bien Laury c'est plus tard. Connu, un type qui venait à Marly, parler un petit peu des problèmes d'inadaptation.

FT : On le retrouvera.

LC : En tout cas il y avait en effet Ceccaldi. Je m'en souviens parce que dans les préséances c'était pas Ceccaldi et la baronne s'était confondue en excuses. Il lui a dit : « Ne vous en faites pas Madame, la Justice est toujours pauvre alors non c'est pas grave ».

FT : C'était un joueur de ping-pong Ceccaldi.

LC : Ah, peut-être.

FT : Il était champion de ping-pong.

Cassette 5, face B

LC : ... Il y avait le juge des enfants du Calvados qui était présent mais il y avait aussi les instances nationales qui étaient là. C'est avant Laury.

FT : Oui, c'est avant Laury. On demandera à Mazé, il doit s'en souvenir.

LC : J'espère. Alors, c'était donc l'inauguration et il y avait déjà là une dizaine de gars, dix à douze gars dans le foyer. Alors ça a été discours, discours, réponses aux discours. Bref, même la Gendarmerie était là. Le Commandant de Gendarmerie était là. Il est venu me voir en disant : « Monsieur, vous avez de la chance. Vous avez vu où on loge, la Gendarmerie ? Dans des baraques en bois. Et vous vous recevez des délinquants là-dedans ! ». Chacun son tour. C'était un peu une réaction de prestance quand même parce que c'est vrai c'était un très beau bâtiment. C'était un très beau bâtiment. C'était un rez-de-chaussée, deux trois étages et des combles. On en a fait rapidement. On a fermé les combles. C'est un grenier. On a pensé que... La décision a été acceptée par le Conseil d'administration, par la D.A.S.S. également. Ils vivaient la guerre d'Algérie. Nos gars partaient en Algérie. Ils partaient en Algérie. Et avant qu'ils partent en Algérie, mon job c'était de rencontrer... Ils pouvaient le faire aussi mais je pense que cette partie là, de couverture j'allais dire, de l'ensemble, il fallait donner un esprit à cette maison. Et l'esprit c'était qu'on est capable. C'est pas parce qu'on a fait des conneries un jour que c'est foutu. C'est pas vrai. Quelques fois, même une connerie, dans la mesure où on réfléchit, ça donne vachement à penser pour le reste. Et moi je bénéficiais du reste en me disant : « Voilà ce que vous pouvez faire. Ce que vous avez fait c'est passé. Bon, vous avez payé. Vous n'êtes pas ici pour être punis. Vous êtes là pour que d'adolescents vous deveniez des adultes compétents et puis que vous ne soyez gênés par personne. Pouvoir regarder les gens en face, sans jouer les caïds et sans casser la gueule à personne. Ça se parle. Ici on se

parle ». C'est cette éducation du civique qui manquait terriblement. Un même de dix ans il dit : « Va te faire enculer ! » à un adulte. Et s'il est un peu vieux : « Dis donc pépé, ferme ta gueule ! ». Avec un cutter quelque fois à la main. Souvent. Et puis les filles maintenant s'y mettent.

FT : Alors il est rempli quand le foyer, entièrement ? Parce que là vous dites qu'à l'inauguration il y avait dix douze gars.

LC : Ça a continué.

FT : Ça a continué, dans une année à peu près.

LC : Oui, tout à fait. L'effectif du foyer était atteint au 15 novembre. On a passé... Le premier Noël s'est passé au foyer Henri Guibé. Après, pendant un certain temps, on a... A chaque Noël on est partis. On est partis dans la banlieue. A Hérouville. Je connaissais un prêtre, très bien, sympa. Il avait dit : « Je ne peux pas venir. Avec tes gars, on vous invite à Hérouville. Moi j'invite les paroissiens. On pourrait causer, ça pourrait être sympa. Et puis il y aura des filles. Ils pourront danser les gars ». Il y a des gens qui ont de l'abattage. Des fois il n'était pas question que des filles rentrent dans mon établissement. Maintenant ils passent par la fenêtre, aucun problème. Mais le premier Noël ça s'est pas fait là. Effectif complet. Une partie de l'effectif, de ces gars-là, enfin une partie des adolescents qui étaient là, ont entre quinze et vingt et un ans. La majorité pénale c'est dix huit ans mais on pouvait effectivement prendre des ordonnances jusqu'à l'âge de vingt et un ans, dans la mesure où à dix huit ans, à l'époque, on est pas considéré comme adulte. Donc il fallait prolonger. Ils ne sortaient pas. Ils ne sortaient pas ou ils étaient à la guerre, ou ils étaient dans leur famille ou ils avaient un métier bien indépendant, ils étaient dans un foyer de jeunes travailleurs. Sur lesquels je m'étais penché parce qu'avec Robert Rennes qui est fondateur d'Amitiés sociales, que j'avais connu à Rennes, on a baptisé d'ailleurs un foyer de jeunes travailleurs foyer Robert Rennes, mais on a travaillé là-dessus parce que pour nous c'était important aussi qu'on puisse... Des gars qui s'en étaient pas mal tirés avaient une chambre en ville où quand on pleure personne ne nous voit et quand on fait des conneries personne ne voit, tandis qu'un foyer de jeunes travailleurs c'est une communauté, il y toujours quelqu'un ce qui fait que quand on ne va pas bien on peut aller dire à un copain ou à un moniteur telle ou telle chose. Et il y avait donc une partie, une part importante, du foyer Henri Guibé qui rentrait, en sortie, dans les foyers de jeunes travailleurs, et qui étaient encore sous notre contrôle. Ensuite l'ordonnance sautait et puis le garçon il était au foyer de jeunes travailleurs, indépendant. Ça ne l'empêchait pas de garder des relations mais il était indépendant. Et il n'était plus sous l'autorité judiciaire, ni sous le régime de la D.A.S.S.

FT : Et donc après j'imagine que... Si on continue dans le temps, en octobre novembre vous êtes pleins donc là vous avez plusieurs éducateurs. Combien vous êtes à ce moment-là ?

LC : Eh bien on a eu un éducateur d'école qui est venu en stage et qui aurait désiré rester au foyer Henri Guibé. Malheureusement il était marié et sa femme a eu du mal à accepter : « Oh non, moi je ne veux pas venir en internat ». Ça marchait bien : Daniel Murgue, cet éducateur, stagiaire de l'école. Il y avait Epinay, alors il y avait des stagiaires. On a eu plus de stagiaires qu'on a eu d'éducateurs spécialisés pendant un certain temps. On a tourné... Mais, comme j'y songe là, ça n'a pas été une période néfaste. Au contraire ça nous a obligé à une fermeté. Attentifs et au milieu. Je mangeais le midi, comme Thérèse d'ailleurs, on allait à une table de quatre. C'était joli comme tout, c'était vraiment bien. Ils devaient être heureux. Plus de

bordel. C'était des locaux qui respiraient la chaleur, la sympathie, le nouveau. Ils pouvaient inviter les filles. Très contrôlés. « J'ai une copine, elle peut venir manger ? ». « D'accord, mais c'est exceptionnel ». Alors, comme ça on faisait des entourloupettes un petit peu. On disait : « C'est exceptionnel ». Il y avait toujours quelques filles qui venaient manger au foyer. Mais interdiction de monter dans les chambres. Je me rappelle une fois : sens interdit. C'était plus qu'une réflexion filles-garçons. Vous avez compris l'astuce : sens interdits. On ne monte pas dans les étages. Mais ils rentraient dans la bibliothèque, la télévision. En général ça se passait bien puisque de temps en temps il nous arrivait, on n'en a pas fait des masses mais c'était aussi dans le programme, on n'appelait pas ça des surprises parties mais c'était effectivement des garçons et des filles qui se rencontraient. Je crois toujours beaucoup, plus encore maintenant qu'avant, qu'il est possible d'une éducation... comment dirais-je... à double... filles garçons. Au Québec il y a un établissement que je connais où il y avait dans le même établissement des filles et des garçons. Vachement contrôlé. Sûrement plus contrôlé que ce que je faisais moi-même. Mais c'était avec un programme... Il y avait des filles et des garçons. Au départ, comme partout, là où il y a des filles et des garçons ça vient bien et puis des fois c'est vraiment... Alors, je tenais beaucoup à ce qu'on ne dise pas que c'était un foyer de garçons. Les filles pouvaient venir. Il est bien entendu que les gars faisaient leur propre police. C'est eux qui invitaient les filles et il était bien entendu que les filles qui venaient, des filles sympathiques mais bon, pas de dragage dans l'institution. Ils avaient le droit de rencontrer des filles. Je sais qu'ils allaient au bal. Certains des garçons, bien connus, solides, pouvaient aller au bal jusqu'à minuit. Quand je suis arrivé au foyer il y a des garçons qui rentraient parce qu'ils étaient allés au casino. Ils rentraient à deux heures du matin. Mais enfin ils pouvaient rentrer... On avait un veilleur de nuit qui contrôlait les entrées. Il notait sur un livre de bord puis il transmettait. On disait qui sortait et le veilleur de nuit enregistrait, s'ils devaient rentrer. Il savait qui sortait donc ils pouvaient rentrer. C'était pas le type qui contrôlait. Simplement il était là. Il travaillait dans son bureau. Il savait qu'il y avait un certain nombre de gars qui n'étaient pas rentrés parce qu'ils étaient à l'extérieur. Certains n'allaient pas jouer au casino mais à un bal. Sympa. Le drame c'est que certains ils empruntaient une bagnole au casino de Cabourg. Ils la remettaient derrière le foyer. Des fois ils allaient au centre d'observation d'Evrecy pour ne pas être repérés puis ils laissaient la voiture au bout du centre ce qui fait que les gars du centre d'observation ont su que les gars de temps en temps empruntaient des bagnoles à la côte, où il y avait un casino, des bals, des trucs comme ça, où ils pouvaient aller, mais bien entendu ils sont marrons pour rentrer. Alors les gars d'Evrecy, quand ils l'ont su, ils mettaient leurs bagnoles derrière. Oh, ce n'était pas des centaines de bagnoles, quelques bagnoles que personne ne reconnaissait et qui étaient dans la rue parallèle au quai Vandoeuvre. C'est de bonne guerre parce que les gars de la Prévalaye leur avaient envoyé, comme ça, ils étaient vachement honnêtes... Ils étaient obligés de laisser leur bagnole au centre d'observation d'Evrecy, dans le quartier, puis ils revenaient à pied. Ils revenaient mais évidemment avec du retard bien sûr. Ça se finit bien, il faut se savoir que la liberté ça se manie avec précaution. Alors, dans ce foyer on a tourné bien... Ah, il a fallu... 56-58... Daniel Murgue qui est resté un certain temps au foyer Henri Guibé, des stagiaires de l'école. Ils faisaient des stages de trois mois.

FT : Quelle école c'était ?

LC : De l'école d'Epinay, qui envoyait ses gars là en stage. Et puis on a recruté un ou deux éducateurs qui avaient dû travailler à Evrecy et qui avaient postulé. Alors il était entendu que le projet éducatif était établi et qu'on leur soumettait avant de dire : « Bon, d'accord, voilà ce qu'on fait dans le foyer. Voilà les exigences, voilà ce qu'on peut tolérer, voilà ce qu'on ne peut pas tolérer. A discuter ». Mais ils savaient bien qu'ils venaient dans une institution

structurée, qu'on ne venait pas là forcément pour apprendre un métier. On venait là parce qu'on était en difficulté. Il y a un certain nombre d'établissements qui envoyaient les garçons là ou un certain nombre de garçons qui se trouvaient dans les maisons d'arrêt et desquels les magistrats de Caen me disaient : « Monsieur, je vous donne un permis de communiquer. Allez voir Durand, Paul, untel, à la Maison d'arrêt de Caen, parce que... Voilà. Avec les renseignements que j'ai je me demande si je peux vous le confier. Voulez-vous s'il vous plaît faire un entretien ». C'est comme ça que j'ai commencé mes visites comme visiteur de prison. Pas professionnel, avec un permis de communiquer. Les types je leur montrais mon permis de communiquer, les gardiens. Tout à fait gentils. C'était pas marrant. Ça m'a permis de rentrer dans l'univers carcéral français. Alors, on mettait des gars... On les visitait. Des fois les parents venaient. Le juge les amenait une fois terminé. Il y avait cette façon de recruter mais on ne recevait pas seulement du Calvados. Il y avait, dans le Tribunal, des gens de Rouen. Il y avait un foyer à Rouen Mais il n'était pas indiqué qu'ils soient à Rouen alors il fallait qu'ils prennent des distances. Le juge des enfants de Rouen, le juge des enfants de Caen, le juge des enfants de Rennes, le juge des enfants de Cherbourg, on avait donc un certain nombre de magistrats qui nous proposaient des candidatures avec si possible un rapport d'observation ou en tout cas un bilan de personnalité pour savoir un peu quel type vient. Pour dire oui il faut d'abord savoir s'il est... On avait comme ça... C'est idiot de dire ça maintenant parce qu'on pourrait croire qu'on faisait comme ça, il y avait à appuyer sur un bouton et hop. Non. On avait un personnage qui correspondait à l'idée que l'on voulait. On avait des rapports d'observation bien sûr, par les assistantes sociales et un autre des juges des enfants, ce qui fait que l'on était très ouvert sur les trois départements bas-normands : l'Orne, la Manche, le Calvados, qui arrivaient au foyer Henri Guibé. Soit parce qu'ils étaient dans les centres d'observation, soit qu'ils venaient directement de la famille. On passait de l'ancienne correction paternelle en protection de l'enfance. Garçons de la D.A.S.S. et garçons de la Justice. En gros, disons moitié moitié. Le Directeur de la D.A.S.S. nous confiait un certain nombre, surtout de sa région, d'adolescents et pour le Juge, c'était le Juge en priorité bien sûr. Il aurait mal vu qu'il six ou sept gars de Cherbourg alors qu'on lui refuserait des gars à lui. En priorité bien sûr des gars de Caen qui étaient donc, naturellement d'ailleurs, sur la conclusion du juge, du magistrat... On est bien d'accord que ces garçons-là étaient, avaient été dans des centres d'observation. Quelque part il y avait un dossier afin qu'on ne démarre pas comme ça, sur les chapeaux de roues, afin de recueillir un minimum de renseignements. Cela supposait une rencontre d'éducateurs pour voir un peu qui on prend et puis alors qu'est-ce qu'on va leur dire. C'est comme ça qu'on bâti un projet éducatif. On en parle dans le document là.

FT : Celui-là ? (*en montrant le document en question*)

LC : Voilà c'est ça. Il y a là le projet éducatif en quelque sorte de ce que l'on disait.

FT : Là vous dites qu'il est actualisé, c'est à dire entre 56 et 76 il a beaucoup changé ?

LC : S'il a beaucoup changé ? Oui.

FT : Vous voyez c'est marqué : « 56-76. Projet éducatif actualisé ».

Nouvelles pédagogies et Mai 68

LC : Oui, tout à fait. C'est ça c'est vingt ans ? C'est vingt ans. Il a changé je pense, c'est con de dire ça, en compétence dans l'équipe éducative parce que... Au vingtième anniversaire du foyer Henri Guibé il y avait une équipe solide, constituée. J'ai pas dit qu'il faut laisser le

bordel dans l'institution, je ne suis pas non plus du genre à dire : « Taisez-vous, fermez vos gueules c'est moi le patron ». L'équipe éducative devait s'expliquer. Elle ne manquait pas de le faire parce que c'est vrai que... C'est à dire, quand on prenait des décisions, le départ par exemple, il y avait des évaluations. Il y avait à l'époque, on avait recruté Colette Fiatte, qui a été un élément moteur, important et on a recruté un psychologue, Michel Mesnil, qui était un peu...

FT : C'était en 76 ça ?

LC : C'est ça. Dans ce vingtième anniversaire il y avait...

FT : Mesnil, comment ça s'écrit ?

LC : M.E.S.N.I.L. Michel Mesnil, psychologue. Il venait depuis un certain temps, bien avant Colette Fiatte pour rencontrer les garçons au niveau des tests que l'on va faire en général avec un psychologue et pour lui aussi dresser une fiche, une fiche qu'il pouvait communiquer au magistrat. Il avait ses propres rapports qu'il gardait mais de temps en temps on pédalait dans la choucroute, on ne voyait plus très bien alors il fallait que le psychologue donne son avis. Quand Colette Fiatte est arrivée elle est arrivée comme éducatrice spécialisée. Elle avait fait Epinay. Elle connaissait pas mal de gens. Elle était entrée à "Che-Che", à Chevilly-la-Rue. Les filles appelaient ça "Che-Che". Et quand Colette me parlait de "Che-Che" je savais que c'était Chevilly-la-Rue. Elle avait fait un stage à Chevilly-la-Rue, comme éducatrice bien sûr, et elle s'est peut-être pas tellement sentie à l'aise. « J'aimerais bien travailler avec des garçons ». Bon. Cette célibataire endurcie elle voulait travailler avec les garçons et alors ça ça a été un apport considérable au foyer Henri Guibé. On ne le dira jamais assez. C'est extraordinaire. Thérèse pourrait vous en parler, elle la connaît bien. Le foyer Henri Guibé c'était sa maison. Intelligente. Moi je l'avais embauchée mais d'abord elle est rentrée au service d'observation milieu ouvert dont j'étais le Directeur. J'ai oublié de vous dire ça. C'était un petit service. Il y avait un éducateur, Xavier Duplessis, qui était en somme le responsable de ce service d'observation milieu ouvert, qui avait travaillé à la Prévalaye bien sûr et qui était venu au service parce qu'on cherchait un éducateur pour diriger ça. J'avais la responsabilité pendant un ou deux ans. Un an. Alors, elle s'est occupée, parce que Duplessis disait : « Ce serait intéressant qu'une fille s'en occupe. Moi je suis pas tellement à l'aise. Qu'est-ce qu'on va faire ? ». Et l'éducateur qui était au foyer Henri Guibé, marié, m'avait dit : « Casali, moi je connais une fille qui cherche un poste dans la région. Vous ne pourriez pas recruter une éducatrice ? ». « Si. Il y a une urgence tout de suite, c'est qu'il faudrait une éducatrice pour le service d'observation milieu ouvert, avec Duplessis qui était éducateur-chef ». Alors elle a travaillé là un an. Un an. Je ne crois pas qu'elle ait travaillé plus. Un an. Et puis on m'a parlé de Colette, dans la perspective de dire : « Bon, elle est chez les garçons, avec Xavier Duplessis, mais voilà une fille qui ferait bien l'affaire dans les entretiens, les rencontres, avec elle, branché intelligemment ». J'ai dit « D'accord, on tente le paquet. On crée un poste d'éducatrice au foyer Henri Guibé ». Elle est donc venue. Elle a laissé tomber, elle a quitté le secteur. Tout ça dépendait de la Sauvegarde. Le service d'observation milieu ouvert était un peu une annexe du foyer Henri Guibé. C'était un service à part mais enfin c'était la grande association. Alors elle l'a quitté. Ils ont recruté après. Moi j'ai donné ma démission de Directeur et Duplessis a pris la direction du service d'observation puis il a trouvé une éducatrice. Il a dû trouver après une éducatrice et un autre éducateur. C'était séparé. Et Colette Fiatte a fait son entrée en discrétion, sympa, allait avec les garçons, allait avec les éducateurs. Une fille qui avait de l'abattage, puissante. Toutes les semaines elle venait travailler et les interventions de Colette Fiatte étaient percutantes. A un moment donné,

il n'y avait pas d'éducateur-chef et il y avait en quelque sorte un poste vacant. Daniel Murgue n'avait pas été remplacé mais il y avait des éducateurs. Chacun avait des responsabilités mais pas au niveau de l'éducateur-chef. Et comme Colette Fiate a travaillé un petit peu la question, elle a été nommée éducatrice chef. On a trouvé une secrétaire. Alors on en a parlé un petit peu : éducatrice-chef dans un groupe de garçons. Elle était très tournée alors vers la connaissance des adolescents, des gens qui étaient dans l'institution mais peut-être dans une vision aussi thérapeutique, pas seulement éducatrice, l'éducation, la pédagogie. Mais la psycho-pédagogie c'était un apport de quelqu'un qui... Bon, je voulais un psycho-pédagogue et Colette Fiate a très bien rempli son rôle d'éducatrice-chef. Les gens de l'équipe l'ont acceptée. Ils auraient pu gueuler. Pas du tout. Il y avait une entente parce qu'ils étaient quand même stimulés par Colette Fiate qui, quand elle sentait qu'il y avait un problème, disait : « Il faut essayer ça ». Et ça marchait. Quand j'ai vu ça je me suis dit que c'était dommage. Je n'avais pas envie de la perdre mais je lui dis : « Il y a des formations parallèles. Ça vous intéresse pas d'être psychologue ? ». Alors elle me dit : « Je vous vois venir ». Je dis : « Oui, psychologue parce que vous pourriez apporter un éclairage psycho-pédagogique. Vous avez une connaissance tout à fait parfaite, autant qu'on puisse être parfait quand on s'occupe des humains, mais les éducateurs doivent reconnaître qu'elle avait un don pour ça, ses relations à l'autre étaient importantes. Pas forcément autoritaires, pas cheftaine. Pas du tout. Elle avait beaucoup d'humour, pas d'ironie, beaucoup d'humour. Colette c'était quelqu'un. Alors elle a fait sa formation de psychologue ce qui fait qu'on avait un vacataire, Michel Mesnil et que Colette Fiate a fait sa formation de psychologue en étant bien entendu toujours au foyer Henri Guibé. Elle n'a pas été faire sa formation de psychologue ailleurs mais elle a suivi avec un patron sa formation de psychologue à l'Université de Caen. Le patron, je ne me rappelle plus du patron... C'est étonnant mais bon... Pardonnez-moi, je ne peux pas retenir tous les gens mais enfin il y a un patron qui était assez sensationnel et qui avait pris Colette Fiate en charge et qui a fait donc sa formation de psychologue. A partir du moment où elle a été psychologue éducatrice-chef il est évident que... Peut-être que dans la maison il y avait, pour répondre très indirectement à la question que vous m'avez posée : « Est-ce que le foyer Henri Guibé a changé ? », oui, il a changé considérablement parce que quand j'ai démarré le foyer, dans mon esprit... D'abord je n'étais pas compétent pour traiter de... la psychopédagogie peut-être, mais traiter de la... l'analyse. Je n'avais pas à faire ça bien sûr, je n'étais pas compétent. Je ne voulais pas repartir ailleurs faire... Non, non j'étais bien où j'étais. Ça tournait, c'était harmonieux. On a vécu quelques années épatantes. Colette Fiate disait : « C'est dommage. On pourrait faire un travail intéressant de thérapie des gars ». Comme on a été en relation avec le premier Directeur du centre de Boscoville, Gilles Gendron, que j'avais rencontré ici, que j'avais invité à venir au nom de l'association des amis de Jean Bosco, à venir présenter sa pédagogie du Québec. Il est venu quelques jours et il m'a dit : « Dis-moi où est-ce que vous en êtes ? Ce qui peut être intéressant maintenant c'est qu'il y ait des thérapies. Le Père Maillou, Directeur du laboratoire de psychologie de Montréal, fait des... comment dirais-je... il fait de la thérapie de groupe. Il prend un groupe de garçons, quinze garçons ». Avec son autorisation j'y suis allé moi à Boscoville. Colette Fiate y est allée en 67. J'y suis allé en 68. D'une part j'y suis allé nombreuses fois au Québec pour rencontrer Gilles Gendron, ensuite pour rencontrer son remplaçant, Guy Lapointe, qui a été longtemps Directeur d'établissement, et je suis allé également visiter un certain nombre d'établissements et puis deux éducatrices qui étaient responsables d'un foyer, qui avaient travaillé à Boscoville, et qui s'occupaient d'une autre instance... Je les avais rencontrés quand j'étais allé au Québec, les deux filles. Il y en avait une qui était Directrice d'une unité, d'un petit centre là-bas et qui travaillait avec la mère, qui s'appelait Janine Guindon. Le Père c'était le Père Maillou, la Mère... En gros, le Père et la Mère de la Rééducation au Québec c'était inmanquablement, les gens vous le diront, la Mère c'était Janine Guindon. C'est elle qui a lancé la formation du Moi, l'étude de

la personnalité du sujet. Les filles faisaient ça très bien et puis le patron était le père Maillou qui venait toutes les semaines faire des réunions de groupe et qui m'avait autorisé à assister, en 68. J'étais parti avec le dernier avion d'Air France. On me l'a assez reproché parce qu'on m'a dit : « Alors, on fait la Révolution ? ». Les gens du foyer Henri Guibé ont fait tourner la baraque. De temps en temps on leur disait : « Fermez votre boutique ! ». Il y a eu du bordel. Ça fait du bien du bordel mais c'est vrai que j'ai pris le dernier avion. Ça devait être en juin. Or juin ça a été un mois... C'est toujours en juin les jours où il se passe... Ils avaient enfermé le Directeur du Centre d'observation Camille Blaizeaux, dans son bureau, Jean Prochasson. Connue. Enfermé dans son bureau.

FT : Il était Directeur de quoi lui ?

LC : Il était Directeur du centre d'observation de Camille Blaizeaux. Centre d'observation.

FT : Qui était à Caen aussi ?

LC : Parce qu'à Evrecy c'était l'ancien centre d'observation d'Evrecy qui avait émigré, si j'ose dire, à Caen. Et le centre d'observation de Camille Blaizeaux... Du nom d'un ministre. Prochasson était vraiment le deus ex machina de l'affaire.

FT : Lui il a été enfermé et vous vous étiez parti au Québec.

LC : J'étais au Québec. On m'a dit : « Ouais, tu comprends... ». C'était con parce que mon billet je l'avais retenu plus d'un mois et demi à l'avance or moi je ne savais pas du tout que mai 68 ça allait être le bordel. Enfin, je dis bordel parce que ça l'a été. A mon niveau. Je ne fais pas le procès de mai 68 mais je trouve que là les mecs ils ont déliré un peu. Mais qui n'aurait pas déliré ! Surtout les jeunes. Après tout c'est vrai, ils avaient des désirs, ils avaient des besoins, ils n'étaient pas d'accord sur telle et telle chose. Et c'est vrai qu'une partie du Calvados a vachement contribué à ça. Il y avait quand même un certain nombre de personnes engagées d'ailleurs politiquement qui ont voulu que mai 68 soit quelque chose. Alors les éducateurs étaient dans cet environnement. Mais à Camille Blaizeaux en particulier. « On veut que ça soit autre chose, une Direction collégiale ». Enfin bref tout ce qu'on a pu dire en mai 68. On m'a dit : « Tu t'es planqué ! ». J'ai compris ce que ça avait comme signification parce que quand j'ai fait mon stage, j'ai passé trois semaines à Boscoville, le Père Maillou m'a accepté. Il m'a dit : « Vous venez, en spectateur. Je vous présenterai ». J'avais compris que : « tu fermes ta gueule. Tu écoutes. Tu verras le Père Maillou après ». C'est ce que j'ai fait. Et puis un jour un Directeur m'a dit : « Qu'est-ce que tu fais toi ? ». « Je suis à Caen ». « Tu rentres ? Tu es en stage pour longtemps ? ». C'était un gars qui travaillait, un gars de Strasbourg, qui avait été embauché à Boscoville, qui revenait par une autre voie que celle que j'avais prise puisque l'avion décollait d'Allemagne et puis après il pouvait aller à Montréal, tandis qu'il n'y a aucun avion qui conduisait à Montréal. « Profite en mon vieux, parce que quand tu vas rentrer dans ton établissement tu vas voir tu vas te retrouver ton bureau fermé à clé et tu seras dedans. Alors réfléchis ». « Il est con ce mec-là ». Je ne voyais pas pourquoi il m'aurait enfermé. Mais il s'est trouvé qu'un certain nombre d'éducateurs, de directeurs ont été un petit peu malmenés. Pas que dans la région, un petit peu partout. Il y a eu des directeurs qui ont été sous les ordres du personnel ! A Caen, Prochasson sortait les ordures ménagères. Il avait sa part, il participait au mouvement. Quand on ne peut rien faire contre le mouvement il faut être avec.

FT : Et alors vous vous avez été malmené aussi ?

LC : Pas du tout non. J'étais même un petit peu gêné parce que le foyer avait pas mal tourné du tout. Sans le père Casali. Et c'est là où j'ai senti un peu la cohésion. On parlait de ce qui s'était passé. Il y avait des gars qui étaient partis. A Paris il y avait un groupe qu'on appelait "les Mercenaires", je ne sais pas si vous dit quelque chose. Un gars de chez nous avait fait un morceau de bois où il avait mis des clous et il partait à Paris, en stop, pour rejoindre cette bande là, de casseurs un peu, enfin bref ce n'était pas des éducateurs. Des types qui enlevaient les pavés, qui montaient des barricades. Il était heureux comme tout et puis il rentrait au foyer. « C'est la Révolution à Paris ». En tout cas les éducateurs, bien. Personne n'a fait la grève. Et puis tant mieux. Le Directeur n'était pas là. Je trouve que...

FT : Finalement c'était pas plus mal ?

LC : Ce n'était pas plus mal comme ça parce que le patron n'était pas là et il fallait que la baraque tourne bien sûr et puis au fond les éducateurs n'avaient pas envie de faire la Révolution. Mais c'est vrai que mai 68, en ce qui concerne la vision du monde de l'éducation, a un peu basculé quand même, mais au mieux. Mai 68 n'a pas été qu'un bordel. Ça été un bordel et puis là-dedans il y a eu comme ça des perles, des choses extraordinaires. Il a fallu en tenir compte. Les éducateurs avaient bien pigé ça. Ils ne l'ont pas dit comme ça mais ils sentaient bien qu'il y avait du boulot quelque part et que c'était important.

FT : Louis Casali, vous avez trois minutes pour conclure. Je suis désolée.

LC : Vous avez raison. Il y a ce que je pense du foyer Henri Guibé.

FT : Je crois que vous avez bien dit. Moi je pensais plus... Conclure, il n'y a pas de conclusion à donner mais c'est juste pour vous prévenir que dans trois minutes on arrête. Vous avez deux trois pensées à nous dire, plus globales ? Mais vous pourrez nous les écrire. C'est comme vous voulez.

LC : Oui, d'accord. J'en ai une à vous remettre d'ailleurs que j'ai rédigée il n'y a pas très longtemps et que j'ai commencé à envoyer à des personnes de confiance.

FT : On vous reverra. C'est pour que vous ayez un petit peu de temps avant de savoir que l'on va arrêter.

LC : Tout à fait. Le changement bien sûr a été la décision commune, avec l'équipe éducative, à mon retour... On a attendu quelques mois. J'ai dit : « Voilà ce que j'ai vu. Et ça c'est important, je crois qu'on peut le faire ». Et déjà Colette Fiatte avait dans sa tête de faire une formation d'analyste. Elle a donc fait une formation d'analyste, avec Nicole Fabre, psychanalyste. Elle est restée longtemps Présidente du G.I.R.E, Groupe International de Rêves Eveillés. C'était Dessouet.

FT : Oui, oui, je connais.

LC : Que j'ai rencontré quand on a démarré la thérapie de groupe... Déjà j'avais commencé l'analyse avec Dessouet. Je voulais simplement qu'il vienne pour un éclairage, un ramonage de cheminée, au moment où nous on pensait pouvoir faire ça. J'étais tout à fait d'accord avec Colette Fiatte qui était en correspondance pas mal avec les deux éducatrices qui bossaient ça et puis avec notre spécialiste, la personne dont on parlait tout à l'heure...

FT : Lemay ?

LC : Lemay oui mais surtout au Québec. Janine Guindon. Elle a écrit quelques bouquins. Colette s'en était inspirée un peu pour avoir fait la même formation... comment dirais-je... d'éducateur. Alors bon, j'ai parlé du Père Maillou. Il m'a écrit. Colette Fiatte est retournée au Québec. Elle a rencontré les deux éducatrices qui étaient très branchées dans cette direction-là, psychothérapie de groupe. Les Maillou. Là-bas on les appelait les Maillou. Quand les gars arrivaient ils ne disaient pas : « Je vais en psychothérapie », ils disaient « les Maillou, on va au Maillou ». Moi j'ai trouvé ça assez extraordinaire cette capacité de parler, même quand un étranger était présent, discuter de leurs difficultés. Un moment on stoppe, on va fumer une cigarette et hop on redémarre. Voilà, c'était fort intéressant. Et le Père Maillou rencontrait également les éducateurs en supervision et puis après ça a été les éducateurs eux-mêmes, les chefs du service éducatif qui faisaient la supervision de leurs éducateurs. Ce n'était pas l'analyse, c'était la supervision et ça permet comme ça d'ouvrir des fenêtres. Alors il y a eu ce... comment dirais-je... ce moment magnifique qu'a été la constitution... Colette est allée parce que Maillou lui a passé un certain nombre de tuyaux. Elle a rencontré des éducatrices et elle est revenue. Michel Mesnil était avec moi également au Québec pour assister à un certain nombre de choses. Il était fort intéressé par la pédagogie en cours au Québec. Derrière cette pédagogie il y avait bien sûr Janine Guindon et bien sûr le Père Maillou et puis il y avait quelques médecins. Michel Lemay n'était pas encore arrivé à ce moment-là au Québec. Enfin, il ne s'occupait pas de ça. Ça a été un moment fort parce qu'on a constitué des groupes et Nicole Fabre, qui recevait notre amie Colette Fiatte...

FT : C'était quoi ça ? 68 ?

LC : C'était... On a dû démarrer les groupes tout de suite après 70. J'ai quitté le foyer en 82, or Colette Fiatte entre-temps, tout en démarrant progressivement avec des psychologues... Et j'avais demandé aussi si c'est possible d'assister en auditeur libre. Et je voulais voir comment ça tournait un groupe. Ça venait pas. J'ai dit à Colette : « Bon, je dégage ». J'ai dû faire ça pendant trois mois. Après elle m'en a parlé et là elle exprimait des fois un peu de tension. Ça a marché pendant plus de vingt ans. Ça s'est arrêté un peu avant le décès de Colette.

FT : C'est des groupes thérapeutiques quoi ?

LC : Oui. Les groupes psys. La réunion d'un certain nombre de garçons pour parler autour d'une table et puis exprimer un certain nombre de choses. Et là il y avait comme une espèce de thérapie, parce que la parole était libre, parce qu'on pouvait à la limite dire des conneries. Mais enfin c'était aussi comme une famille thérapeutique où les gars sortaient un certain nombre de choses qui pouvaient être décodées quand même par quelqu'un qui était de la partie et ça c'était extraordinaire parce qu'après ça Colette Fiatte disait : « Il serait intéressant maintenant qu'on fasse de la thérapie individuelle ». Alors, il y avait un certain nombre de garçons du foyer qui venaient, qui étaient pris en charge par Colette Fiatte en psychothérapie et il faut bien le dire en analyse car elle avait fini sa formation. Elle a fait sa soutenance, comment on appelle ça ? Pas son mémoire, son dernier... Au jury, il y avait votre... Je ne sais pas si c'est votre ancien patron...

FT : Sélosse ?

LC : Sélosse. Sélosse était là.

FT : On va arrêter Monsieur Casali. C'est bon ?...

[Fin de l'entretien]